# Les aventures d'Ulysse

ILLUSTRÉ ET ADAPTÉ POUR LA JEUNESSE



# Les aventures d'Ulysse

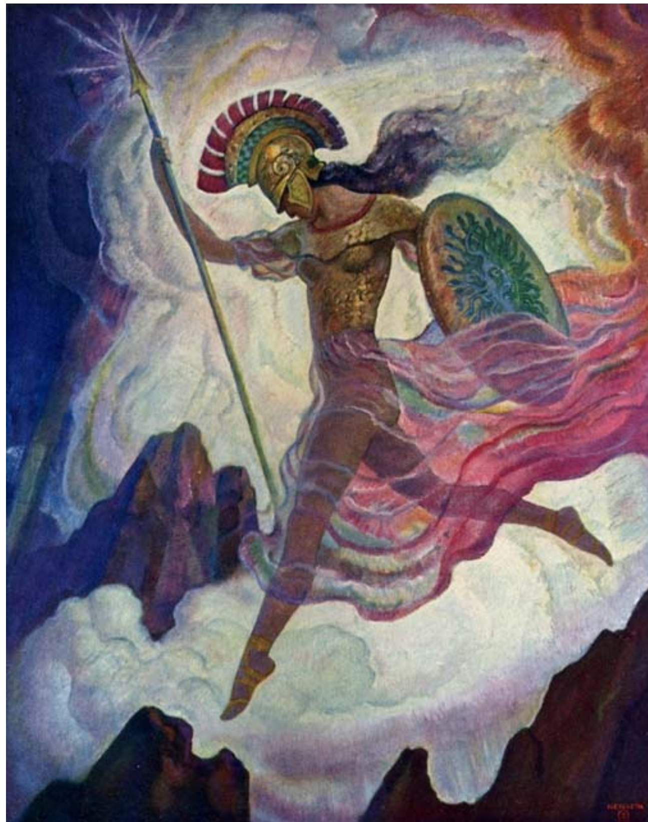
***Texte adapté pour la jeunesse***

***… adaptation de Jacques Prieur***

***d'après le texte de F. Daburon***

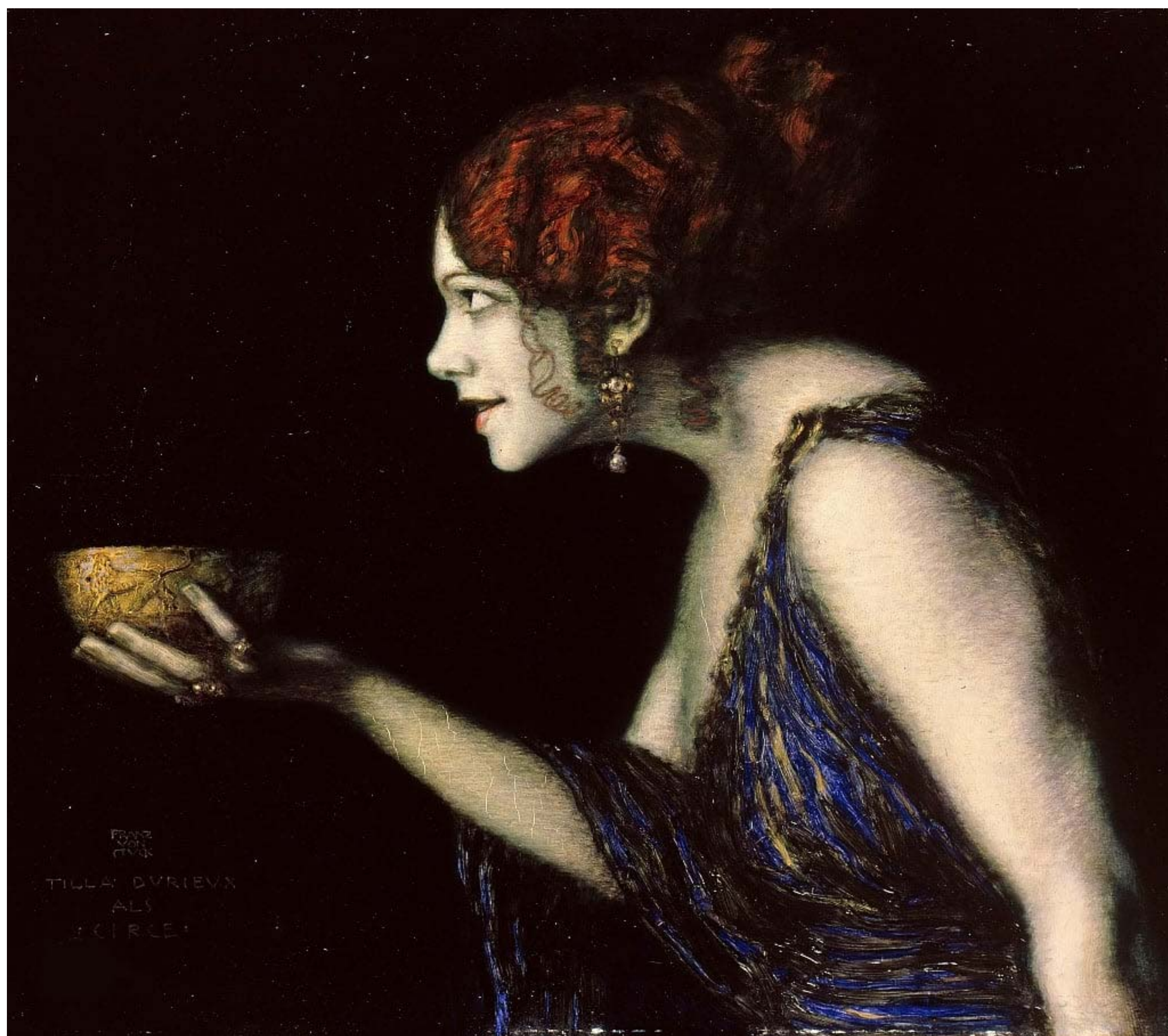
***… illustrations de Newell Convers Wyeth,***

***William Russel Flint et Jan Styka***



*L'Odyssée d'Homère mise à la portée de tout le monde, 1875 (texte)*
*The Odyssey of Homer, The Medici Society, London, 1924 (William Russell Flint)*
*L'Odyssée d'Homère, Société générale d'imprimerie et d'édition, 1925 (Jan Styka)*
*The Odyssey of Homer, George Herbert Palmer, 1929 (N.C. Wyeth)*
*Image de couverture : Herbert James Draper*
*Frontispice : Pallas Athéna, par Newell Convers Wyeth*

# Sommaire




*L'actrice Tilla Durieux (1880-1971) dans le rôle de Circé (1913)*
*Illustration de  Franz von Stuck*

# Introduction à la mythologie grecque

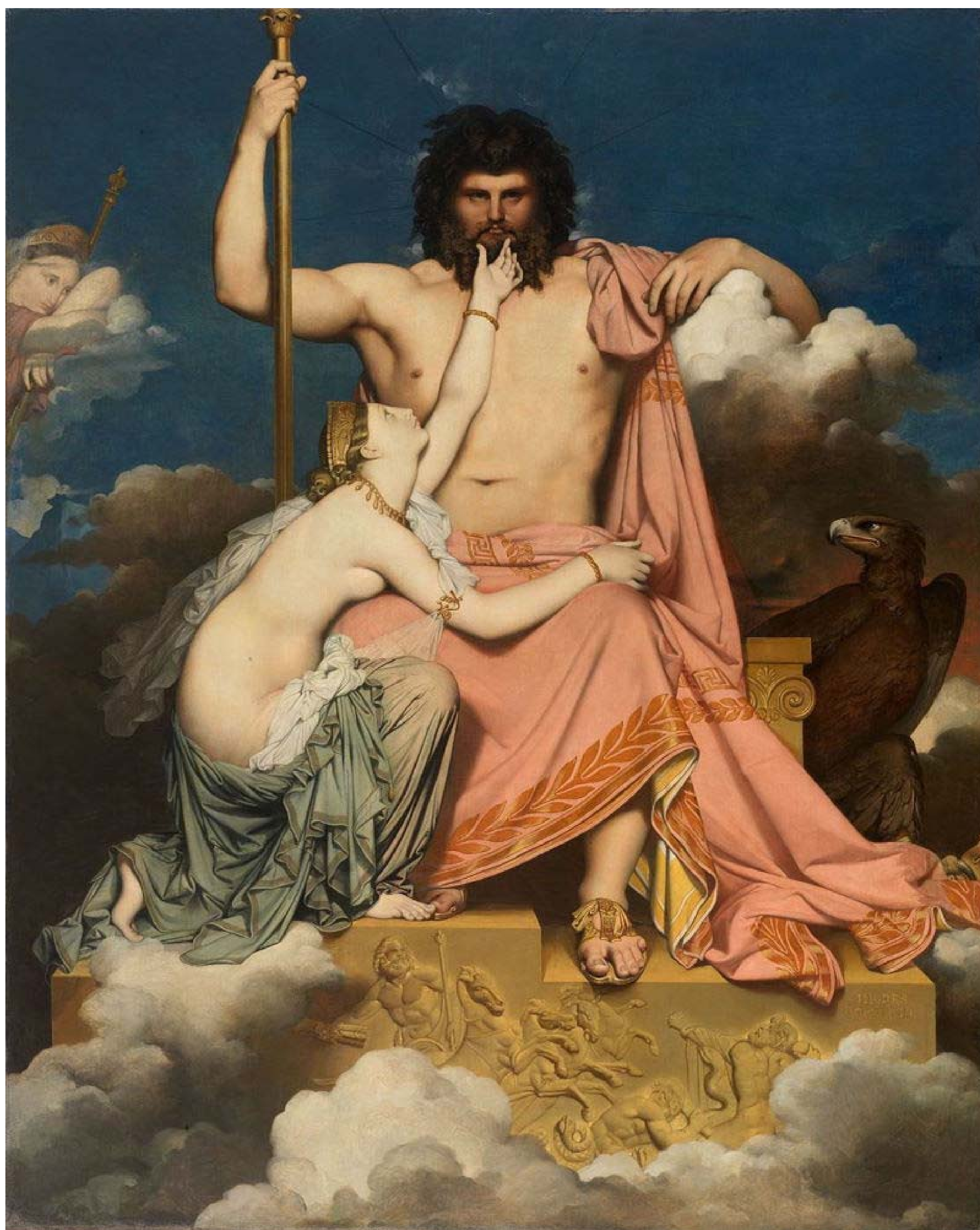
***L'Iliade et l'Odyssée sont considérées comme des chefs d'œuvre de la Grèce antique, parmi les premiers de la littérature occidentale. Ces deux épopées sont attribuées au poète grec Homère.***

***L'Iliade raconte un épisode de la guerre de Troie, la Colère d'Achille. Et l'Odyssée est le récit des voyages, des aventures et des malheurs d'Ulysse, roi de l'île d'Ithaque, après la guerre de Troie, jusqu'à son retour dans ses foyers.***

***Mais vous ne liriez pas ces aventures avec tout le plaisir et tout l'intérêt possibles, si vous n'aviez quelques notions sur la mythologie grecque. C'est pourquoi, avant tout, je dois vous donner un aperçu de la religion, des cérémonies religieuses, qui étaient pratiquées dans ces pays et y tenaient une place considérable.***

Tout d'abord, il faut savoir que ces peuples croyaient à la pluralité des dieux, c'est-à-dire, qu'au lieu d'un seul Dieu qui a tout créé et qui gouverne tout, ils croyaient qu'il y en avait plusieurs, et même un très grand nombre. Non seulement il y avait un nombre infini de dieux et déesses, mais il y en avait de toutes les sortes, de toutes les grandeurs. On appelait *nymphes* certaines déesses inférieures et celles, moindres encore, qui les servaient. Il y avait ainsi les nymphes marines, les nymphes des eaux, des bois, des prés,… On les distinguait par les noms de néréides, naïades, dryades, etc…

Le plus puissant des dieux, celui qui régnait dans l'Olympe, était Jupiter. Il tenait dans sa main la foudre, et faisait gronder le tonnerre. Cependant, il y avait quelqu'un au-dessus de Jupiter, et au-dessus de tous les dieux, quelqu'un à qui tout obéissait, c'était le Destin ou les Destins. Il n'avait point d'autels : on ne le priait point, on ne lui offrait point de sacrifices. Mais ce qu'il voulait, ce qu'il avait décrété, arrivait irrésistiblement.



*Jupiter et Thétis - une néréide, mère d'Achille -, par Ingres*

Citons d'abord trois déesses : Junon, Vénus et Minerve. Junon est l'épouse de Jupiter, Vénus, la déesse des grâces et de la beauté, Minerve, la fille de Jupiter, était celle de la sagesse, des arts, de l'industrie. Elle présidait aussi aux combats, ainsi que son frère Mars, le dieu de la guerre. Minerve s'appelait aussi Pallas Athénée.

Jupiter avait deux frères : l'un, Neptune, dieu des mers, qui portait pour sceptre un trident, espèce de fourche à trois dents ou pointes. L'épouse de Neptune était Amphitrite, reine des mers. L'autre frère de Jupiter était Pluton, dieu des enfers, dont l'épouse était Proserpine.



*Les chevaux de Neptune, par Walter Crane*

Mercure, Vulcain, Apollon étaient fils de Jupiter : Mercure, messager des dieux, Vulcain, dieu de la forge et forgeron. Apollon, dieu de la lumière. Monté sur un char de feu, c'était lui qui conduisait, à travers l'espace, le soleil, flambeau du monde. Il était aussi le dieu des arts, de la musique, de la poésie, et, à ce titre, présidait le conseil des Muses, neuf sœurs, filles de Jupiter, lesquelles inspiraient, ainsi qu'Apollon, les poètes et les musiciens.

Diane, sœur d'Apollon, était déesse de la chasse. On la représente un arc à la main et un carquois sur l'épaule, parce que l'arc et le carquois étaient les instruments de chasse, avant que la poudre et le fusil eussent été inventés.



*Diane, par Orazio Gentileschi*

Un chapitre raconte la descente d'Ulysse aux enfers. *Les Enfers*, qu'il ne faut pas confondre avec *l'Enfer* du christianisme, étaient le séjour de tous les morts, des bons et des mauvais, mais séparés les uns des autres, et leur sort, vous le devinez, était bien différent. Les enfers étaient situés au-dessous, ou au centre de la Terre. La partie habitée par les justes, les heureux, s'appelait les Champs-Elysées. On nommait Tartare ou Ténare, celle des méchants, livrés aux supplices.

Vous n'ignorez pas que l'homme est composé d'un corps et d'une âme. Ce que les anciens appelaient *ombre* tenait à peu près le milieu entre le corps et l'âme. À la mort, ce qui survivait, l'ombre, s'envolait aux enfers. Elle comparaissait devant un tribunal de trois juges : Minos, Éaque et Rhadamante, qui l'envoyaient, selon ses mérites, dans le Tartare ou dans les Champs-Élysées.

Un chien énorme, à trois têtes et à trois gueules, Cerbère, gardait les enfers. On y voyait plusieurs fleuves, parmi lesquels, le Styx avait le privilège de rendre inviolables, même aux dieux, les serments qu'on faisait en son nom. *Jurer par le Styx*, c'était s'engager irrévocablement.

Pour honorer les dieux, on les invoquait, on leur offrait des sacrifices, ou on leur faisait des libations. Pendant les libations, on répandait du vin de sa coupe en l'honneur d'un dieu ou de tous. Les sacrifices consistaient dans l'immolation d'une ou de plusieurs victimes : bœufs, génisses, porcs, brebis, etc… Le plus solennel était celui d'une *hécatombe*, c'est-à-dire de cent bœufs ou autres animaux. Une partie de la chair des victimes était réservée pour les dieux, l'autre servait dans un festin.

Les augures et les devins étaient des personnages sacrés, prédisant l'avenir, qu'ils lisaient dans certains signes : le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, etc… Les hérauts avaient aussi quelque chose de sacré : c'étaient des messagers. On appelait Mercure le héraut céleste. Ne confondez pas les *hérauts* avec les *héros*. On appelait héros les guerriers fameux : ainsi Achille, Agamemnon, Ulysse, ainsi, et avant tous les autres, le grand Hercule. Souvent néanmoins, on donne ce nom à de simples guerriers.

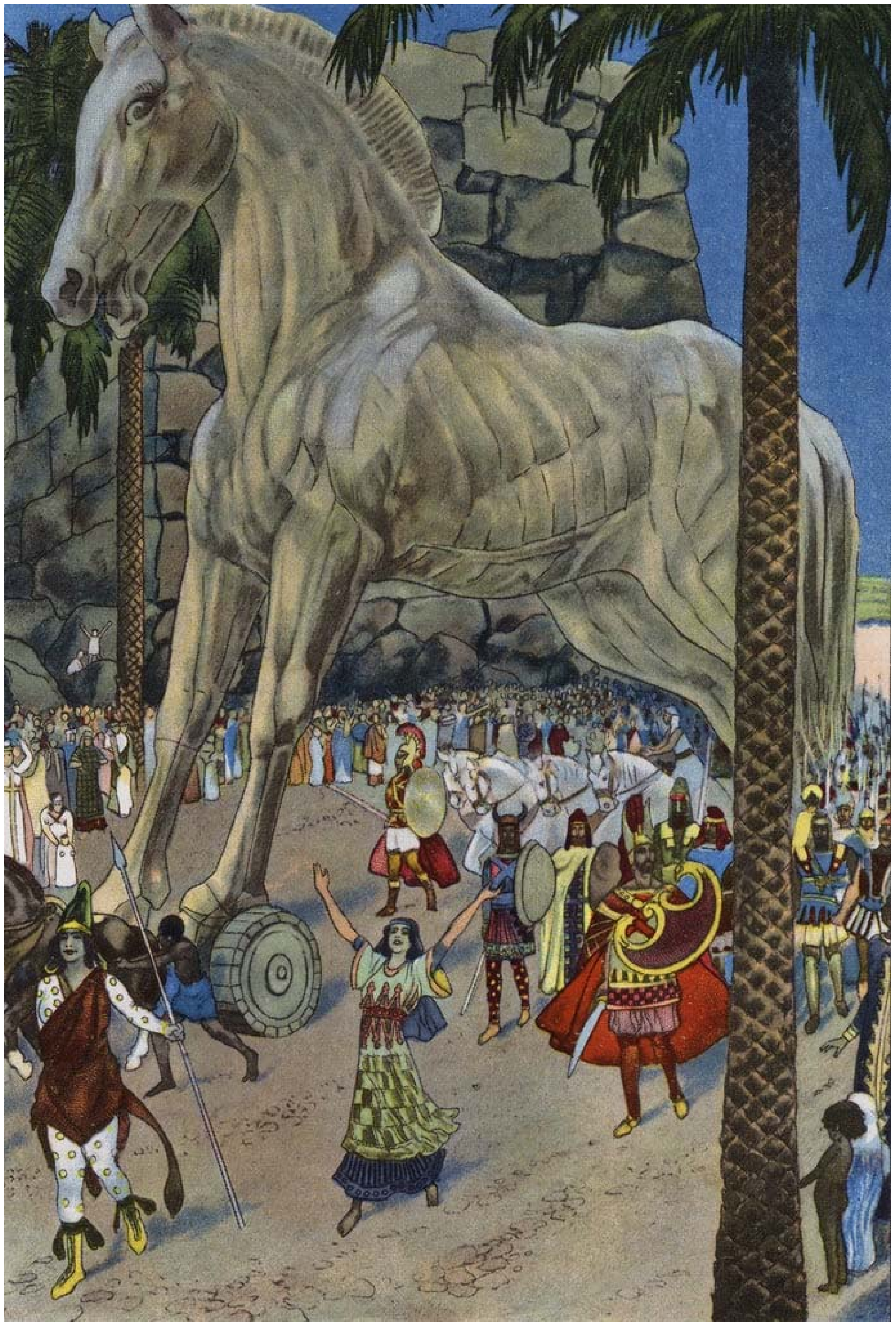
# - 1 -

# Fin de la guerre de Troie

Le siège de Troie dura dix années. Ulysse, pour y mettre fin, imagina de faire construire, par un nommé Épée, un immense cheval de bois, harnaché d'or. Dans les flancs de ce cheval étaient Ulysse, Ménélas et une foule d'autres braves. Les Grecs laissèrent le cheval non loin de Troie, en faisant croire à une offrande à Poséidon, et dissimulèrent toutes leurs troupes et leurs équipements en se rendant sur l'île voisine de Ténédos, afin de simuler leur départ et l'abandon de la guerre.

Les Troyens tombèrent dans le piège et firent entrer le cheval de Troie dans leur cité. Ils firent la fête toute la nuit pour célébrer leur victoire. Les guerriers sortirent du cheval au petit matin, lorsque tout le monde dormait sous l'emprise de l'ivresse, et allèrent ouvrir les portes à toute l'armée grecque qui était revenue entre-temps. Ainsi fut prise et réduite en cendres cette ville fameuse.

La guerre finie, lorsqu'il s'agit du départ, la division se mit parmi les chefs, les uns voulant le différer, pour apaiser par des sacrifices les dieux qu'on avait offensés, les autres refusant d'attendre. Ils se séparèrent donc, et chacun eut ses aventures particulières. Ulysse était trop sage et trop pieux pour avoir pris part aux sacrilèges et autres actes coupables, qui avaient irrité les dieux. Mais ses compagnons n'étaient pas toujours exempts de fautes. Aussi les Destins prononcèrent-ils que ceux-ci périraient, mais qu'Ulysse reverrait sa patrie. Comme il avait toujours contre lui le dieu des mers, Neptune, parce qu'il avait gravement blessé son fils Polyphème – vous verrez pourquoi et dans quelles circonstances –, il eut à subir bien des revers avant de revoir ses foyers, et même après qu'il y fut rentré. Minerve, de son côté, le soutint et ne l'abandonna jamais…



*Le cheval de Troie, par Artus Scheiner*

# - 2 -

# Les Cicones

***C'est Ulysse lui-même qui nous raconte ses aventures, parsemées d'épreuves et de difficultés, depuis son départ de Troie jusqu'à son arrivée dans l'ile d'Ogygie, où régnait la déesse Calypso.***

Je ne dois pas retarder plus longtemps le récit des malheurs que Jupiter n'a cessé de semer sur ma route, après mon départ de Troie.

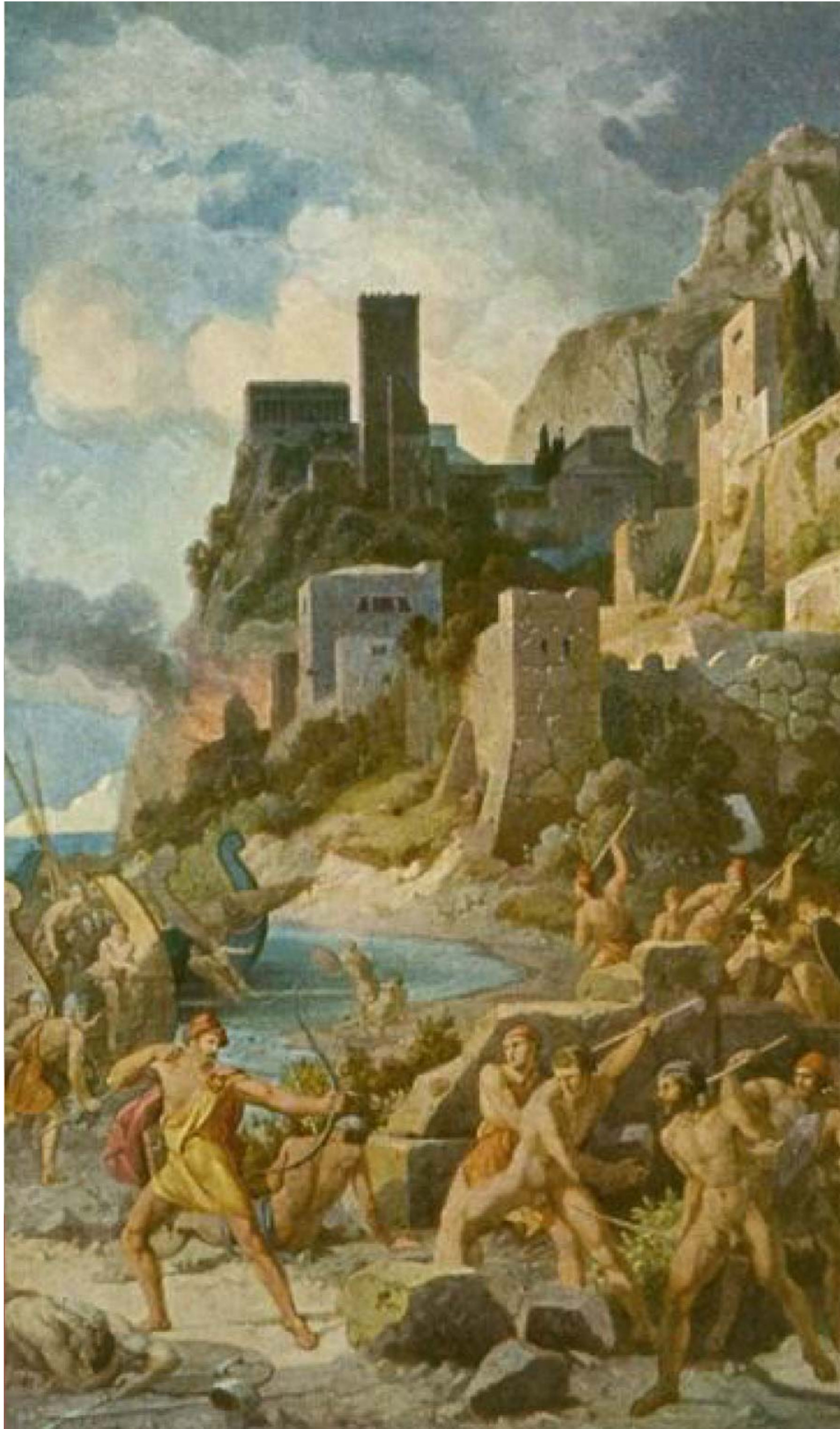
J'eus à peine mis à la voile, que le vent me porta sur la côte des Cicones, peuple ennemi. J'attaquai leur capitale, Ismare, et m'en rendis maître. Leurs femmes, leurs richesses, furent notre butin. J'étais d'avis qu'on repartît aussitôt, de peur de représailles. Malheureusement ce conseil ne fut pas suivi.

Pendant que mes compagnons, restés sur le rivage, se livraient aux plaisirs et à la bonne chère, les Cicones appelèrent à leur secours leurs voisins plus nombreux et plus vaillants. Ceux-ci, dès le jour suivant, arrivèrent en nombre, et, se rangeant en ordre de bataille près de nos vaisseaux, nous livrèrent un combat furieux.

Tant que dura le jour, nous pûmes résister, malgré notre infériorité en nombre ; mais, à la nuit, leurs masses eurent l'avantage et nous forcèrent à la retraite. Nous eûmes à déplorer la mort de six compagnons par vaisseau.

Je repris tristement la mer avec les autres, non sans avoir, autant que nous le pouvions, rendu les derniers honneurs aux infortunés dont, *hélas !* , nous abandonnions les corps dans ce champ funeste.

Bientôt s'éleva une horrible tempête. Le vent déchaîné emporta nos vaisseaux et, s'engouffrant dans les voiles, menaça de les déchirer. Pour éviter notre perte, nous les avons amenées et ferlées, heureux de pouvoir gagner péniblement à la rame une rade voisine. Là, nous demeurâmes, pendant deux jours et deux nuits, étendus sur le rivage, accablés de fatigue et de chagrins.



*La bataille avec les Cicones, par Friedrich Preller l'Ancien*

## - 3 -

## Au pays des mangeurs de lotus

Le troisième jour, les vents étant favorables, nous avons relevé les mâts, déployé les voiles et repris notre route. Tout me promettait un heureux retour dans ma patrie. Nous tournions déjà le cap Malée, quand tout à coup, s'éleva un vent impétueux qui nous entraîna et nous jeta loin de notre route. Durant neuf jours entiers, nous fûmes le jouet de l'aquilon[1].

Enfin, nous abordâmes à la terre des mangeurs de lotus. Descendus sur le rivage, nous avons pris un repas à la hâte, sans oser nous écarter de la flotte. J'envoyai ensuite deux de mes compagnons les plus hardis, accompagnés d'un héraut, reconnaître le pays et l'espèce d'hommes qui l'habitaient.

Ils partirent et pénétrèrent chez les mangeurs de lotus, peuple tranquille et doux, qui ne leur tendit aucun piège. Il leur présenta à manger la fleur de lotus, dont il fait ses délices. Mais aussitôt que mes guerriers eurent goûté de cette fleur, aussi douce que le miel, au lieu de remplir leur mission et de revenir m'en rendre compte, ils restèrent chez ce peuple qu'ils ne voulurent plus quitter. Savourer la fleur de lotus était pour eux le bonheur suprême. Ils avaient oublié jusqu'au nom de leur patrie.

Je les arrachai à cette terre, malgré leurs larmes, et les entraînai vers la flotte, en les y retenant par des liens. J'ordonnai ensuite à tous mes compagnons de rentrer dans nos vaisseaux, avant qu'aucun d'eux n'ait mangé de la fleur de lotus. En un moment, ils eurent embarqué, et, rangés sur leurs bancs, frappèrent la mer de l'aviron.

Nous nous éloignâmes de cette côte, le cœur plein de tristesse, pour errer au hasard sur des mers et vers des plages inconnues.

[1] Vent du nord, froid et violent.




*Ulysse arrachant ses hommes des mains des Lotophages, par Theodor van Thulden*

## - 4 -

## Dans l'antre du Cyclope

La première où nous jetèrent les vents fut celle du pays des Cyclopes, peuple sauvage et féroce. Ils ne connaissaient pas le labourage, ne semaient point, et ne plantaient aucun arbre. La terre produisait d'elle-même, et sans être cultivée, tout ce qui était nécessaire à la vie : le froment, l'orge, toutes les espèces de plantes et de fruits. La vigne y croissait naturellement, et donnait un vin délicieux. Jupiter faisait descendre sur ces terres une pluie fécondante.

Les Cyclopes ne se réunissaient point en conseil, et n'étaient soumis à aucune loi. Ils vivaient à part, dans des cavernes, sur les cimes des hautes montagnes, sans souci de leurs voisins. Chacun régnait en maître absolu sur sa femme et sur ses enfants. À quelque distance de l'île, en est une autre plus petite, couverte de forêts et peuplée d'innombrables troupeaux de chèvres sauvages. Inculte et déserte, l'île ne retentissait que de la voix tremblotante des chèvres.

Les Cyclopes, qui en étaient voisins, ne la connaissaient point, faute de vaisseaux pour s'y transporter. Loin d'être inféconde, cette île, si on la défrichait, se couvrirait, en leur saison, de tous les fruits de la terre. Des prairies, coupées de sources et tapissées de gazon, bordaient partout la mer. Il semblait que la nature ait tout fait pour cette île privilégiée, jusqu'au port qu'elle avait elle-même creusé, où le navire, sans ancre ni cordages, restait paisible et en toute sûreté, jusqu'à ce qu'il plaise aux marins de se remettre en mer et aux vents d'enfler la voile. Près du port s'échappait, du creux d'un rocher, une source argentine qui suivait son cours entre de hauts peupliers.

C'est à cette île et dans ce port que nous abordâmes, par une nuit sombre, sans le vouloir, sans nous en douter. Quelque divinité sans doute nous y avait conduits…

Nous avons plié les voiles, sommes descendus sur le rivage et nous sommes reposés, jusqu'à ce que l'aurore vienne nous apprendre où nous étions. Quand elle parut, nos yeux furent étonnés du spectacle qu'offrait cette île extraordinaire.

Des troupeaux de chèvres, comme si la curiosité les attirait, s'approchaient de nous. Nous nous sommes précipités dans nos vaisseaux prendre nos arcs et des flèches, et nous nous sommes répartis en trois groupes pour leur livrer bataille. En peu d'instants, nous étions chargés d'une abondante proie. Douze navires obéissaient à mon commandement. Chacun d'eux reçut par le sort neuf bêtes. Assis sur la rive, nous passâmes la journée entière en un festin où ne manquèrent ni les viandes exquises ni un vin excellent, car nous n'avions pas consommé celui que nous avions pris aux Cicones.

Nous voyions devant nous la terre des Cyclopes. La fumée s'en élevait, et nous entendions les murmures de leurs voix, confondues avec celles des brebis et des chèvres. Le lendemain, dès les premiers rayons du jour, assemblant tous mes compagnons, je leur dis :

« Chers amis, attendez ici jusqu'à mon retour. Je vais, avec mon navire et mon équipage, reconnaître moi-même cette contrée, savoir si les habitants sont injustes et barbares, ou s'ils craignent les dieux et pratiquent l'hospitalité. »

En même temps, je m'embarquai et nous partions. À l'approche de la terre voisine, nous avons aperçu, sur la pointe la plus avancée dans la mer, une caverne élevée, toute couverte de forêts de lauriers ; caverne assez spacieuse pour loger de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres. Une vaste cour en dépendait, entourée d'un mur de roches informes, ombragée de hauts pins et de chênes s'élevant dans les cieux. C'est là que demeurait un terrible géant, le cyclope Polyphème.

Comme tous les Cyclopes, il n'avait qu'un œil placé au milieu du front. Il vivait seul et sans relations avec aucun des autres Cyclopes. Sa seule occupation était de mener paître ses troupeaux. Il ne fomentait dans son esprit que des projets noirs et cruels. Monstre affreux, sa vue inspirait l'épouvante. Il ne ressemblait ni de forme ni de visage aux autres hommes. On aurait dit un roc isolé, dont le front hérissé d'arbres sauvages et de buissons, dominait une chaîne de montagnes.

Je laissai le vaisseau à la garde de l'équipage, et, suivi seulement des douze plus déterminés, je m'avançai. Nous avions eu soin d'emporter une outre[2] remplie du vin le plus exquis. J'avais pressenti qu'elle ne me serait pas inutile dans l'entreprise hasardeuse où je m'engageais.

Arrivés à la caverne, nous n'y trouvâmes pas le géant. Il était déjà parti pour mener paître ses troupeaux. Nous sommes entrés, et, portant nos regards de tous côtés, nous avons admiré l'ordre et l'abondance qui régnaient à l'intérieur ; les nombreux paniers pliant sous le poids des fromages entassés ; la foule des agneaux et des chevreaux se pressant dans de vastes parcs ; des récipients de toute espèce pour traire les troupeaux, débordant de lait et de crème. Tous mes compagnons étaient d'avis de prendre quelques-uns de ces paniers et de pousser devant nous, jusqu'à mon navire, une troupe de ces agneaux et de ces chevreaux ; puis, munis de ce butin, de quitter l'île au plus tôt.

Je dédaignai ce conseil. Oh ! Que ne l'ai-je suivi ! Mais je voulais à tout prix voir le Cyclope, éprouver s'il ne me donnerait pas un gage d'hospitalité. Je l'ai vu, *hélas !* , pour le malheur de plusieurs de mes compagnons.

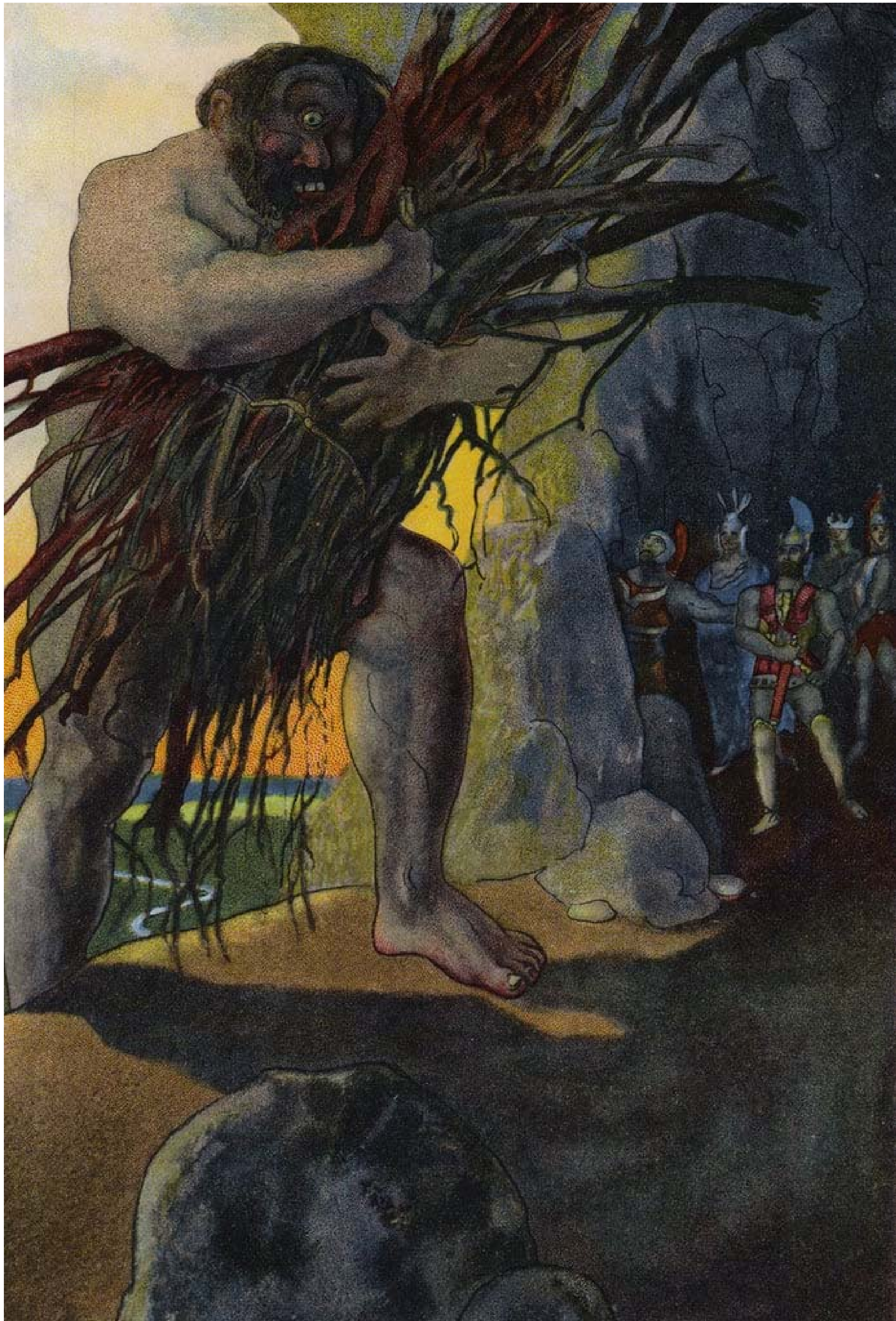
Nous avons allumé du feu et, après avoir pris sur les paniers de quoi satisfaire notre faim, sans négliger d'en offrir les prémices aux dieux, nous attendîmes, assis dans la caverne, le Cyclope.

Il arriva enfin, précédé de son troupeau, les épaules chargées d'un énorme tas d'arbres secs pour préparer son repas. Le bruit qu'ils firent quand il s'en déchargea retentit comme un coup de tonnerre ; saisis d'épouvante, nous courûmes nous blottir au fond de la caverne.

Il y fit entrer, pour les traire, les chèvres et les brebis, aux mamelles traînantes, laissant errer dans la cour les boucs et les béliers. Il souleva ensuite pour fermer l'entrée de sa demeure, une énorme roche, que vingt chars à quatre roues n'auraient su ni porter ni ébranler.

---

[2] Vase ou sac en cuir propre à contenir du vin ou autre chose.



*Le Cyclope arriva, les épaules chargées d'un énorme tas d'arbres secs, par Artus Scheiner*

Puis il s'assit, pour traire avec soin les brebis et les chèvres, et rendit ensuite les petits à leurs mères. Il versa une partie du lait dans de grands récipients, pour servir de breuvage à son repas, fit cailler le reste, et le déposa dans des corbeilles artistiquement tressées. L'ordre ainsi mis partout, il alluma le feu, dont la clarté trahit notre retraite : il nous vit.

« Étrangers, s'écria-t-il, qui donc êtes-vous et d'où venez-vous ? Faites-vous du commerce ? Ou bien, errants sur les mers, allez-vous ravager, au péril de votre vie, les différentes contrées ?

Au rugissement de sa voix, à l'aspect affreux du monstre, la terreur glaça mon âme. Je la surmontai toutefois, et fis cette réponse :

— Nous venons de Troie. N'aspirant qu'à revoir la Grèce, notre patrie, nous en avons été repoussés par les vents contraires et jetés, d'écarts en écarts, sur vos côtes, que nous ignorions. Nous nous glorifions d'avoir suivi dans les camps le grand Agamemnon, dont aucun mortel[3] n'égale aujourd'hui la renommée, tant était puissante la ville qu'il réduisit en cendres, et tant sont nombreux les peuples qu'il a vaincus. Maintenant, nous venons embrasser tes genoux. Accorde-nous un asile ou quelque léger don, signe de ta bienveillance. Grand personnage, respecte les dieux ; nous sommes tes suppliants. Souviens-toi que Jupiter conduit et protège les pas des étrangers malheureux, et qu'il est le vengeur sévère de leurs droits méconnus.

Ainsi je l'implorai. Il me fit cette réponse impie et féroce :

— Tu as perdu le sens, ou tu viens de terres bien lointaines, toi qui me parles de craindre et de respecter les dieux. Les Cyclopes ne se soucient ni de Jupiter, ni de la troupe paisible et fortunée des immortels. Nous prétendons leur être supérieurs. Ainsi ne te flatte pas que la peur de Jupiter me fasse, t'épargner, toi ou les tiens, si je n'écoute un sentiment de pitié. Mais, dis-moi, ton vaisseau, où est-il ? Près, ou loin de cette côte ?

J'étais trop expérimenté pour me laisser prendre à cette question insidieuse. Lui rendant ruse pour ruse, je répondis :

[3] Signifie souvent "homme", comme les immortels signifient les dieux.

— Mon vaisseau a été fracassé par la tempête contre un rocher, à l'autre extrémité de cette île ; seul avec ceux-ci, j'ai pu échapper au trépas. »

Le monstre ne répliqua pas ; mais, fondant tout à coup sur nous, il saisit de sa main deux de mes compagnons, et les brisa contre le roc. Leur sang jaillit ; la caverne en fut souillée. Puis il les dévora comme un lion féroce.

Nous levâmes nos bras vers Jupiter, muets d'horreur et d'épouvante. Rassasié de chair humaine, le Cyclope vida une grande cuve de lait pur ; puis s'étendit de tout son long, sur le dos, au milieu de ses troupeaux. Dans un premier mouvement, je saisis mon épée, prêt à lui percer le cœur…

Une réflexion m'arrêta : après ce coup, nous serions promis à la plus affreuse mort. Même avec toutes nos forces réunies, il nous serait impossible d'écarter le roc qui fermait l'entrée de la caverne. Il fallait donc attendre que la grotte fût ouverte par le Cyclope *lui-même*.

Dès que le jour parut, le Cyclope ralluma le feu. Ses troupeaux traits, il rendit les petits à leurs mères, et fit encore un repas de deux des miens. Sa faim assouvie, il chassa ses troupeaux devant lui, souleva la roche, puis, étant sorti, la replaça et s'éloigna avec son bétail, en faisant retentir l'air d'un effroyable sifflement.

Quand il fut parti, je me mis, en invoquant Minerve, à construire dans mon esprit divers projets pour nous sauver, et punir ce monstre. Voici à quoi je m'arrêtai : dans la caverne, le long de l'enclos des brebis, il y avait le tronc encore vert d'un olivier, que le Cyclope réservait pour s'en faire, dès qu'il serait sec, un bâton. Figurez-vous le mât d'un grand navire à vingt rames : aussi longue, aussi grosse était cette pièce de bois. J'en retranchai une partie, et donnai l'autre à dégrossir à mes compagnons. Quand elle fut devenue lisse entre leurs mains, je l'aiguisai moi-même par un des bouts que je présentai ensuite à la flamme pour le durcir.

Je cachai avec soin cette arme sous le fumier entassé çà et là dans la caverne. Mon dessein n'était pas moindre que d'enfoncer le pieu dans l'œil du Cyclope pendant qu'il dormirait. Mais, pour lever cette lourde masse, et la manœuvrer à mon gré, il me faudrait l'assistance de quelques-uns des miens. J'en prendrai quatre, que le sort désignera, et me chargerai moi-même de la partie la plus difficile.

À la fin du jour, le Cyclope revint des pâturages avec ses troupeaux. Il les fit tous entrer dans la vaste caverne. Il ne laissa pas, cette fois, dans la cour, les mâles comme il en avait l'habitude. Peut-être était-ce qu'il craignait quelque surprise, ou peut- être qu'un dieu, propice à mon dessein, lui suggéra cette idée.

Après qu'il ait remis la roche à sa place et fermé l'antre, il s'assit pour traire, comme à l'ordinaire, les brebis et les chèvres, et prit encore, *hélas !* , deux de mes compagnons pour assouvir sa voracité. Je m'approchai du monstre, tenant en main une informe coupe pleine du vin délicieux que j'avais apporté, et je lui dis :

« Cyclope, qui n'as pas craint de te repaître de chair humaine, tiens, bois de ce vin. Tu sauras quel trésor recélait notre vaisseau. J'en avais sauvé ce que tu vois pour t'offrir des libations comme aux dieux, si, touché de pitié, tu favorisais mon retour dans ma patrie, mais je n'ai rencontré chez toi que férocité. Barbare ! Qui, d'entre les humains, voudra désormais aborder ton île, et t'apporter le nectar ? Tiens.

Il prit la coupe et but. Il savoura avec délices ce breuvage si parfait, et m'en demanda encore :

— Donne, donne, mon ami, une seconde coupe de ce vin, et dis moi ton nom. Je veux te faire un présent qui te réjouira. La terre fertile des Cyclopes produit aussi du vin. Jupiter se charge de faire mûrir les grappes, sans que nous en prenions le moindre soin. Mais leur liqueur n'approche pas de celle-ci, véritable nectar.

Il m'en redemanda à nouveau, et, pour la troisième fois, l'insensé vida la coupe. Dès que je m'aperçus que les fumées du vin avaient troublé sa raison, je lui dis d'une voix caressante :

— Mon cher Cyclope, tu me demandes mon nom, je vais te l'apprendre ; mais, à ton tour, souviens-toi du présent que tu m'as promis. Je m'appelle Personne. Personne est le nom que je reçus en naissant.

— Oh ! bien, me répondit-il avec un rire atroce, Personne sera le dernier que je mangerai. Voilà le gage d'hospitalité que je te réserve. »

Vaincu enfin par l'ivresse et par le sommeil, il tomba à la renverse et resta couché à terre, le cou incliné sur l'épaule.

La bouche du monstre ronflant vomit, avec des ruisseaux de vin, des lambeaux de chair sanglante. Je plongeais alors la barre d'olivier dans un grand tas de cendres embrasées, et j'encourageais les miens à tenir ferme et à ne pas m'abandonner.

Quand le tronc vert fut, à son extrémité, d'un rouge ardent, je le retirais du feu. Mes compagnons se rassemblèrent autour de moi ; un dieu nous souffla à tous de l'audace. Eux portaient la pointe du pieu à l'œil du Cyclope ; moi, monté sur un tertre, je l'enfonçais et le faisais tourner rapidement sur lui-même comme une tarière dans la main du charpentier.

Le sang jaillit de l'œil, la prunelle était en feu. Le pieu, en s'enfonçant, produisit un sifflement pareil à celui du fer rouge à l'instant où le forgeron le plonge dans l'eau glacée. Le Cyclope poussa des hurlements effroyables, dont retentit le rocher. Terrorisés, nous nous sommes cachés, çà et là, dans les recoins de l'antre. Il arracha de son œil le tronc souillé de sang, et, d'une main frénétique, le brisa et le jeta à terre. Il appela à grands cris les Cyclopes qui habitaient d'autres antres autour de lui. Ils accoururent nombreux, environnant sa caverne et lui demandèrent ce qui causait sa peine.

« Quel grand malheur, ô Polyphème, te fait hurler ainsi pendant la nuit ? Est-ce qu'on attente à ta vie ? Ou bien, t'aurait-on dérobé tes troupeaux ? Dis- nous le nom du téméraire.

— Hélas, mes amis, Personne, répondit du fond de son antre le Cyclope ; Personne me tue et m'arrache ces cris.

— Oh ! Alors, s'écrient tout d'une voix les autres Cyclopes, puisque tu ne te plains de personne, que nous demandes-tu ? Soutire les maux que Jupiter t'envoie. Invoque Neptune, ton père, qui est si puissant. »

En parlant ainsi, ils se retirèrent. Je ris, au fond du cœur de les avoir tous abusés par ce nom. Le Cyclope poussa de longs gémissements. En proie à la douleur, il marcha à tâtons, et, parvenu enfin à l'immense pierre, il l'écarta et s'assit à l'entrée de la caverne, étendant ses vastes bras pour saisir celui qui voudrait s'échapper en se mêlant aux troupeaux.

Qu'il me croyait peu avisé ! Je méditais un moyen plus sûr de nous arracher au trépas, mes compagnons et moi. Les moments étaient chers, le péril imminent. Voici ce que j'imaginai. La caverne renfermait de beaux et grands béliers, chargés d'une toison épaisse. Dans le plus grand silence, je les liai ensemble, trois par trois, à l'aide de fortes branches d'osier, qui composaient le lit du monstrueux Cyclope.

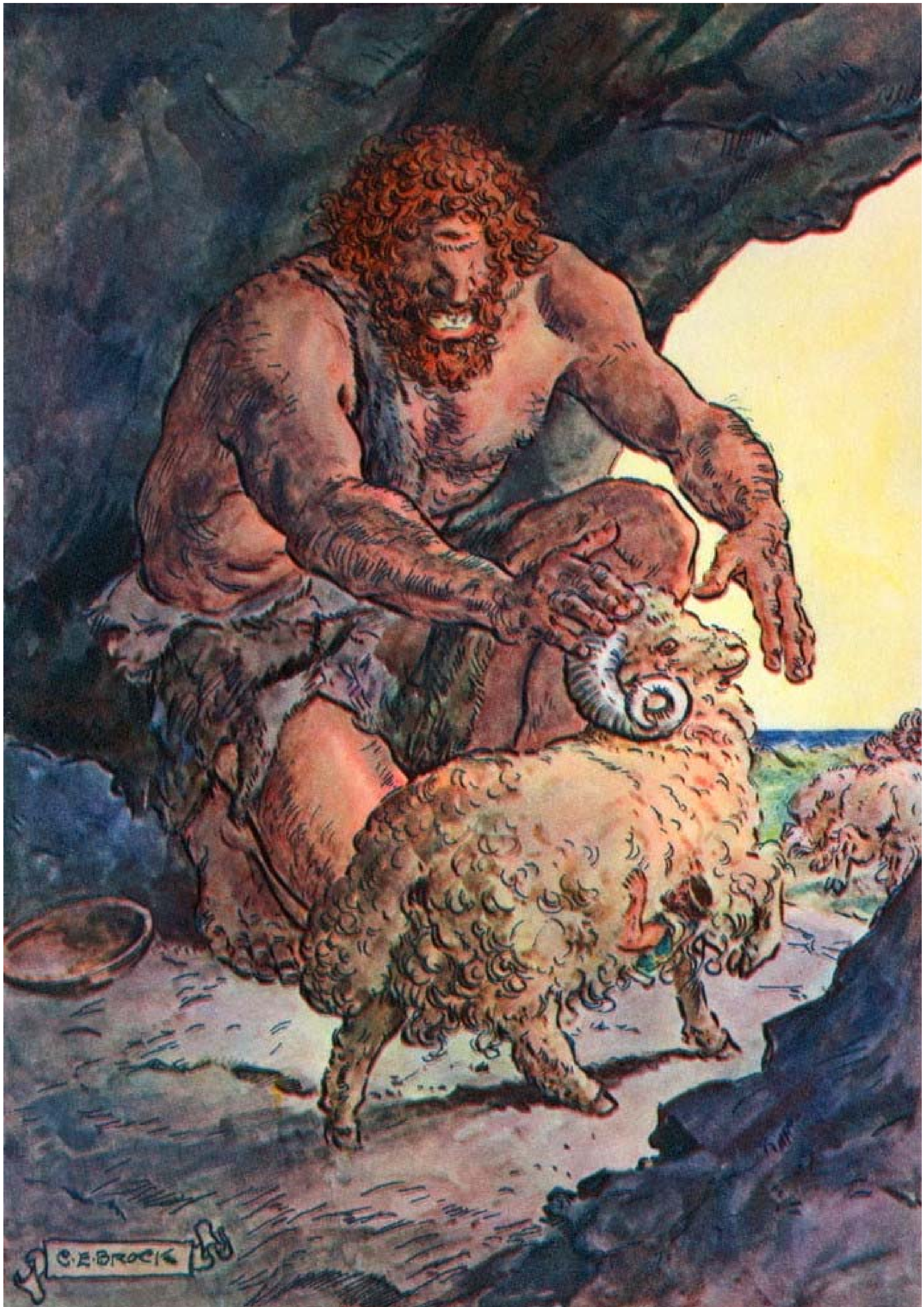
Sous chaque bélier du milieu, j'attachais l'un de mes compagnons, qui se trouvait ainsi protégé dans sa retraite par les deux autres. Il y en avait un d'une grandeur extraordinaire, le plus fort et le plus beau. Je le saisis au dos, me coula sous son ventre hérissé, et, empoignant à pleines mains les longues boucles de sa toison, j'y demeurais attaché.

Combien de fois nous avons soupiré après l'aurore pour voir la fin de notre supplice ! Elle colorait à peine les cieux, que les béliers se mirent en mouvement pour gagner les pâturages. Les brebis, qui n'avaient pas été traites, remplissaient la caverne de leurs bêlements, en traînant leurs mamelles chargées de lait.

Mais le Cyclope n'y faisait pas attention. Dévoré par la souffrance et brûlant de se venger, il n'était occupé qu'à faire sortir les béliers, leur tâtant le dos et les flancs, à mesure qu'ils avançaient. Il était loin de soupçonner qu'ils emportaient, sous leurs ventres, mes compagnons.

Enfin le grand bélier sorti, lentement et le dernier, de la caverne, chargé de sa forte toison et de mon poids. Polyphème lui passa aussi la main sur le dos et l'arrêta pour lui dire :

« Bélier, mon ami, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier de ma caverne ? Jusqu'à ce jour, ne te laissant jamais devancer, tu marchais, à grands pas, à la tête du troupeau. Chaque matin, tu étais le premier à brouter l'herbe et les fleurs. Tu t'abreuvais le premier dans le fleuve, et, le soir, tu rentrais encore le premier dans mon antre. Aujourd'hui – se peut-il ? – Le dernier de tous ! Ah ! Regretterais-tu de n'être plus conduit par l'œil de ton maître ?




*— Bélier, mon ami, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier de ma caverne ?*
*Illustration de Charles Edmund Brock*

Un misérable, Personne, m'a plongé dans une nuit éternelle. Mais il le payera de sa vie, je l'espère. Ah ! Si tu pouvais parler et me dire où il se cache et tremble en ce moment ! Tu verrais aussitôt son crâne brisé contre terre, et sa cervelle et son sang dispersés dans mon antre. Je serais un peu soulagé des maux où me plonge le plus vil des hommes. »

Il relâcha enfin le bélier, et je me hâtais de me dégager. Je libérais également mes compagnons. Nous avons ensuite conduit une partie des béliers à notre vaisseau.

Mes amis, qui nous croyaient au séjour des morts, éprouvèrent, à notre vue, une excitation de joie, bien tempérée, *hélas !* , par des larmes pour ceux que nous avions perdus. Je fis taire leurs regrets, et recommandai, par signe, de s'interdire tout cri, toute plainte ; d'introduire, à la hâte, les béliers dans le navire, et de lever l'ancre. Ils s'élancèrent sur leurs bancs, et firent écumer la mer sous leurs rames. Quand nous eûmes atteint la distance d'où une forte voix peut se faire entendre, je criai :

« Ah ! Cyclope, barbare ! Ta rage n'a pas englouti les compagnons d'un lâche, mais d'un homme marqué par les destins pour te punir de tes forfaits. Reconnais le bras de Jupiter vengeur de l'hospitalité. »

À ces paroles, saisi d'un redoublement de rage, il prit la cime d'un roc, et la jeta avec tant de rigueur qu'elle vint tomber devant la proue du vaisseau. Les eaux en furent refoulées, et le navire avec elles, vers le rivage. Je pus heureusement, par le secours d'un long aviron, repousser de terre le navire, et, à force de rames, revenir en pleine mer.

À une distance deux fois importante plus loin du rivage qu'auparavant, je me retournai vers le Cyclope, et recommençai à élever la voix. Tous mes compagnons s'efforcèrent, par les plus vives supplications, de me retenir.

« À quoi bon irriter encore ce géant féroce ? Un roc lancé par lui nous a rejetés au rivage, où nous avons failli périr. Si tu le provoques encore, il va nous en lancer un autre, plus effroyable, et, cette fois, abîmer le vaisseau.

Ils ne pouvaient rien sur moi ; mon âme hautaine restait inflexible, et je criai de toutes mes forces :

— Cyclope, si quelqu'un parmi les mortels te demande qui t'a imprimé au front cette honteuse difformité, tu répondras que c'est Ulysse, le vainqueur de Troie, roi d'Ithaque, fils de Laërte.

À ces mots, le monstre, stupéfait, poussa d'affreux gémissements. Il se souvint d'un ancien oracle qui lui prédit que son œil lui serait ravi par la main d'Ulysse. L'impie éleva les mains vers les astres et fit cette horrible prière :

— Écoute-moi, Neptune, dieu terrible, toi dont les bras ceignent la terre : s'il est vrai que tu sois mon père, et que tu me reconnaisses pour ton fils, fais qu'Ulysse, fils de Laërte, roi d'Ithaque, destructeur de Troie, ne pose jamais le pied sur sa terre natale, ou, si les destins veulent qu'il revoie ses foyers, qu'il n'y rentre que malheureux, après des traverses inouïes, conduit par un navire étranger, pleurant la perte de tous ses compagnons, et que son palais même soit pour lui le théâtre de nouvelles infortunes. »

Telle est la prière qu'il fit à Neptune et que Neptune exauça. Polyphème nous lança ensuite une roche encore plus énorme que la première, qui s'abattit derrière la poupe et rasa le gouvernail. Les flots qu'elle souleva ne firent heureusement que nous pousser plus vite vers l'ile où nos compagnons, fort inquiets, étaient réunis et nous attendaient près de la flotte.

Descendus à terre avec notre butin, nous nous sommes partagés d'une manière égale le bétail. Mes compagnons toutefois, d'une voix unanime, ont décidé de joindre à ma part le bélier qui m'avait tiré de l'antre. Je le sacrifiais aussitôt à Jupiter, maître souverain du monde. Mais, loin d'accueillir favorablement mon offrande, il me préparait de nouveaux malheurs, la perte entière de ma flotte et de mes compagnons. Cette journée fut cependant pour nous un banquet continuel.

Après qu'un agréable sommeil, au bord de la mer, l'ait suivi, j'encourageai les miens à remonter dans les vaisseaux et à déployer les voiles. En un instant ils ont repris l'aviron, et nous avons fendu les flots, joyeux sans doute d'avoir échappé au trépas, mais profondément tristes de la perte de nos amis.



*Polyphème nous lança ensuite une roche encore plus énorme que la première.*
*Illustration de N.C. Wyeth*

# - 5 -

# L’île d’Éole, roi des vents

Nous parvînmes heureusement à l’île Éolie, pays civilisé où régnait Éole, prince chéri des dieux. Un rempart d’airain, bordé de roches lisses, inaccessibles, entourait l’île entière. Douze enfants du roi, six fils et six filles, faisaient l’ornement de son palais. Ils étaient tous mariés, et leurs jours s’écoulaient dans une félicité constante, auprès d’un père et d’une mère dignes de leur amour et de leur vénération. Dans ce séjour, les fêtes succédaient aux fêtes, mais sans lassitude et sans satiété, parce que les travaux, les occupations sérieuses s’y entremêlaient, en sorte que les plaisirs n’étaient que des délassements.

J’ai pu bénéficier pendant un mois, dans le palais du prince de la plus douce hospitalité. Il aimait à me questionner sur Troie, sur les Grecs, sur leur retour. Je lui rendais un compte exact de ces événements. Quand je lui exprimai mon désir de partir, en le priant de me seconder, je le trouvai favorable.

Jupiter l’avait nommé roi des vents, en sorte qu’il les gouvernait, excitait ou modérait à son gré leur furie. Il me donna une outre faite de la peau du plus énorme taureau, où il venait d’emprisonner les vents les plus orageux. Il attacha cette outre au fond de mon navire par de solides chaînes d’argent.

Mais il laissa libre celui qui souffle de l’occident ; avec ordre d’enfler nos voiles et de pousser nos vaisseaux vers notre patrie, ordre, *hélas !* , qui devint inutile par la folie de mes compagnons. Durant neuf jours et neuf nuits, nous avons sillonné d’un cours heureux les ondes. À la dixième aurore, j’entrevis ma chère Ithaque, et nos yeux découvrirent des feux allumés sur le rivage. Alors, épuisé de fatigue et de veilles - car je n’avais pas cessé un moment de tenir le gouvernail, ne m’en rapportant qu’à moi-même de ce soin - , je me laissai surprendre par le sommeil.



*Éole donnant à Ulysse le sac des vents, par Pellegrino Tibaldi*

Pendant que je dormais, mes compagnons, se persuadant qu'Éole m'avait fait les plus riches présents, et que je revenais comblé d'or et d'argent, se disaient l'un à l'autre :

« Combien ce mortel est heureux ! Partout on l'honore, partout il reçoit des dons. Et que de belles et riches dépouilles il rapporte de Troie ! Et nous, compagnons de ses travaux et de ses peines, nous rentrons les mains vides dans notre patrie ! Tant de trésors ne lui suffisent pas. Voici encore un gage de l'amitié généreuse d'Éole. Quel est-il, ce présent ? Voyons ce qu'il y a d'or et d'argent, dans cette outre mystérieuse. »

Joignant l'action aux paroles, ils ouvrirent l'outre, libérant tous les vents. La tempête, malgré les sanglots et les cris des miens, emporta les vaisseaux sur la vaste mer, loin de notre patrie. Ma flotte fut reportée par la tempête aux côtes de l'île d'Éole.

Je me hâtai, accompagné d'un héraut et d'un autre des miens, de me rendre au palais du roi. Alors qu'il partageait, dans la joie, un festin avec sa femme et sa florissante famille, nous nous arrêtâmes humblement à l'entrée de la salle. Et là, nous avons attendu, pleins de honte et de respect. À notre vue, Éole tressaillit de surprise :

« Ulysse, qu'est-ce qui te ramène ? Quel démon te poursuit ? Ne l'avons-nous pas fourni les moyens de retourner dans ta patrie ?

— C'est vrai, répondis-je, mais un moment de sommeil et l'infidélité de mes compagnons ont tout perdu. Puisque vous le pouvez, mes amis, réparez ce malheur. Ayez encore une fois pitié de notre infortune.

Mes supplications n'obtinrent qu'un morne silence. Le roi le rompit enfin par ces paroles terribles :

— Fuis à l'instant de mon île, ô le plus indigne des hommes. Il ne m'est pas permis de recevoir dans mon palais celui que poursuit la vengeance des dieux, ni de lui prêter secours ; fuis, ta présence profane cette île sacrée. »

Je m'éloignai, accablé de tristesse, et nous regagnâmes nos vaisseaux. Mes compagnons – suite fatale de notre imprudence – durent lutter péniblement contre les flots. Leurs forces s'épuisèrent, leur courage s'abattit. L'accès de la patrie nous semblait à jamais fermé.

# - 6 -

# Les terribles Géants

Six jours et six nuits, nous avons vogué, découragés. Le septième jour, se sont déployées à nos yeux les immenses portes de la ville des Lestrygons. Nous approchions d'un admirable port, formé par deux vastes rochers qui s'avançaient dans la mer, et qui, courbés l'un vers l'autre, ne laissaient entre eux qu'un étroit passage.

Derrière ce rocher, s'ouvrait une large et profonde baie protégée de toutes parts et facilement accessible aux vaisseaux. Tous mes compagnons firent entrer les leurs dans cette baie si commode et si sûre. Seul, j'éprouvai de la défiance et refusai d'entrer dans le port. Je liai, en dehors, mon navire à un rocher, au haut duquel je montai ensuite.

Laissant errer au loin mes regards sur tous les environs, je n'aperçus aucun vestige d'homme, ni aucune trace de culture. Je vis seulement s'élever dans les airs des tourbillons de fumée. J'ordonnai à deux des miens, auxquels j'associai un héraut sacré, de pénétrer dans le pays pour savoir quel peuple l'habitait.

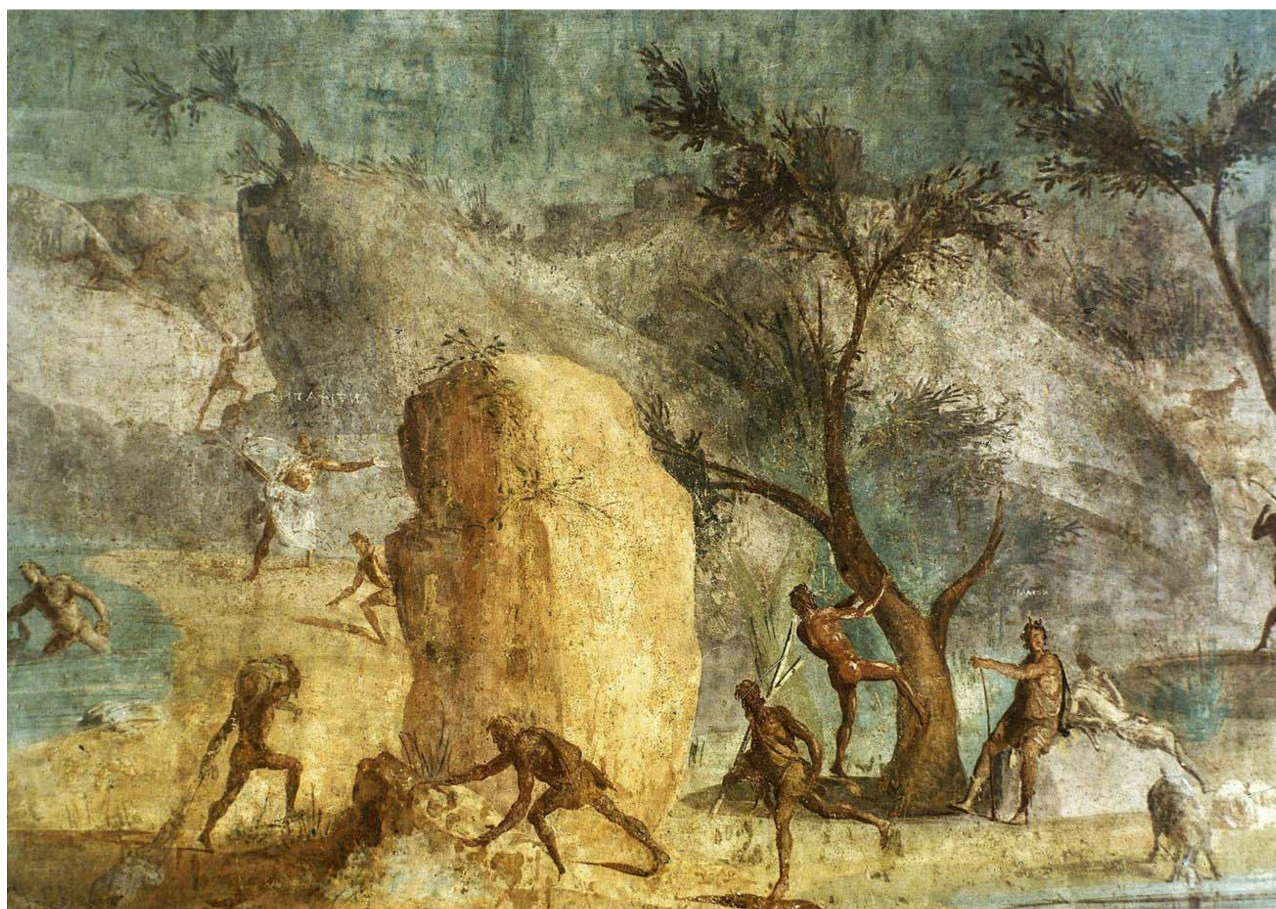
Ils suivirent, pour se rendre à la ville, la trace des chars qui y transportaient le bois du haut des montagnes. Un peu avant d'arriver, ils rencontrèrent, près de la fontaine Artacie, la fille d'Antiphate, roi des Lestrygons, qui, l'urne à la main, venait puiser de l'eau dans cette fontaine ouverte à tous les citoyens.

Ils demandèrent à cette jeune fille le nom de ce peuple et celui de leur roi. Elle leur montra un palais d'une prodigieuse hauteur : c'était celui de son père. Ils y entrèrent, et la première chose qui frappa leurs regards fut la reine elle-même. À son aspect, ils furent saisis d'horreur. Sa taille et sa stature la faisaient ressembler à une montagne.

Elle appela son mari qui, dans ce moment, était au Conseil. Il parut, et, saisissant l'un des miens, le dévora. Les deux autres prirent la fuite précipitamment. Le monstre, frustré de la fuite de sa proie, sortit, et, d'une voix terrible, fit un appel qui retentit dans la ville entière.

Les Lestrygons accoururent, de toutes parts, en foule innombrable. Descendant de leurs montagnes, ces géants, qui ne ressemblaient point à la race ordinaire des hommes, rassemblés partout sur le rivage, firent pleuvoir sur nous des masses de rochers. Notre flotte, emprisonnée dans cette baie funeste, fut écrasée.

Les cris lamentables de mes compagnons, le craquement des vaisseaux fracassés, formèrent un tumulte effroyable. Ajoutez le spectacle navrant de bon nombre des miens suspendus aux longues lances de l'ennemi, qui les enlevaient comme on ravit aux eaux leurs habitants pour en faire sa pitance. Pendant que ces horribles scènes se passaient dans le port, je coupai, à l'aide de mon épée, le câble qui liait mon navire au rocher, et j'avivai les miens à se courber sur leurs rames pour fuir au plus vite. Nous eûmes l'heureuse chance de gagner la pleine mer, sans être atteints par aucun de ces rochers. Mais, *hélas !* , tout le reste de mes compagnons et de mes vaisseaux, sans qu'il s'en échappe un seul, furent ensevelis dans ce funeste port.



*Les Lestrygons, fresque romaine*

# - 7 -

# Circé, l'enchanteresse

Nous poursuivîmes notre route, réduits désormais à un seul bâtiment, et plus désolés de la perte de nos amis que satisfaits de notre propre conservation. Nous arrivâmes à l'île d'Œa, où régnait Circé, déesse qui, par sa beauté et les accents de sa voix mélodieuse, avait le pouvoir d'enchanter les mortels.

Entrés, conduits par quelque divinité, dans un large port, accablés de fatigue et minés de chagrin, nous sommes restés deux jours, inactifs, sur le rivage. Le troisième jour, je pris ma lance et mon glaive et, me rendant sur une haute montagne, je regardai de tous côtés, et prêtai l'oreille pour découvrir des traces d'habitants, ou saisir quelque son de voix humaine.

J'aperçus, au loin, une fumée noire s'élevant du milieu d'une forêt de vieux chênes, où se dérobait à nos regards, le palais de Circé. Je fus tenté d'abord de porter immédiatement mes pas de ce côté. La réflexion me détermina à retourner au rivage, aviser au soin de procurer un repas à mes compagnons, car la disette commençait à se faire sentir, et de remonter leur courage.

Pendant que je revenais, un dieu, touché de ma détresse, vint à mon secours. Tout à coup, parut sur mon chemin un grand cerf, que le feu dévorant du jour conduisait, de la forêt vers le fleuve. Ma lance, l'atteignant dans sa course, le frappa au dos et le renversa. J'accourus, et, pressant du pied le corps de l'animal, j'en arrachai mon arme. Je pris sur le coteau des branches d'osier, que je tordis, et j'en garrottai les pieds du cerf. Chargeant ce fardeau sur mes deux épaules, car une seule n'eut pu le porter, et m'appuyant sur ma lance, je retournai au rivage.

En arrivant, je jetai l'animal devant notre navire, et, relevant le cœur de mes compagnons :

« Amis, leur dis-je d'un ton affectueux, quelle que soit notre misère, nous ne descendrons pas aujourd'hui dans la demeure de Pluton. Levez-vous et jouissez de l'abondance que le ciel nous envoie. »

Ma voix calma leur désespoir. Sortant des cavernes où ils s'étaient retirés, ils se rassemblèrent sur le rivage, contemplant avec admiration l'énorme bête que j'avais abattue. Le repas dura tout le jour. La nourriture dissipa la faim, et le vin bannit les souvenirs de nos peines. Une nuit paisible y succéda. Mais, le lendemain, dès le lever de l'aurore, je rassemblai en conseil toute ma troupe, et lui tins ce discours :

« Mes amis, malgré tant d'infortunes, examinons avec calme ce que la prudence conseille. Nous ne connaissons point la terre ou nous sommes. Est-elle au nord, au midi, au couchant, nous n'en savons rien. Voyons, délibérons quel parti prendre. Pour moi, je n'en connais point. Du haut de cette roche, j'ai pu voir que l'île où nous sommes est très basse, et n'offre aux yeux que des forêts, au milieu desquelles j'ai vu s'élever une épaisse fumée. »

Je partageai nos hommes en deux groupes. Je pris les commandes de l'un, Euryloque de l'autre. Un tirage au sort désigna celui d'Euryloque. Il partit donc, suivi de vingt-deux compagnons à travers la forêt. Ils parvinrent dans une grande vallée que dominait le superbe palais de Circé, bâti entièrement de marbre. On voyait, à l'entrée, des loups et des lions apprivoisés par ses enchantements. Au lieu de se jeter furieux sur mes compagnons, ils se dressaient devant eux et les flattaient en agitant leurs queues, comme des chiens fidèles caressent leur maître qui, le soir, revenant d'un banquet, n'oublie jamais de leur apporter quelque part du festin.

Nos guerriers s'arrêtèrent aux portes du palais, et prêtèrent l'oreille à des sons mélodieux que formait la déesse, tandis que sa main traçait sur la toile une broderie, qui ne cédait point en grâce et en éclat aux ouvrages des divinités de l'Olympe. Un des chefs de la troupe, Politès, le plus cher de mes compagnons, et celui que je croyais le plus prudent, prit la parole :

« Ô mes amis, quelle voix céleste et quel travail merveilleux ! Ne demanderons-nous pas à cette mortelle, ou plutôt à cette déesse, la permission d'entrer ? »

Tous, cédant à ce conseil, l'appelèrent. Elle vint aussitôt, ouvrit la porte, et les invita à entrer. Tous, aveugles qu'ils furent, la suivirent, excepté Euryloque, qui, soupçonnant quelque embûche, demeura en dehors du palais. La déesse fit asseoir les guerriers sur une pourpre moelleuse. Sa main prépara un breuvage, mélange agréable de lait, de farine, de miel, et d'un vin d'une exquise douceur. Elle y distilla un poison dont l'effet était d'effacer tout souvenir. Elle offrit à chacun d'eux une coupe de ce breuvage, et, quand ils l'eurent vidée, elle les frappa de sa baguette et les poussa dédaigneusement vers une étable. Ô prodige ! Ils prirent la forme de marcassins. Ils en avaient la tête, la voix, les soies hérissées ; mais ils n'avaient point perdu la connaissance d'eux-mêmes, se lamentant et pleurant dans leurs cachots.

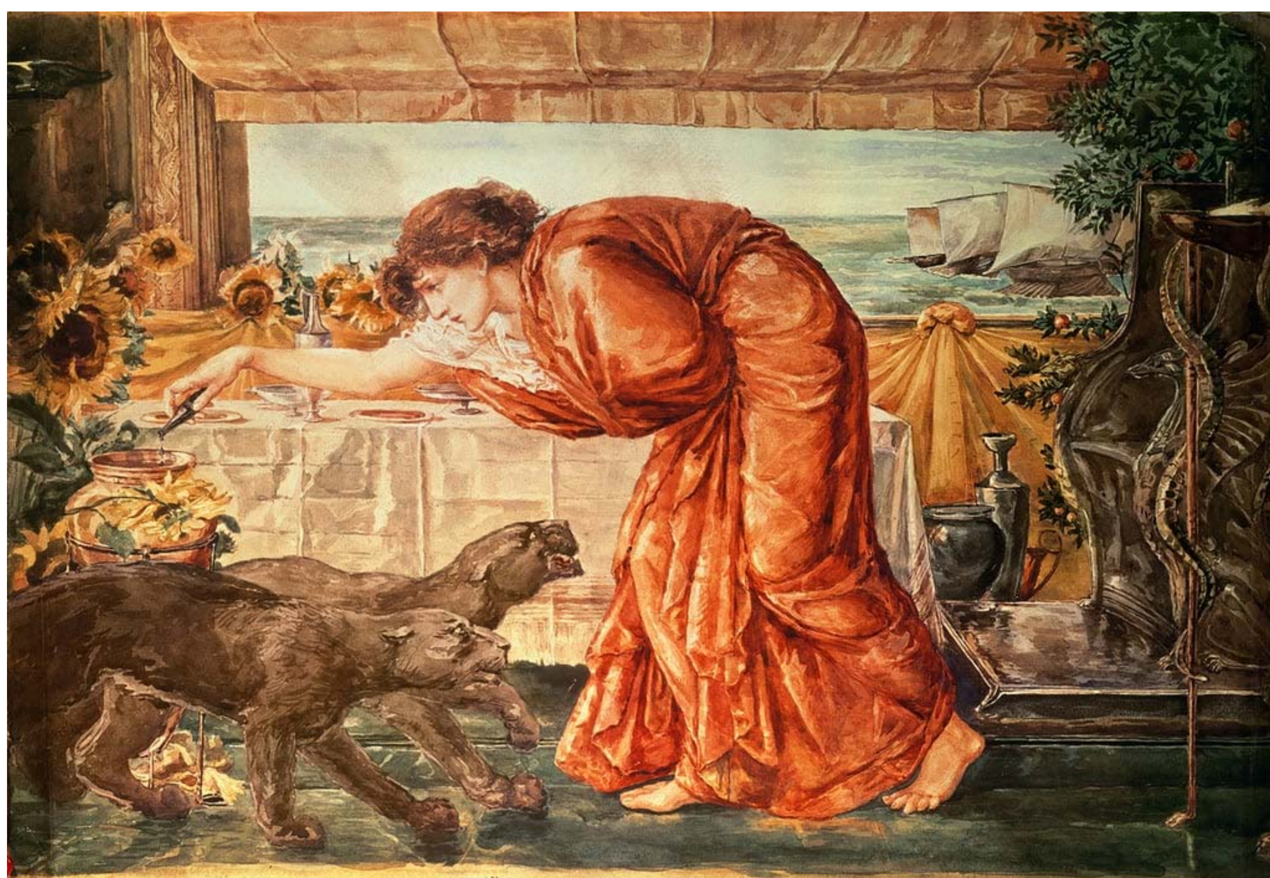
Euryloque revint éperdu, effaré, nous annoncer le sort désastreux de ses compagnons. Il ne put d'abord proférer une parole, tant son cœur était oppressé. Ses larmes étouffèrent sa voix. Saisis de trouble, préparés à l'annonce du plus grand des malheurs, nous le pressâmes de questions. Nous voulions savoir la vérité. Il parla enfin, et nous révéla notre infortune. Il ignorait cependant que ses compagnons eussent été changés en animaux. Les ayant attendus longtemps en vain, il pensait qu'ils avaient péri.

Je saisis aussitôt mon glaive, pris mon arc, et commandai à Euryloque de me guider vers ce palais. Il tomba à mes genoux et les embrassa :

« Non, non, s'écria-t-il, n'y va pas, homme trop intrépide, et ne m'oblige pas à y revenir. Je sais que tu ne ramèneras aucun de mes compagnons, et que tu cours à ta perte. Fuyons avec ceux qui nous restent. Peut-être est-il encore temps d'échapper à une mort certaine !

— Eh bien, j'irai seul, répondis-je à Euryloque. Toi, demeure près du navire. Ne songe qu'au plaisir et à la bonne chère. Moi, j'obéis au devoir, et je pars. »

À ces mots, je m'éloignai.



*Sa main prépara un breuvage et y distilla un poison.*
*Illustration d'Edward Coley Burne Jones*



*Circé transforme les compagnons d'Euryloque en pourceaux, par N.C. Wyeth*

Entré dans la vallée, je n'étais plus qu'à une faible distance du palais de l'enchanteresse, quand tout à coup le messager des dieux, Mercure, se présenta à moi, sous la forme d'un beau jeune homme, et, me prenant par la main, me dit :

« Où vas-tu, malheureux, toi qui, sans connaître ce dangereux séjour, t'aventures seul parmi ces forêts et ces montagnes ? Tes compagnons, par le pouvoir de Circé, ont subi la plus honteuse des métamorphoses. Devenus pourceaux, ils sont emprisonnés dans des étables. Viens-tu pour les délivrer ? Ah ! Crains d'être détenu dans ce palais, avec ceux que tu prétends sauver ! Rassure-toi, cependant, je compatis à ton sort, et veux te tirer de ce péril. Reçois cette plante, et porte hardiment tes pas dans le palais de Circé.

Voici à quels artifices tu dois t'attendre : elle te préparera un breuvage, et y distillera des sucs magiques. La vertu de cette plante te rendra supérieur au charme. Mais ce n'est pas tout, écoute encore : quand Circé t'aura frappé de sa baguette, cours vers elle, l'épée à la main, comme pour lui ravir le jour. Effrayée, elle essayera de te gagner par ses charmes, par ses caresses. Cesse alors toute violence, réponds même à sa confiance par la tienne.

C'est une déesse, ne l'oublie pas. Elle te rendra tes compagnons ; elle peut faciliter ton retour dans ta patrie. Mais oblige-la à jurer par l'inviolable serment des immortels que ses bontés pour toi ne sont pas un piège ; crains qu'après t'avoir désarmé, elle n'avilisse et n'énerve ton courage. »

Mercure arracha ensuite devant moi la plante dont il m'avait parlé, et la remit entre mes mains. Elle était noire à la racine ; sa fleur avait la blancheur du lait. Moly était le nom que lui donnaient les immortels. Un homme pouvait difficilement la découvrir ; mais les dieux la trouvaient sans peine.

Mercure alors, s'échappant de la forêt, repris son vol et partit dans l'Olympe. Je m'avançai, fort agité, et le cœur palpitant, vers la demeure de Circé.

Arrivé à l'entrée du palais, j'appelai : la porte s'ouvrit, la déesse parut, et m'invita à entrer. Je la suivis, plongé dans une morne tristesse. Elle me plaça sur un siège, les pieds posés sur une estrade ; puis, sa main me présenta, dans une coupe d'or, un breuvage où elle avait mêlé ses poisons. Je pris la coupe et je bus. Le charme fut sans effet.



*Mercure, par Evelyn De Morgan*



*Circé offrant la coupe à Ulysse, par John William Waterhouse -*

Elle me frappa de sa baguette :

« Va, dit-elle, retrouver tes compagnons dans l'étable.

Comme elle disait ces mots, je me précipitai vers elle, l'épée à la main, comme pour l'immoler. Elle poussa un grand cri, tomba à mes genoux, et s'écria, les yeux mouillés de larmes :

— Quel homme es-tu ? De quel pays ? Qui t'a donné le jour ? Quoi ! Tu as pris ce breuvage sans que le charme ait opéré ! Jamais encore aucun mortel n'avait résisté à ces poisons. C'est plus qu'un cœur d'homme qui respire dans ton sein. Je n'en puis douter. Je vois cet Ulysse, si fameux par sa prudence, dont le vaisseau devait, au retour de Troie, aborder dans mon île. Mercure me l'a souvent annoncé. Remets ton épée dans le fourreau. Tu as vaincu une déesse. Elle t'offre son amitié. Bannis la défiance.

Sans me laisser prendre à ses pièges, je répondis :

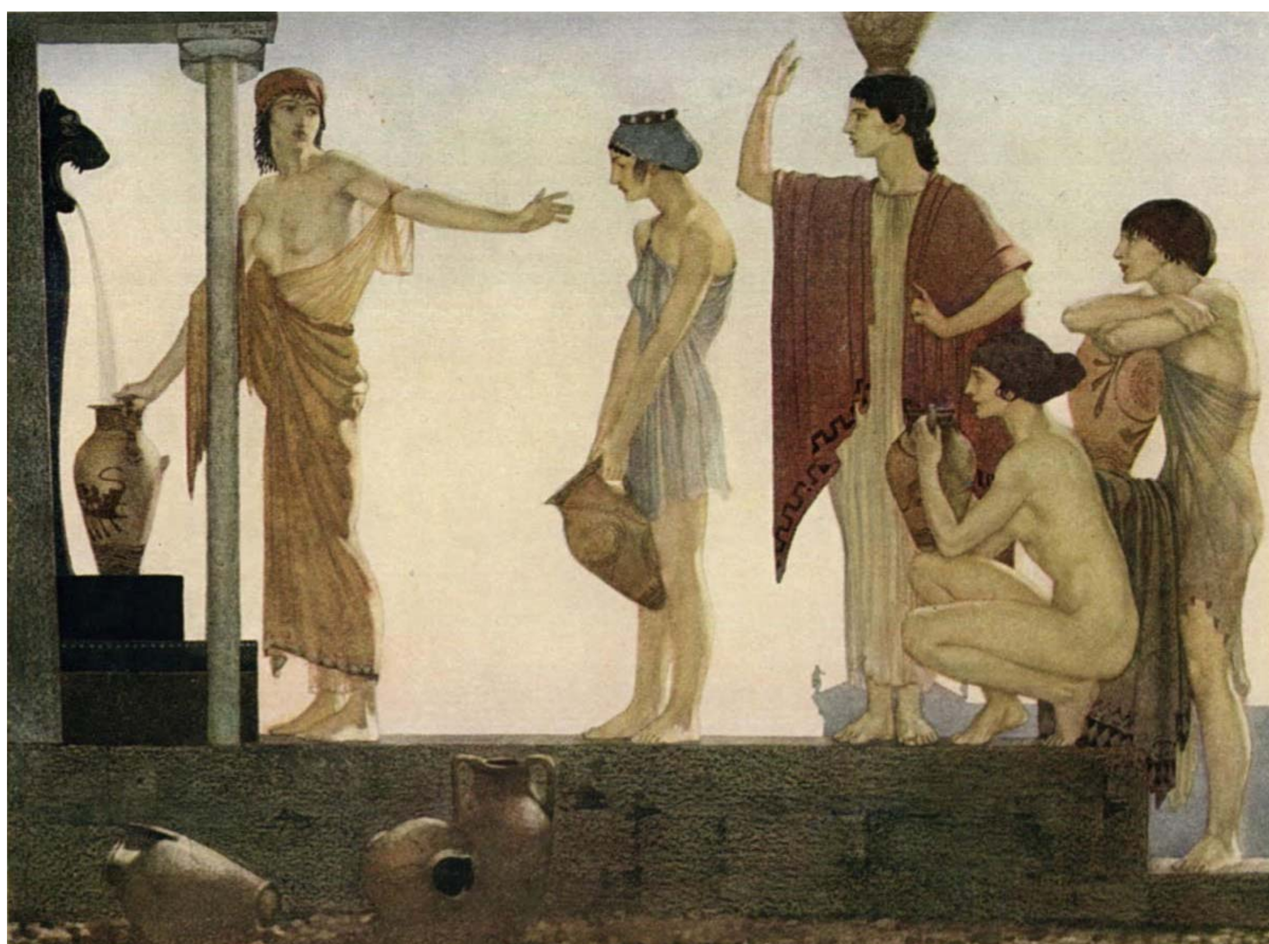
— Ô Circé, comment veux-tu que j'aie confiance, quand tu retiens mes compagnons changés en animaux ? Ton langage, si caressant, n'est-il pas un nouveau piège pour me retenir dans ce palais, m'ôter mes armes, amollir mon courage, et me ranger dans la classe des plus vils mortels ? Veux-tu bannir de mon cœur toute défiance : jure par le Styx que ton âme est sincère et ne me veut que du bien. »

Elle proféra ce terrible serment, et j'acceptai le bonheur que m'offrait la déesse. Quatre nymphes sorties des fontaines, des bois, des fleuves, étaient à son service. L'une étendit sur les sièges des voiles de lin, qu'elle recouvrit de riches tapis de pourpre ; l'autre dressa une table d'argent et y posa des corbeilles d'or. La troisième apporta les coupes, et versa dans l'urne[4] un vin exquis et du plus doux parfum. La quatrième alla puiser l'eau pure des fontaines et prépara le bain. Ce fut avec délices que je sentis couler sur ma tête et sur tout mon corps des torrents d'eau tiède, qui me délivrèrent de l'abattement où m'avaient jeté tant de fatigues et de travaux.

[4] Grand vase contenant le vin qu'on versait dans les coupes.



*Je me précipitai vers elle, l'épée à la main, comme pour l'immoler.*
*Illustration de William Russel Flint*



*La quatrième alla puiser l'eau pure des fontaines*
*Illustration de William William Russel Flint*

La même nymphe me présenta une tunique d'une extrême beauté et un manteau superbe ; puis, me ramenant dans la salle, elle me plaça sur un siège resplendissant, mes pieds posant sur une estrade. Une autre nymphe s'avança, tenant une aiguière d'or, et versa sur mes mains, dans un bassin d'argent, l'eau pure et rafraîchissante.

On servit les mets les plus exquis. La déesse me pressa de manger, mais je n'en avais nulle envie. Mon âme était plongée dans les plus sinistres pensées. Circé le remarqua.

« Ulysse, dit-elle, pourquoi ce noir chagrin et ce sombre silence ? Pourquoi te priver de nourriture ? Crains-tu quelque perfidie ? Ah ! Bannis toute défiance. Ma bouche n'a-t-elle pas proféré le serment le plus inviolable ?

— Ô Circé, repondis-je, quel homme, à ma place, s'il n'est pas dépouillé de tout sentiment d'humanité, se livrerait au plaisir d'un festin avant d'avoir obtenu la délivrance de ses compagnons et joui du bonheur de les revoir ? Est-ce par amitié sincère que tu me sollicites de goûter à ces aliments ; rends la liberté à mes amis, et que je les revoie. »

À peine ai-je parlé qu'elle sortit, tenant à la main sa baguette. Elle ouvrit la porte de l'étable, et en tira mes compagnons, semblables en tout à des marcassins. Elle les fit entrer dans la salle. Je la vis aller de l'un à l'autre, et les frotter, tour à tour, d'une huile magique. Soudain s'évanouirent tous ces honteux changements qu'un breuvage funeste avait produits. Ils reprirent leur première forme, mais avec plus de jeunesse, de force et de beauté. Ils me reconnurent au même instant, et vinrent se jeter dans mes bras. Ce fut un moment de délices, de joie, de sanglots, dont retentirent les voûtes du palais.

La déesse même parut émue, et, voulant contribuer à notre bonheur :

« Ulysse, me dit-elle, que tardes-tu ? Cours au rivage ; dis à tes compagnons qu'ils amarrent votre vaisseau, et, quand vous aurez mis en sûreté, dans une grotte, les agrès et vos trésors, reviens et amène le reste de tes amis qui te sont si chers. »

Je vis bien que la générosité seule avait inspiré la déesse, et, trop généreux moi-même pour ne pas savoir être confiant, je précipitai mes pas vers le rivage, où je trouvai mes compagnons, désolés et dans un sombre désespoir. Ils ne pensaient plus me revoir.

Mes compagnons se ruèrent vers moi, témoignant leur joie par des cris et des effusions. Ils se croyaient déjà rendus à ces rochers d'Ithaque qui les virent naître, où ils furent nourris. Mais à leur joie se mêlait une grande douleur. Ils ne pensaient plus revoir ceux qui avaient suivi Euryloque.

« Parle, parle, s'écrièrent-ils, comment sont-ils morts ?

— Qu'on amarre le vaisseau, leur dis-je d'un ton calme et avec un visage serein, que ses agrès et nos trésors soient mis en sûreté dans des grottes, et suivez-moi promptement à la demeure de la déesse Circé. Vous y verrez nos compagnons bien vivants, vidant les coupes au comble de leurs désirs.

Ils exécutèrent aussitôt ce que j'avais demandé, et furent prêts à me suivre. Le seul Euryloque résista et voulut les retenir.

— Ah ! malheureux, dit-il, où allons- nous ? C'est à notre perte que nous courons. Entrerons-nous dans le palais de Circé pour être transformés en pourceaux, en loups, ou en lions, et garder les portes du séjour odieux qu'elle habite ? Ne vous rappelez-vous plus l'antre du Cyclope, où furent enfermés ceux qui suivirent Ulysse ? Ils périrent d'une affreuse mort, par son aveugle audace.

Si j'eusse cédé à un premier mouvement, je lui aurais fendu la tête de mon glaive. Mes compagnons s'empressèrent à me calmer.

— Laissons, me dirent-ils, si tu le permets, ce chef sur le rivage. Il gardera le navire, et nous, nous te suivrons au palais de Circé. »

Nous partîmes tous ensemble. Euryloque lui-même, touché de honte, et peut-être effrayé de mes menaces, nous accompagna. Les guerriers que j'avais laissés dans le palais de Circé, après avoir été rafraîchis par le bain, parfumés d'essence, couverts de beaux vêtements, étaient maintenant réunis en un festin.

« Je sais toutes vos infortunes sur mer, et chez des peuples barbares, s'écria Circé. À présent, jouissez dans mon palais du repos et de l'abondance, jusqu'à ce que vous ayez regagné les forces et le courage qui vous animaient lors de votre départ d'Ithaque. »



*Circé par John William Waterhouse*

Sa voix rendit le calme à nos âmes. Nous passâmes une année entière dans cet heureux séjour. Le repos, la bonne chère, et des vins délicieux, contribuèrent à dissiper le souvenir de nos maux et à rétablir nos forces. Mais, ce temps écoulé, après que tant de jours et de nuits aient disparu, mes compagnons me tirant à l'écart :

« Ulysse, me dirent-ils, n'est-il pas temps de songer à la patrie ? Le nom d'Ithaque est-il oublié ? Nos champs, ton palais, les reverrons-nous jamais ? »

Ces paroles, qui répondaient à mes propres sentiments, ne furent point prononcées en vain. Dès que le soleil eut fait place à la nuit, et que mes compagnons, ayant gagné leur retraite, s'abandonnèrent au sommeil, je me rendis dans l'appartement de Circé, et l'implorai en ces termes :

« Ô Circé, remplis ton serment, et renvoie-moi dans ma patrie. Mon cœur, mes compagnons me pressent également. Ceux-ci, dès qu'ils ne sont plus sous tes yeux, m'environnent, en me déchirant l'âme de leur désespoir.

— Pars, si tu le veux, ô généreux Ulysse, répondit à l'instant la déesse, mais n'espère pas respirer de sitôt l'air de ta patrie. Il te faut auparavant entreprendre un autre voyage. Il faut que tu descendes au redoutable empire de Pluton et de Proserpine, pour consulter l'ombre de Tirésias, ce prophète de Thèbes, jadis si renommé, et qui, dans un corps privé de la vue, possédait un esprit si éclairé. Même parmi les morts, il a conservé, par la faveur de Proserpine, une rare sagesse et le don de prophétie.

Ces paroles me plongèrent dans la stupeur et le désespoir. La vie m'était odieuse. Je sus pourtant me contenir, et je répondis avec calme à Circé :

— Quel pilote me conduira vers ces lieux sombres et inconnus ? Jamais navire ne parvint au séjour des enfers.

— Tu n'auras pas besoin de guide, répondit la déesse. Élève ton mât, déploie tes voiles : les vents du Nord te conduiront directement au but. Tu auras bientôt atteint les dernières limites de l'Océan, dans un endroit où le rivage est bas, d'abord facile, ombragé de hauts peupliers, de saules desséchés et d'autres arbres formant les noires forêts de Proserpine. Attache ton navire à cette plage. Toi, marche et enfonce toi dans ces royaumes que n'éclaire pas le jour.

Tu verras d'abord un rocher d'où se précipitent ensemble, avec un tumulte épouvantable, deux fleuves, le Cocyte et le Phlégéton, dans un autre fleuve, l'Achéron. Noble héros, avance près de ce rocher. Creuse une profonde et large fosse, fais tout autour, en l'honneur des morts, des effusions de lait et de miel, de vin pur et de l'eau des fontaines, blanchissant ce mélange avec de la fleur de farine. Puis, invoque les ombres. Promets de leur sacrifier, à ton retour dans Ithaque, une génisse, et à Tirésias un bélier noir. Après ces prières et ces vœux, immole une brebis et un bélier noirs. Leur sang versé dans la fosse attirera la foule innombrable des ombres. Mais toi, armé de ton glaive, ose les écarter toutes de ce sang, jusqu'à ce que paraisse l'ombre de Tirésias, que tu laisseras approcher. Il te dévoilera tes destinées, et t'enseignera les moyens de revoir ta patrie. »

La déesse alors s'éloigna. Moi, je courus dans tout le palais, appelant à haute voix mes compagnons.

« Mes amis, levez-vous. Partons ! L'auguste Circé le permet. »

Tous se levèrent, impatients de me suivre ; tous, et cependant l'un d'eux manquera au moment du départ. Elpénor, jeune homme de médiocre valeur et d'une moindre prudence, s'était endormi, loin de ses camarades, sur le faîte de la maison, où il était monté pour calmer, par la fraîcheur de l'air, le feu dont l'excès du vin avait embrasé ses veines. Réveillé subitement par le tumulte il se leva en sursaut, se précipita du toit et se brisa le cou. Sa mort fut instantanée.

« Vous croyez être au terme de vos maux, dis-je à mes compagnons réunis autour de moi, et vous vous regardez comme déjà rendus dans votre patrie. *Hélas ! ,* ce n'est pas là ce que Circé nous annonce. Il nous faut descendre au séjour de Pluton et de Proserpine, pour consulter l'ombre de Tirésias. »

Ces paroles jetèrent la consternation dans leur âme. Ils poussèrent des cris lamentables. Mais que pouvait leur désespoir contre la loi du destin ?

Il fallut se résigner et se rendre tristement au rivage. Nous trouvâmes attachés au vaisseau une brebis et un bélier noirs, à fin de leur sacrifice pour les ombres. Circé, sans être aperçue de nous, et nous devançant d'un vol rapide, les avait elle-même conduits sur le rivage.



*Circé avait elle-même conduit une brebis et un bélier noirs sur le rivage.*
*Illustration de William Russel Flint*

## - 8 -

# Au royaume des morts

Lançant à la mer notre vaisseau, nous y avons embarqué la brebis et le bélier noirs, et nous sommes montés nous-mêmes, pâles, les paupières mouillées de larmes, l'âme saisie d'horreur. Circé nous avait envoyé un vent favorable : nos voiles s'emplirent, le navire fendit l'air avec rapidité. Tranquillement assis, nous laissâmes au pilote et au vent le soin de diriger notre course.

Dès le soir même, touchant l'extrémité de l'Océan, nous avons rejoint le pays des Cimmériens, toujours enveloppé de nuages et d'une épaisse obscurité. Descendus sur le rivage, nous avons débarqué les animaux et, pénétrant jusqu'au lieu que m'avait indiqué Circé, nous vîmes les enfers s'ouvrir devant nous.

Mon premier soin fut, suivant ce qu'avait prescrit la déesse, de creuser une fosse large et profonde et d'en arroser les bords d'effusions de miel, de vin, d'eau limpide blanchie d'une pure farine, en l'honneur du peuple entier des âmes. Je promis ensuite aux ombres de leur immoler, dès mon retour à Ithaque, une génisse stérile et à Tirésias un bélier noir, le plus beau de mes troupeaux.

Après avoir adressé aux morts mes prières et mes vœux, j'égorgeai les victimes sur la fosse ; le sang y coula en noirs torrents. Bientôt, du fond de l'Erèbe s'éleva de tous côtés le peuple léger des ombres. On y vit confondus les épousés, les hommes moissonnés dès leur printemps, les vieillards courbés sous le poids des ans et des travaux, les jeunes filles gémissant d'avoir exhalé, à leur tendre aurore, le souffle de la vie, une foule de guerriers couverts de blessures et chargés d'armes ensanglantées.

Toutes ces ombres se pressaient autour de la fosse, avec des hurlements affreux. Mais, selon l'ordre de Circé, je les écartai intrépidement avec mon glaive, ne leur permettant pas d'approcher du sang avant que Tirésias eût rendu ses oracles.



*J'écartai les ombres avec mon glaive, ne leur permettant pas d'approcher du sang.*
*Illustration de N. C. Wyeth*

Au milieu de toutes les ombres que j'écartai de mon glaive, apparut enfin celle du prophète Tirésias. Il tenait en main son sceptre d'or. Il me regarda et me reconnut :

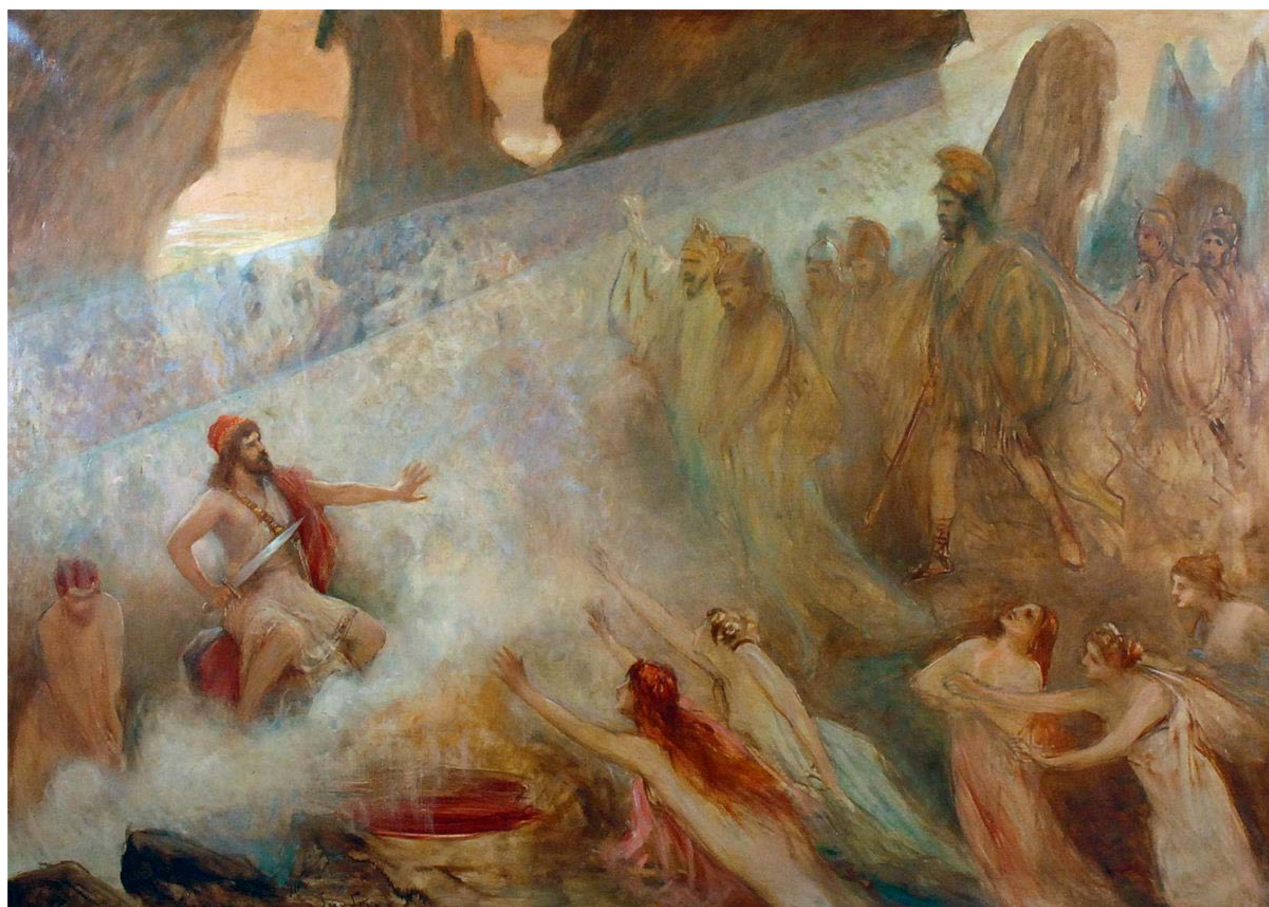
« Héros infortuné, me dit-il, tu viens me consulter, tu veux connaître ta destinée... Retire ton glaive, laisse-moi m'abreuver de ce sang, et je vais te la dévoiler.

Je retirai mon glaive. L'ombre approchait de la fosse, et s'abreuvait du sang noir.

Voici quel fut son oracle :

— Fameux Ulysse, tu n'aspires qu'à un retour heureux dans ta patrie. Un dieu multipliera les obstacles sur ta route. Neptune ne te pardonne point d'avoir privé de la vue son fils Polyphème. Il te poursuivra sans relâche. Cependant vous parviendrez, quoiqu'à travers une foule de maux, au séjour de vos ancêtres, mais toutefois à une condition. Écoute : ton vaisseau, échappant aux tempêtes, ira heurter les bords de l'ile de Trinacrie. Là, dans de belles prairies, paissent les troupeaux florissants du Soleil, œil de l'univers. Respectez ces troupeaux. L'infortune alors cessera de vous poursuivre ; vous reverrez Ithaque. Malheur à vous si vous répandez leur sang ! Je t'annonce la perte de ton vaisseau et de tes compagnons. Et si, par la faveur des dieux, tu évites toi-même le trépas, ton retour sera lent, misérable. Après avoir vu disparaître tous tes amis, tu reviendras seul dans ta patrie, à bord d'un navire étranger.

D'autres douleurs, d'autres travaux t'attendent au sein de ton palais. Tu y trouveras des princes insolents, en possession de tes biens, se disputant la main de ta vertueuse épouse, essayant de la gagner par l'offre de leurs dons. Cependant, reparais dans tes foyers et tu les châtieras de leur insolence : soit par la force, soit par la ruse, tu les extermineras. Fais alors ruisseler, en l'honneur des dieux de l'Olympe, sans en oublier un seul, le sang des plus superbes hécatombes. Honore particulièrement Neptune par de beaux sacrifices. Ce dieu sera enfin apaisé. Le reste de ta vie s'écoulera dans une longue et heureuse vieillesse. Ta mort elle-même sera douce et ressemblera plutôt au calme repos du sommeil. Tu laisseras ton peuple dans la prospérité. La vérité même a dicté cet oracle. »



*Ulysse consulte l'âme de Thysérias.*
*Illustration de Jan Styka*

Pendant qu'il achevait de me parler, j'aperçus une ombre qui m'était bien connue, mais qui ne m'adressait point la parole et ne semblait pas faire attention à moi. C'était celle de ma mère. Je fis part de mon étonnement à Tirésias :

« Laisse-la, me dit-il, approcher de cette fosse et s'abreuver de sang. Elle te reconnaîtra et t'instruira de tout ce qui t'intéresse. »

L'ombre de Tirésias me quitta après ces mots, et se perdit dans la foule des autres ombres. Ma mère enfin s'approcha et toucha de ses lèvres le sang des victimes. Elle me reconnut aussitôt.

« Ô mon fils, dit-elle d'une voix pleine de lamentations, comment es-tu descendu vivant dans ce séjour de la mort ? Quoi ! Tu n'es pas encore rentré à Ithaque ? Tu n'as pas revu Pénélope et ton fils ?

— Ma mère, répondis-je, mes adversités, sans cesse renaissantes, m'ont contraint de venir ici consulter l'ombre de Tirésias. Non, je n'ai pas encore revu ma terre natale, ni aucune partie de la Grèce. Mais toi, ma mère, quel destin t'a plongée dans l'éternelle nuit ? Est-ce le chagrin ? Sont-ce les infirmités ? Parle-moi du bon vieillard Laërte, mon père, et du fils que je laissai au berceau. Vivent-ils encore ? Sont-ils en possession de mes domaines ? Ou quelqu'un a-t-il osé les en dépouiller ? N'espère-t-on pas mon retour ? Fais-moi connaître aussi les pensées, les sentiments de mon épouse. Est-elle toujours tendrement attachée à cet enfant ? Veille-t-elle sur mes biens ? Ou a-t-elle enfin donné sa main à quelque prince de la Grèce ?

— Rien ne saurait ébranler, répondit ma vénérable mère, la constance de ton épouse. Ah ! Elle n'a pas quitté le seuil de ton palais. Ses jours et ses nuits se consument dans les larmes. Tant que j'ai vécu, personne ne s'est emparé de tes domaines. Déjà Télémaque, tout jeune qu'il est, dirige la culture de tes champs. Formé par le ciel pour être un jour roi et juge suprême, il paraît dans les festins du peuple, et l'on se fait honneur de l'y admettre.

Mais ton père, *hélas !*, ne porte plus ses pas à la ville. Il va cacher son désespoir au fond de ses campagnes. Il n'y a plus pour lui ni palais brillants, ni beaux tapis, ni riches vêtements. L'hiver même, il n'a d'autre lit que la terre. Enveloppé de vils manteaux, entouré de ses esclaves, il s'endort près du feu dans la poussière. Pendant les jours plus

doux de l’été et de l’automne, on lui fait, sous une treille, un lit des feuilles qui jonchent la terre. Là, il gémit et déplore sans cesse sa destinée.

Ajoute à tant de peines le fardeau importun de la vieillesse. Voilà aussi, mon cher fils, ce qui a causé ma mort. Non, ce ne sont pas les infirmités dont personne n’est exempt ; mais l’inquiétude sur ton sort, les soupirs et les pleurs continuels que je te donnais, mon cher Ulysse ; le souvenir toujours présent de ton cœur noble et tendre, qui jadis faisait mon bonheur et ma joie, et dont je n’ai pu supporter la privation : voilà ce qui a consumé lentement ma vie, et a fini par l’éteindre. »

Après ces paroles si tendres, je brûlai d’embrasser cette mère adorée. Trois fois, je m’élançai pour la serrer contre mon sein, trois fois elle échappa à mes bras, comme un souffle fugitif, comme un songe léger. Ma douleur en devint plus vive :

« Ô ma mère, pourquoi te dérober à mes embrassements ? Unis par ces tendres étreintes, nous aurions joui, du moins un moment, du plaisir amer de confondre nos larmes. N’ai-je donc qu’un fantôme sous les yeux ?

— Mon fils, répondit l’ombre, telle est la condition de l’homme après la mort. Il n’y a plus ni chair ni os. L’âme, comme un songe voltigeant, vient habiter le séjour des ombres. Mais adieu, hâte-toi de remonter parmi les vivants. Retiens dans ta mémoire ce que tu auras vu et entendu ici. Un jour tu le raconteras à ta fidèle Pénélope, et lui seras témoin qu’à la mort tout ne meurt pas. »

Je voyais continuellement accourir d’autres ombres vers la fosse contenant le sang des victimes. C’est ainsi qu’elles se présentèrent, car la grande déesse Proserpine les avait envoyées, les femmes qui avaient été les épouses et les filles d’hommes puissants. Elles se rassemblèrent autour du sang noir, et je me concertai pour savoir comment je pourrais les interroger. Me rappelant ce que m’avait enseigné Tirésias, je les écartai avec mon glaive, et ne les laissai approcher de la fosse que tour à tour. Je pus alors les interroger à loisir et apprendre de leurs bouches leurs races et les événements fameux de leur vie.



*C'est ainsi que les femmes se présentèrent, car la grande déesse Proserpine les avait envoyées.*
*Illustration de William Russel Flint*

Il me serait impossible de les nommer toutes, et surtout de vous répéter ce qu'elles me dirent ; de même pour les hommes qui leur succédèrent. La nuit entière s'y emploierait.

Mais peut-être, serez-vous curieux d'entendre ce qui regarde quelques-uns des amis qui, comme moi, revinrent de la guerre de Troie, mais subirent, au sein de leurs foyers, ou même sans les revoir, une mort sanglante. Je vis d'abord s'avancer l'ombre majestueuse d'Agamemnon, morne, triste, entouré de ceux qui, dans le palais d'Égisthe, furent assassinés avec lui. À peine ses lèvres eurent goûté le sang des victimes, qu'il me reconnut. Les yeux pleins de larmes, il jeta un cri plaintif, et, me tendant les bras, voulait me presser contre son cœur. Vains efforts ! La vigueur, la souplesse de ses membres se sont évanouies ; il n'était plus qu'une ombre !

« Ô le plus illustre des rois, lui dis-je dans l'émotion profonde de mon cœur, grand Agamemnon, est-ce bien toi qui t'offres à mes regards ? Quelle destinée t'a plongé si tôt au séjour des morts ? Neptune, déchaînant les tempêtes, t'a-t-il englouti dans les flots ? Est-ce dans une bataille ou au siège d'une ville que tu as succombé ?

— Non, mon cher Ulysse, répondit le fantôme, ce n'est pas dans une tempête ni par le feu ennemi que j'ai succombé. C'est Égisthe, c'est ma perfide épouse qui, m'attirant dans un piège exécrable, m'assassinèrent au milieu d'un festin, comme on assomme un bœuf dans sa paisible étable ! Tous mes amis furent égorgés avec moi. Tes yeux ont été témoins de bien des massacres ; tu as connu toutes les horreurs de la guerre, mais ton cœur intrépide n'eût pu supporter ce spectacle hideux. Autour des coupes sacrées, autour des tables où brillait tout l'apparat du festin, nos cadavres jonchaient le pavé ; le sang inondait la salle entière. Non, il n'est rien sur la terre, ni dans les enfers, de plus audacieux et de plus abominable qu'une femme que ne retient pas la pudeur, et dont les désirs n'ont plus de frein !

— Ulysse, ajouta-t-il, tu n'as rien de semblable à redouter de la part de Pénélope. La vertu respire dans son sein. Quand nous partîmes pour Troie, son fils était encore à la mamelle. Aujourd'hui, sans doute, il figure avec éclat parmi les hommes faits. Quelle heureuse destinée ! Son père, rentré dans Ithaque, aura la joie de le revoir, et ce fils serrera son père entre ses bras.

— Quant à moi, ajouta-t-il, par le crime de mon épouse, je n'ai pas même eu la douceur de revoir mon Oreste. Mais, réponds-moi, ne me cache rien : sais-tu s'il respire encore ? Où est-il ? Dans Orchomène ou à Pylos ? Ou bien à Sparte, chez mon frère Ménélas ? Son ombre n'a pas encore paru ici.

— Grand roi, lui répondis-je, je ne veux point te flatter par des paroles trompeuses. J'ignore absolument si ton fils vit encore. »

Tandis que nous nous avions cet entretien, parut l'ombre d'Achille, le plus vaillant des chefs de la Grèce, accompagné de son ami Patrocle ; son ombre me reconnut. Il me demanda aussi des nouvelles de son fils, Néoptolème :

« A-t-il soutenu la gloire de son père, ou l'a-t-il ternie ? Quelle figure a-t-il faite parmi nos héros ? Et mon père Pélée, est-il toujours honoré des Pthiotes ? Ou la vieillesse l'exposerait-elle à leurs mépris ? Ah ! Si je paraissais, ne fût-ce qu'un moment, tel que tu me vis sous les murs de Troie, dans le palais de mon père, quels que soient les insolents qui l'oppriment ou le méprisent, ils pâliraient à la vue de ce bras invincible.

Je lui répondis que je n'avais aucune nouvelle du roi Pélée son père ; quant à son fils Néoptolème, qu'il s'était montré digne de lui, sage et prudent dans le conseil, brave et terrible, comme un lion, sur les champs de bataille.

— Il était avec moi, ajoutai-je, dans ce fameux cheval de bois, si fatal aux Troyens. J'avais peine à retenir son ardeur. Après la ruine de Troie, il retourna, sans aucune blessure, chargé de butin et d'honneur dans sa patrie. »

L'ombre d'Achille, charmée d'apprendre que son fils n'avait point péri, s'éloigna et fit place à d'autres morts qui vinrent me raconter, en gémissant, leurs infortunes. Une seule, l'air sombre et désolé, se tenait à une longue distance. C'était celle d'Ajax, le fils de Télamon. Il ne pouvait me pardonner la victoire que je remportai sur lui devant toute la flotte. Il s'agissait de la possession des armes d'Achille, après la mort de ce héros. Thétis, sa mère, les avait proposé pour prix à celui qui en serait jugé le plus digne. Les Troyens, nos captifs, furent choisis pour arbitres, et me les avaient décernées. Ajax n'avait pu supporter son humiliation et s'était percé de son épée. Ah ! Plût au ciel que je n'eusse jamais obtenu ce triomphe ! La Grèce posséderait encore,

dans Ajax, son plus ferme rempart. J'aurais voulu, du moins, adoucir et me réconcilier son ombre.

« Ajax, lui dis-je de la voix la plus affectueuse, peux-tu donc me haïr, même après le trépas ? Oublie, ombre généreuse, oublie ces armes fatales. Tous, chefs et soldats, nous sommes aussi inconsolables de ta mort que de celle d'Achille. Approche, ô prince que j'honore, dompte ton courroux, et ne sois pas inexorable. »

Il ne me répondit pas, mais s'enfonça plus avant encore dans la foule des morts. Je l'y aurais suivi, et me serais exposé à de nouveaux refus, si d'autres objets n'avaient attiré tout à coup mon attention, et redoublé ma surprise.

J'aperçus Minos, un des trois juges des enfers. Il était assis sur son trône, tenant à la main un sceptre d'or, et jugeant les ombres. Tous les morts passaient tour à tour devant son tribunal et répondaient de leurs actions. Parmi les grands coupables qu'il avait condamnés, je vis Titye. Il était enchaîné, et couvrait de son corps l'espace de neuf arpents[5]. Ce géant avait eu l'audace d'outrager Latone, mère d'Apollon et de Diane. Deux vautours, attachés à cette ombre, le bec enfoncé dans son sein, lui déchiraient incessamment le cœur, et c'était en vain que ses mains s'efforçaient de les écarter.

Là encore était Tantale. Ce monstre exécrable, voulant mettre à l'épreuve la science des dieux qu'il recevait à sa table, leur servit à manger la chair de son propre fils Pélops. Son supplice était celui de la faim et de la soif. On le voyait plongé, jusqu'au menton, dans un lac, d'une eau claire et pure comme le cristal. Ses lèvres, ses regards, ses traits, tout annonçait la soif ardente dont il était consumé. Chaque fois que le vieillard approchait ses lèvres brûlantes de l'onde, elle fuyait pour se perdre dans un abîme, et il ne voyait plus devant lui qu'une terre aride. Des arbres abaissaient, jusque sur sa tête, leurs branches chargées des fruits les plus séduisants, la poire, l'orange, la figue, l'olive, la pomme ; mais, sitôt qu'il levait la main pour en cueillir, un ouragan impétueux enlevait tout à coup ces branches hors de sa portée.

Sisyphe, à son tour, frappa mes regards, Sisyphe, brigand renommé, souillé de tous les crimes. Son châtiment était de pousser, sans relâche et sans repos, vers le haut d'une montagne, une roche énorme. On le voyait haletant, baigné de sueur, près d'atteindre le

---

[5] Unité de mesure de la surface d'une terre qui valait un arpent carré, soit cent perches carrées, c'est à dire 0,51 hectare.

sommet ; mais aussitôt, par une force invincible, la masse retombait et roulait jusqu'au pied de la montagne. Il recommençait son labeur, pour n'en voir jamais la fin, et recommencer toujours.

Il me fut donné de voir Hercule, le plus fameux des héros de l'antiquité. Il me reconnut et m'aborda le premier :

« Tu portes donc comme moi, dit-il, ô fils illustre de Laërte, le fardeau des revers, mon éternel partage tant que m'éclairèrent les rayons du soleil ? Quoique fils de Jupiter, je fus soumis au plus vil des hommes, et il m'imposa les travaux les plus rudes, où il espérait que je laisserais ma vie. Avant toi, je descendis vivant au séjour des morts ; guidé par Mercure et par Minerve, je traînai l'affreux Cerbère hors des enfers. »

Il s'éloigna à ces mots, et s'enfonça dans le séjour des âmes. Je restai immobile, espérant voir d'autres ombres de ces temps reculés, un Thésée, un Pirithoüs, ces nobles descendants des dieux. Mais autour de moi se pressait de plus en plus la foule innombrable des morts. J'entendis, du fond de l'enfer, des hurlements, des clameurs effroyables.

Je frémis ! La pâle horreur glaça tous mes sens, et je me hâtai de me rendre à mon vaisseau. J'ordonnai à mes compagnons de courir tout préparer pour le départ. Ils se hâtèrent de détacher le navire du rivage, et de se placer sur leurs bancs. Un vent favorable s'éleva, et nous traversâmes de nouveau le grand fleuve, l'empire de la mer.

## - 9 -

## Le chant des Sirènes

Nous sommes retournés à l'île d'Œa, séjour de Circé, pour rendre les derniers devoirs à notre malheureux compagnon Elpénor, dont le corps y était resté sans les honneurs de la sépulture. À peine arrivés, une partie de ma troupe se rendit, par mon ordre, au palais de la déesse, et revint chargée du cadavre de notre ami. Nous avons abattu des chênes pour le bûcher, que nous avons dressés sur la partie du rocher la plus avancée dans la mer. Après que nous ayons payé au défunt le tribut de notre douleur, et que la flamme ait consumé son corps et ses armes, nous lui avons érigé à cette place un tombeau marqué par une colonne, au sommet de laquelle nous avons dressé l'aviron d'Elpénor. Circé, instruite de notre retour, accourut au rivage, suivie de ses nymphes qui nous apportèrent en abondance le pain, le vin, et diverses sortes d'aliments.

La déesse s'avançant vers nous :

« Infortunés, nous dit-elle, vous qui étiez destinés, contre la loi commune, à voir deux fois l'empire de la mort, goûtez ici le calme dont vous avez besoin. Que toute la journée se passe dans un banquet qui ranime vos forces. Demain, à la naissance de l'aurore, vous reprendrez la mer. Je veux moi-même vous indiquer votre route, et vous prévenir des périls qui vous attendent encore sur la terre et sur la mer. »

Selon le vœu de la déesse, nous nous sommes livrés au plaisir du festin. La chair des victimes fuma, le vin coula, tant que le soleil brillait sur l'horizon. Quand il eut disparu, faisant place à la nuit, mes compagnons s'abandonnèrent, près du navire, aux douceurs du sommeil. Circé alors, me prenant la main, me conduisit à l'écart et, s'asseyant près de moi, me demanda un récit fidèle de ce que j'avais vu au royaume des morts.

Après m'avoir écouté, Circé débuta ses oracles de la façon suivante :

« Tous ces périls sont évanouis. Prête-moi une oreille attentive ; je vais te dire ceux qui t'attendent encore ; veuille un dieu te rappeler le souvenir de mes paroles. D'abord, se présenteront sur ta route les Sirènes, ces enchanteresses qui fascinent les mortels passant près de leurs bords. Malheur à l'imprudent qui s'arrête pour écouter leurs chants ! Jamais il ne reverra sa demeure ; sa femme et ses enfants ne le recevront point dans leurs bras. Les Sirènes, assises dans une verte et riante prairie, charment les hommes par la douce harmonie de leur voix. Mais, autour des lieux qu'elles habitent, on ne voit qu'ossements et cadavres infects, que consume lentement le soleil. Passe avec rapidité devant ces bords, après avoir eu soin de fermer, avec de la cire, l'oreille de tes compagnons. Il t'est permis, à toi, d'écouter ces chants, mais à la condition d'être attaché étroitement par les pieds et les mains au mât de ton navire. Si, dans l'ivresse du ravissement, tu priais tes compagnons, tu leur ordonnais même de te rendre la liberté, qu'ils resserrent et redoublent tes chaînes. »

J'interromps ici mon récit des prophéties de Circé pour vous raconter les péripéties que nous avons vécues le lendemain :

Le jour commençant à paraître, Circé me quitta et se rendit dans son palais. Moi, je retournai à mon vaisseau, et j'ordonnai aux miens de délier les câbles et de d'embarquer. En un instant ils furent tous à leur poste. Circé nous envoya un vent favorable. La mer fut belle et notre navigation s'annonça sous les plus heureux auspices[6]. Mais bientôt, le cœur troublé de larmes, je m'adressai à ma troupe en ces termes :

« Ô mes amis, il ne suffit pas que je sache les oracles qu'a prononcés la déesse Circé, je dois vous en instruire. Il dépend de nous de vivre ou de périr. La déesse m'a exhorté à fuir les prés fleuris d'où se fait entendre la voix enchanteresse des Sirènes. Seul, il m'est permis d'écouter leurs chants, mais à la condition que vous m'enchaîniez par les liens les plus forts au mât du vaisseau. Si je vous conjure et vous ordonne même de me délivrer, vous redoublerez mes chaînes. »

[6] Se présenter dans des circonstances favorables. Durant l'Antiquité, les auspices étaient les présages et les augures que les dieux envoyaient aux hommes par des moyens variés (vol des oiseaux, forme des flammes...).

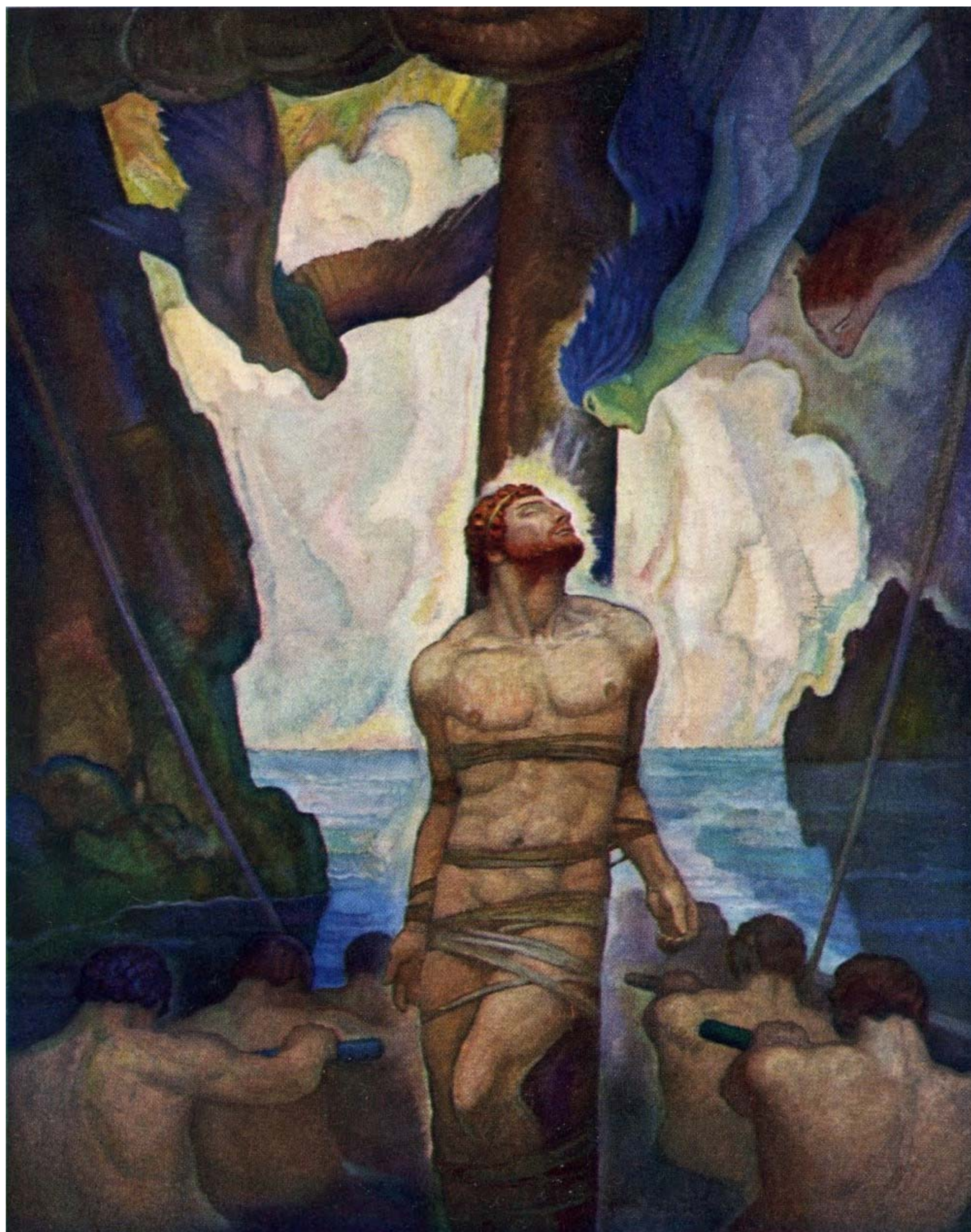
Pendant que je parlais, le vaisseau, suivant son cours, approcha de l'île des Sirènes. Soudain le vent tomba, l'air devint tout à fait calme, la mer tranquille. Une divinité berça doucement, charma et endormit les flots. Aussitôt mes compagnons furent debout ; on plia les voiles. Moi, dans ce péril pressant, je transformai à la hâte, en boules, une grande masse de cire, rendue heureusement plus maniable par les feux que dardait l'astre du jour. Je bouchai avec ces boules toutes les oreilles de mes compagnons. Eux m'attachèrent fortement par les pieds et par les mains au mât du vaisseau. Puis, s'étant remis sur leurs bancs, ils bouleversèrent les flots avec leurs rames. Nous n'étions plus qu'à une portée de voix du rivage quand les Sirènes, qui n'ignoraient pas l'approche du navire, entonnèrent ce chant, de la voix la plus harmonieuse :

« Ô fameux Ulysse, la gloire de la Grèce, viens, arrête ici ton vaisseau et prête l'oreille à notre voix. Heureux le navigateur qui passe devant ces bords ! Jamais il ne refusa d'entendre les accents qui coulent de nos lèvres. Ces accents l'enchantèrent. Il retourna plus instruit dans sa patrie. Rien n'est ignoré de nous. Nous savons tous les travaux des Troyens, et les vôtres, ô Grecs, dans cette guerre fameuse dont retentit tout l'univers. Le monde n'a point de secrets pour nous. »

Ces paroles, accompagnées d'un chant céleste, me jetèrent dans le ravissement. Un charme invincible m'attira vers les Sirènes et je fis signe à mes compagnons de m'ôter mes liens. Mais Euryloque et Pérymède, s'élançant, les redoublèrent au contraire. Le navire fuyait. Les sons allaient, par degré, s'affaiblissant. Enfin je n'entendis plus rien, et mes compagnons nous rendirent, à eux l'ouïe, et à moi la liberté. L'île était déjà bien loin de nous.



*« Ô fameux Ulysse, la gloire de la Grèce, viens, arrête ici ton vaisseau et prête l'oreille à notre voix. »*
*Illustration de Herbert James Draper*



*Un charme invincible m’attira vers les Sirènes.*
*Illustration de N. C. Wyeth*

## - 10 -

## Charybde et Scylla

Il est temps de reprendre mon récit des oracles que me fit Circé sur l'île d'Œa, la nuit précédant notre départ :

« Le péril des Sirènes évité, voici quel spectacle frappera tes regards : sur la mer s'élèvent, voisins l'un de l'autre, deux rochers contre lesquels les flots roulent avec le bruit du tonnerre. Aucun oiseau, pas même la colombe consacrée à Jupiter, ne peut les franchir impunément. Un vaisseau qui en approche y trouve inévitablement sa perte. Hommes et débris, tout disparaît emporté par les vagues.

De ces deux rochers, l'un s'élève en pointe, à une hauteur prodigieuse. Sa tête est toujours enveloppée d'épais et sombres nuages. Au centre de ce rocher s'ouvre une caverne ténébreuse, tournée du côté de l'occident. Prudent Ulysse, passe devant ce roc, du vol le plus impétueux. Une flèche, lancée de ton vaisseau par le bras le plus vigoureux vers cette haute caverne, fendrait vainement les airs. C'est là qu'habite Scylla, toujours hurlante, comme une meute de chiens. Il n'est point de monstre si difforme et si funeste. Douze pieds, tous placés à la partie antérieure du corps, en traînent l'immense longueur. Elle a six cous démesurément allongés, six têtes épouvantables ; ses gueules toujours béantes, hérissées d'un triple rang de dents voraces, sont l'antre de la mort. Le monstre, à demi plongé dans la caverne, lance ses têtes en dehors et, les plongeant dans la mer, enlève les dauphins, les loups-marins et jusqu'aux immenses baleines. Si un vaisseau a le malheur de passer devant ce roc, il lui ravit autant d'hommes qu'il a de gueules.

Voisin de celui-ci, l'autre rocher est moins élevé. Ta flèche, Ulysse, en atteindrait la cime. Là, sous un figuier sauvage dont le feuillage épais étend sur la mer une ombre ténébreuse, la redoutable Charybde ouvre sa gueule dévorante. Trois fois chaque jour elle vomit les noires vagues qu'elle avait englouties ; trois fois elle en engloutit de

nouvelles avec d'horribles mugissements. Malheur à toi si ton navire en approchait au moment où les torrents s'abîment dans ce gouffre ! Neptune lui-même, voulût-il t'en retirer, n'y réussirait pas. Ah ! Plutôt, rase d'un vol hardi et rapide le rocher de Scylla. Il vaut mieux encore avoir à regretter six de tes compagnons que d'être tous entraînés dans un même abîme.

J'interrompis à ces mots la déesse :

— Si j'échappe à Charybde, ne pourrais-je pas disputer à l'autre monstre mes compagnons et l'attaquer au moment où il voudra les saisir ?

— Infortuné, me répondit-elle, n'es-tu pas encore rassasié de travaux et de combats ? Veux-tu lutter contre les dieux ? Ce monstre est invincible, il est immortel. Ta valeur ne te serait d'aucun secours. Ici la victoire est dans la fuite. Pour peu que tu t'arrêtes, le monstre peut te ravir six autres de tes compagnons. Voiles, rames, mets tout en œuvre pour lui échapper. »

Permettez-moi à nouveau de suspendre ce récit pour vous raconter quels furent les tourments que nous traversâmes :

Tout à coup une noire fumée, des vagues amoncelées frappèrent mes regards. Un tumulte affreux gronda dans les airs. Épouvantés, mes compagnons laissèrent tomber leurs rames, et le vaisseau resta immobile. Je sentis la nécessité de relever leur courage et je leur parlai ainsi :

« Amis, il n'est aucun malheur que n'ait surmonté notre constance. Celui qui nous menace ne doit pas l'effrayer davantage. Ne vous souvient-il plus du Cyclope et de son antre ? Cependant j'ai su vous arracher à ce péril si terrible. Un jour vous aimerez à vous retracer le souvenir de ces nouvelles épreuves. Suivons tous exactement ce que je vais prescrire. Vous, rameurs, reprenant l'aviron, avancez intrépidement contre ces vagues enflées. Jupiter, pour prix de vos efforts, vous dérobera, je l'espère, à ce trépas. Toi, pilote, assis au gouvernail, je te donne un ordre important, garde-toi de l'oublier : dirige ton vaisseau loin de ce rocher, de cette fumée, de ces flots amoncelés. L'œil toujours attaché sur le roc voisin, fais en sorte d'en approcher le plus près possible. Mais fuis ces courants lapides qui, t'entraînant, nous engloutiraient tous avec toi. »

Dociles à ma voix, ils reprirent l'aviron et bouleversèrent l'onde avec ardeur. Je m'étais bien gardé de leur parler de Scylla, ce fléau inévitable. À ce nom seul on les eût vus tous abandonner la rame et courir se cacher, pressés l'un sur l'autre, au fond du navire.

Dans ce moment critique, oubliant moi-même la défense que Circé m'avait faite de combattre, je revêtis mes armes et, balançant deux javelots, je montai jusqu'au bord de la proue. Là, j'attendis de pied ferme, je défiai le monstre qui devait me ravir mes compagnons. Mais je ne pus l'apercevoir. Mes yeux fatiguèrent en vain à le chercher dans les recoins de la sombre caverne. Nous entrâmes en pâlissant dans ce passage étroit.

D'un côté, Scylla nous menaçait, silencieuse ; de l'autre, Charybde dévorait les flots avec un tumulte effroyable. Les vomissait-elle, toute cette onde, aussi agitée et tumultueuse que l'eau d'une cuve sur un brasier ardent, bouillonnait en mugissant, s'élançait dans les airs et couvrait d'écume la cime des deux rochers. Mais, si elle les engloutissait, toute cette mer agitée s'ouvrait, et l'œil, plongeant dans l'abîme, découvrait avec terreur le sable noir qui en couvrait le fond.

Tandis que nos yeux ne furent fixés que sur Charybde, pour l'éviter, Scylla ravit tout à coup du fond de mon navire six de mes meilleurs compagnons. Je levai les yeux et j'aperçus ces infortunés, agitant en l'air les mains et les pieds. J'entendis leur voix qui m'implorait, m'appelait par mon nom, et qui retentissait, *hélas !*, à mes oreilles, pour la dernière fois. Le monstre les enleva comme un pêcheur ravit aux eaux sa proie, et, les jetant devant son antre, il en fit sous mes yeux son repas.

De tous les spectacles dont j'ai été témoin dans mes longues et funestes courses, voilà le plus lamentable.



*Entre Charybde et Scylla, par Adolf Hiremy Hirschl*

# - 11 -

# Les troupeaux de l'île du Soleil

La déesse Circé termina les oracles dont elle me gratifia, par ses mots :

« Tu aborderas ensuite à l'île de Trinacrie où paissent les troupeaux du Soleil. Il y en a sept, composés chacun de cinquante génisses, et sept, composés d'autant de brebis d'une beauté parfaite. Leur race n'augmente ni ne diminue ; elle jouit d'une éternelle jeunesse. Elles ont pour bergères deux divinités, la belle Phaëtuse et la charmante Lampède, l'une et l'autre filles du Soleil et de la déesse Nééra. Respectez ces troupeaux et vous êtes sûrs de rentrer dans Ithaque, malgré les nombreux aléas qui vous sont encore réservés. Mais, si vous osez répandre leur sang, je te prédis la perte de ton navire et de tes amis, et que toi, si, par une faveur spéciale, tu en es préservé, tu ne remettras le pied dans ta demeure qu'après un long temps, chargé de maux et sans aucun des tiens. »

Et, à présent, à moi de vous raconter comment les évènements se sont déroulés :

Délivrés, à ce prix, de ces rochers et de ces monstres, nous approchâmes de l'île resplendissante du Soleil. Là, paissaient tranquillement de beaux et nombreux troupeaux de génisses au large front, et de blanches brebis consacrées au dieu qui éclaire le monde. Du milieu de la mer, mon oreille fut agréablement frappée de bêlements et de mugissements. Mais à l'instant ma pensée se représenta Tirésias et Circé, qui m'exhortèrent si vivement à éviter ces parages trop dangereux.

« Amis, dis-je à ma troupe, le cœur agité de noirs pressentiments, vous que tant d'infortunes doivent avoir éclairés, écoutez mes paroles, connaissez les oracles de Tirésias et de Circé. Ils m'ont ordonné de fuir l'île de ce dieu, flambeau du monde. Nous n'y pouvons aborder sans y trouver notre perte entière. N'hésitez donc pas, poussez le vaisseau loin de cette île funeste.

À ces mots le courage les abandonna, le désespoir saisit leur âme. Euryloque se leva et, se laissant emporter à la colère :

— Impitoyable Ulysse, dit-il, jamais tu n'es rassasié de travaux ; la fatigue t'est inconnue. Le ciel te fit un corps de fer. Tu vois tes compagnons accablés de lassitude et de sommeil, et tu ne leur permets point de poser le pied sur les bords de cette île, où le repos, l'air pur et rafraîchissant ranimeraient leur vigueur. Tu leur commandes de continuer leur course, au hasard, dans les ténèbres. Rien n'est plus dangereux que ces navigations au milieu de l'obscurité. S'il s'élève une tempête, – et l'on sait que celles de nuit sont les plus violentes, – comment échapperons-nous au trépas ? Obéissons à la nuit. Prenons un repas à terre, dormons auprès du vaisseau. Demain, dès l'aurore, nous y remonterons et reprendrons notre route.

Tous applaudirent et crièrent qu'il avait raison. Je vis bien alors qu'un dieu avait résolu notre perte.

— Euryloque, dis-je, vous vous réunissez tous contre moi, la résistance est impossible. Mais, avant d'aborder à cette île, promettez-moi par serment de ne toucher à aucune génisse, ni à aucune brebis, et de vous contenter des aliments que nous donna Circé. »

Ils le jurèrent tous. Nous entrâmes dans le port et amarrâmes notre vaisseau près d'une source vive et transparente. Une fois tous débarqués, leur esprit fut occupé par les préparatifs du repas.

Mais, après avoir apaisé la faim, un souvenir douloureux se réveilla dans leur cœur. Ils pleurèrent les amis que l'atroce Scylla leur avait ravis et dévorés sous leurs yeux. Le sommeil seul vint mettre un terme à leurs gémissements et à leurs larmes. Mais, pendant qu'ils dormaient, Jupiter excita une terrible tempête. La mer, le lendemain, était tellement bouleversée et orageuse, qu'on ne put songer à partir. Nous trouvâmes heureusement un abri sûr pour notre vaisseau sous une cavité ornée de sièges pour les nymphes de la mer, et souvent témoin de leurs danses. Là, je rassemblai mes compagnons et les exhortai encore en ces termes :

« Ô mes amis, les vivres, grâce à la généreuse Circé, ne nous manquent point. Respectez donc – il y va de votre vie – les troupeaux de cette île, car leur possesseur est un dieu formidable, le Soleil, œil et flambeau de l'univers. »

Ils me le promirent de nouveau. Cependant la tempête durait toujours. Un mois s'écoula sans que les vents furieux cessent de troubler l'air. Tant qu'il nous restait du froment et du vin, mes compagnons, dans la crainte du trépas, ne violèrent point leur vœu. La disette enfin se fit sentir. Pendant, que ma troupe, se dispersant, eut recours à tous les moyens, à la chasse, à la pêche, pour se procurer la subsistance et calmer les tourments de la faim, moi, rongé de peine et d'inquiétude, je m'enfonçai dans l'île, afin d'invoquer les immortels et d'éprouver si quelqu'un d'entre eux ne daignerait pas me secourir et m'ouvrir enfin la route de ma patrie. Loin des miens, dans un asile paisible, je répandis sur mes mains une eau pure et j'invoquai à haute voix les dieux de l'Olympe. Alors un doux sommeil, que je pris pour un bienfait des dieux, descendit sur mes paupières et les ferma. Profitant de mon absence, Euryloque rassemblait mes compagnons :

« Amis, leur dit-il, voulez-vous m'écouter ? Toute mort est odieuse à l'homme, mais celle où conduit la faim est la plus horrible. Pourquoi donc l'endurer plus longtemps ? Voyez ces belles génisses ; poussons-les vers le rivage et sacrifions-les aux dieux. Si nous avons le bonheur de revoir Ithaque, nous élèverons un temple superbe au dieu qui éclaire le monde et nous l'enrichirons des plus magnifiques offrandes. Si, pour venger le sang de ses génisses, il veut perdre notre vaisseau, si aucun autre dieu ne nous protège, périssons d'un seul coup au milieu des flots, plutôt que de subir mille morts, consumés lentement par la faim. »

Pas une voix ne contredit celle d'Euryloque. Des troupeaux de génisses paissaient tranquillement à côté d'eux. Ils poussèrent les plus belles vers le rivage. Après quelques cérémonies pieuses, et, comme s'il s'agissait d'un sacrifice ordinaire, n'omettant aucun des rites usités, ils égorgèrent les victimes. Les chairs fumèrent devant la flamme. Le sommeil où mes sens étaient plongés se dissipa en ce moment.



*Les bœufs d'Hélios, par Francesco Primaticcio dit le Primatice*

Je précipitai aussitôt mes pas vers le rivage. En approchant, arriva jusqu'à moi l'odeur du sacrifice. Saisi d'épouvante, je m'écriai douloureusement :

« Ô Jupiter, et vous tous dieux immortels, vous m'avez donc envoyé pour ma perte ce funeste sommeil ! Était-ce pour que mes compagnons commissent cet attentat ? »

Et déjà, la belle Lampède, l'une des gardiennes des troupeaux du Soleil, courut annoncer à son père l'outrage qui leur a été fait. Enflammé de colère, il s'écria :

« Grand Jupiter, et vous tous immortels, vengez-moi des compagnons d'Ulysse. Les téméraires ! Ils ont répandu le sang de mes génisses, qui faisaient le charme de mes yeux chaque fois que, le matin, je gravissais vers le sommet du ciel, ou que, au milieu de ma course, je laissais mon char rouler et se précipiter vers la terre. Si ces insolents ne subissent pas la peine de leur sacrilège, je descends chez Pluton, et n'éclaire que les morts.

Jupiter lui répondit :

— Soleil, continue d'apporter la lumière aux dieux de l'Olympe et aux habitants de la terre. Bientôt un coup de ma foudre fera voler en éclats, au milieu d'une noire tempête, le vaisseau de ceux qui t'ont outragé. »

Cet entretien des dieux me fut rapporté par Calypso, qui l'avait elle-même appris de Mercure. Revenu au rivage, j'accablai mes compagnons de reproches sanglants, mais *hélas !*, tardifs et inutiles... Les génisses n'étaient plus ! Les dieux ne tardèrent point à marquer leur courroux par des signes funestes. Chacun de mes compagnons vit se mouvoir et ramper à ses pieds les peaux des victimes : les chairs déjà préparées, ou encore sanglantes, poussèrent de lugubres mugissements. Malgré ces prodiges, les insensés se livrèrent, durant six journées entières, à la joie du festin.

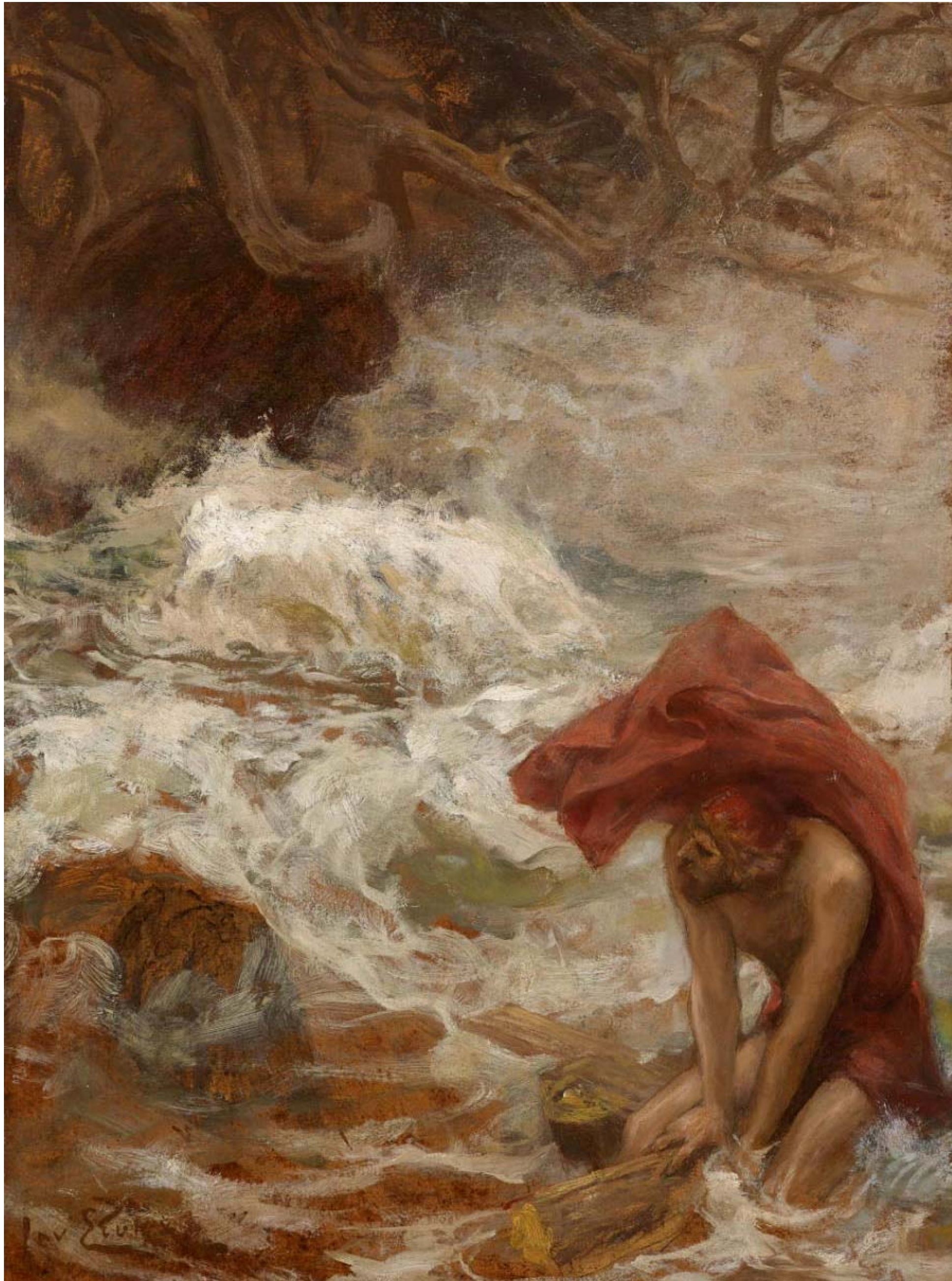
Le septième jour, les vents s'étant tout d'un coup calmés, nous remontions dans notre vaisseau et nous abandonnions aux hasards de la mer. Lorsque nous fumes assez loin pour ne plus voir que le ciel et l'eau, Jupiter amena et arrêta sur nos têtes une sombre nuée. La mer en fut obscurcie. Du bout de l'occident accourut, avec des hurlements horribles, un tourbillon orageux.

Les deux câbles du mât se rompirent ; il tomba. Voile, gréement, tout avait disparu. Le mât, dans sa chute, avait fracassé la tête du pilote, que les eaux reçurent expirant. Jupiter tonna au même instant et foudroya notre vaisseau, qui trois fois tourna sur lui-même, portant dans ses flancs du souffre enflammé. Tous mes compagnons roulèrent dans la mer, dont ils ne surmontèrent un instant les flots que pour être à jamais engloutis. Seul, je m'attachai à la carène restée intacte, voguant avec elle au gré de la tempête.

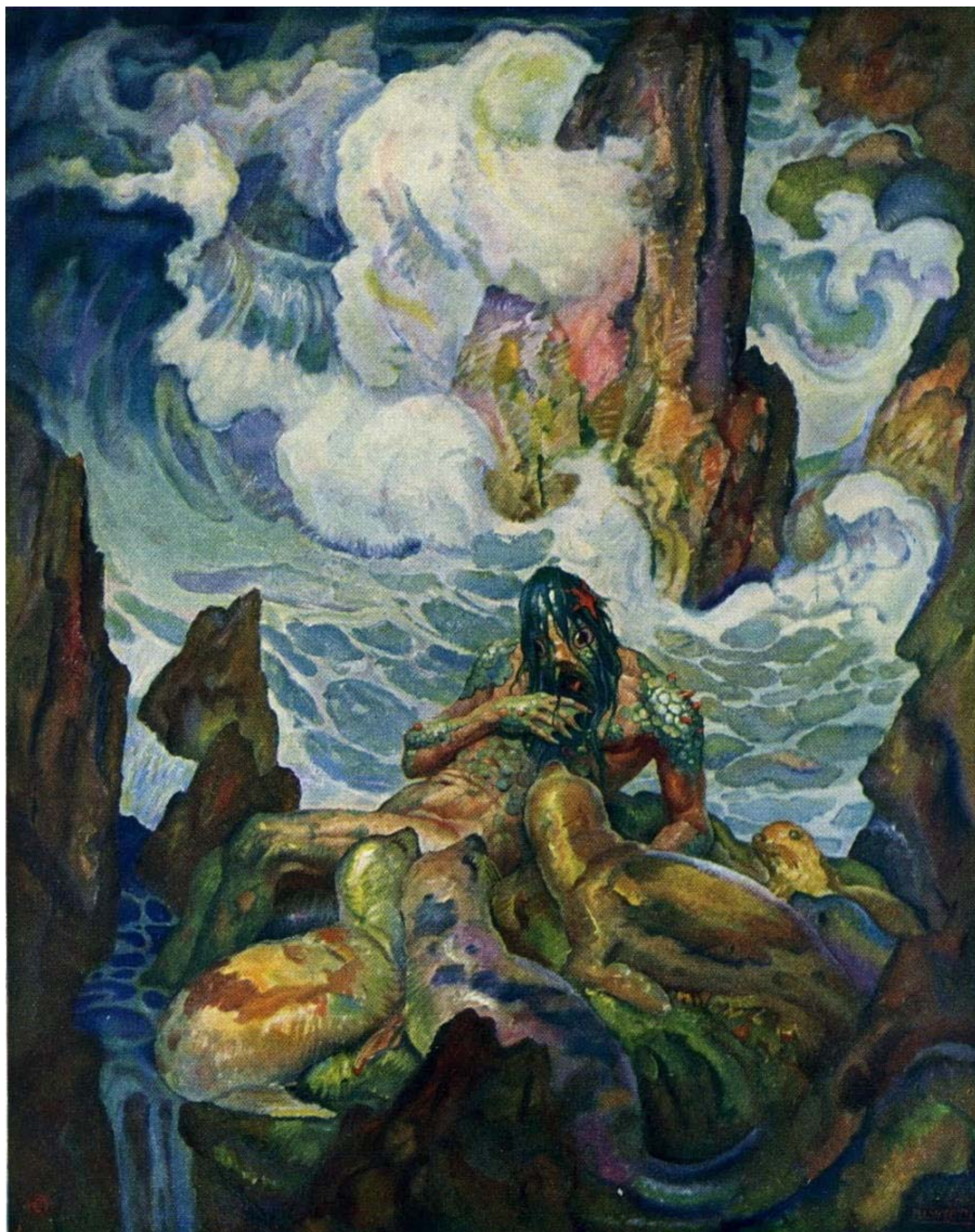
J'ai essayé vainement de vous peindre les vicissitudes extrêmes, incroyables, par lesquelles je suis passé ; comment il me fut possible, fermement établi sur la carène du vaisseau, d'y attacher par un gros câble le mât flottant ; comment je résistai, à l'aide de ces débris, à la fureur des vents et des vagues ; comment enfin je fus reporté dans cet état vers les rochers de Charybde et de Scylla, desquels je me sauvai en me suspendant au figuier de Charybde, d'où je ressaisis le mât, au moment où le monstre, qui l'avait englouti, le vomissait. Par une faveur de Jupiter, je ne fus pas aperçu de Scylla ; sans ce secours ma mort était inévitable. Durant neuf jours entiers, je fus encore le jouet des vents et des flots. Le dixième soleil descendait dans la mer quand, par la protection des immortels, j'accostai, misérable, mourant, dans l'île d'Ogygie où règne la déesse Calypso. Elle me reçut avec bonté et me rendit la vie.



*Tous les compagnons d'Ulysse périssent dans la tempête, par Jan Styka*



*Ulysse survivant seul au naufrage, par Jan Styka*



*Ulysse survivant seul au naufrage, par N. C. Wyeth*

# - 12 -

# L'île de Calypso

***Ulysse arrête ici son récit, mais je vais vous conter la suite : comment il fut mis fin à sa captivité sur l'ile d'Ogygie, la fin de son voyage et son retour parmi les siens. Mais aussi ce qu'il advint, pendant ce temps, de Pénélope et de Télémaque.***

Alors que tous les Grecs qui n'avaient pas succombé à la guerre de Troie étaient rentrés dans leurs foyers, Ulysse restait loin de son pays, de sa femme et de son fils.

Il était retenu, depuis sept ans, dans l'île d'Ogygie, par la déesse Calypso, qui désirait se l'attacher comme époux.

Pendant ces années, à Ithaque, Pénélope était soumise aux pressions des prétendants qui la sommaient de choisir parmi eux son futur mari. Elle eut recours à une ruse afin de se jouer d'eux : après avoir commencé une toile d'une grandeur démesurée et d'un travail infini, elle avait dit aux princes qui la convoitaient :

« Jeunes hommes qui sollicitez ma main, le grand Ulysse n'est plus, mais sachez attendre que j'aie achevé cet ouvrage qui occupe tous mes instants. C'est le linceul où doit être enseveli le père d'Ulysse, Laërte, quand la mort aura fermé ses yeux. De quels reproches m'accableraient les femmes de la Grèce, si ce roi, jadis si riche et si puissant, était couché dans sa tombe sans un linceul de ma main ! »

Le jour était donc employé par elle à former ce grand voile, mais, la nuit, aux flambeaux, elle détruisait ce qu'elle avait fait le jour. Ainsi, pendant trois années, elle éluda les vœux des prétendants, et parut avoir le bon droit pour elle. Mais, la quatrième année, une de ses femmes dévoila cette ruse aux chefs. Ils la surprirent défaisant ce tissu, et il lui fallut enfin, malgré sa résistance, achever son ouvrage…



*Ulysse et Calypso, par N. C. Wyeth*



*— Sachez attendre que j'aie achevé cet ouvrage qui occupe tous mes instants.*
*Illustration de John William Waterhouse*

Par ailleurs, suite à une demande qui émanait de Minerve, Jupiter, dans une assemblée des dieux, déclara que le temps était venu où la déesse devait le laisser partir et retourner dans sa patrie. En conséquence, Mercure irait porter cet ordre à Calypso, pendant que Minerve se rendrait elle-même à Ithaque, patrie d'Ulysse.

Minerve partit immédiatement pour Ithaque et eut dans le palais, sous l'apparence de Mentes, roi des Taphiens, un entretien avec le fils d'Ulysse, Télémaque.

Elle lui conseilla, tout d'abord, de convoquer, dès le lendemain, à l'aurore, les chefs et le peuple, de prendre la parole au milieu de cette assemblée, et, attestant les dieux immortels, de dire hardiment à ces hommes superbes de laisser libre son palais et de rentrer chez eux. Télémaque le fit et impressionna l'assemblée. Plein de colère, il jeta son sceptre[7] en versant des larmes d'indignation. Le peuple fut ému de compassion ; tous les amants de Pénélope demeurèrent muets ; aucun n'osa répondre.

Mais Antinoüs, plus hardi, lui répliqua finalement, le pressant de demander à sa mère de quitter son palais et de consulter, pour le choix d'un époux, le sentiment de son cœur et la volonté de son père.

Télémaque refusa. Au moment où il cessa de parler, un spectacle extraordinaire frappa tous les regards : deux aigles, s'élançant du sommet d'une montagne, réunis, volèrent ensemble, fendirent les airs avec l'impétuosité des vents. Arrivés au-dessus de l'assemblée – présage de mort –, et planant sur elle, on les vit secouer leurs ailes et tracer dans le ciel de longs cercles, en dardant sur la multitude leurs yeux perçants ; puis se déchirer de leurs serres la tête et le cou ; enfin, prenant leur essor, à la droite, au-dessus de la ville, ils disparurent.

L'assemblée entière fut frappée du prodige et songea avec terreur aux maux qu'il présageait pour l'avenir.

Minerve lui donna encore un conseil important : celui d'armer un vaisseau de vingt rameurs, et d'aller, afin de s'enquérir du sort de ton père, tout d'abord à Pylos, voir le sage Nestor ; puis à Sparte, chez Ménélas, le dernier des Grecs qui soit rentré dans sa patrie[8].

---

[7] Bâton ornemental représentant la puissance et l'autorité suprême que Dieu confère au chef.
[8] Télémaque nous contera ce périple lors de son retour à Ithaque, chapitre 18.



*Deux aigles, s'élançant du sommet d'une montagne, fendirent les airs avec l'impétuosité des vents.*
*Illustration de Jan Styka*

Elle lui dit que s'il apprenait que son père était vivant, il fallait qu'il se prépare à retourner à Ithaque, et qu'il s'arme de patience et sache supporter, une année au moins, le joug des prétendants. S'il ne l'était plus, il ne lui restait qu'à revenir à Ithaque, pour ériger à son ombre un tombeau, et rendre à ses cendres les honneurs les plus solennels. Et, dans ces circonstances, il faudrait aussi qu'il songe à donner un époux à sa mère…

Jupiter, de son coté, soit qu'il eût oublié sa promesse, soit que, par égard pour Neptune – qui en voulait toujours à Ulysse d'avoir fait perdre la vue à son fils Polyphème –, il ait été peu pressé de l'exécuter, il n'avait point parlé à Mercure. Les choses en étaient restées là.

Un jour que tous les dieux étaient réunis dans l'Olympe autour de Jupiter, mais que Neptune était retenu par un sacrifice en son honneur dans un pays éloigné, Minerve prit de nouveau la parole en faveur d'Ulysse. Elle retraça toutes ses vertus, non seulement son courage, mais aussi sa bonté, sa justice, sa piété envers les dieux, récompensées par une suite incroyable de malheurs. Jupiter, ainsi pressé, ne recula plus et chargea Mercure du message que Minerve attendait si impatiemment.

« Va, lui dit-il, ô mon fils, toi, fidèle messager des dieux, va, le moment est venu de porter à cette nymphe le décret du retour d'Ulysse dans sa patrie. Qu'il parte, quoique seul, sans un ami qui l'accompagne, sans un dieu qui le guide. Il n'est pas au bout de ses périls et de ses travaux. Monté sur une frêle barque, après avoir traversé des dangers de toute sorte, il arrivera, le vingtième jour, dans la fertile Schérie. Les Phéaciens le recevront comme l'un des immortels, et le reconduiront à Ithaque, chargé des plus riches présents. Après s'être vengé avec éclat de tous ses ennemis, il jouira enfin du bonheur de revoir ceux qu'il aime, son palais et les champs de ses pères. »

Mercure, prompt à obéir, fendit les airs d'un vol rapide et franchit l'espace jusqu'à l'Océan ; puis, rasant les flots comme un oiseau de mer, il toucha, en un instant, l'ile d'Ogygie et s'avança vers la grotte spacieuse qu'habitait la déesse. Elle y était en ce moment. Un feu de cèdre et de thym éclairait l'intérieur d'une éclatante lumière et répandait ses parfums dans l'ile.



*Minerve, par William Russel Flint*

Tandis que, occupée à former un tissu merveilleux, la déesse faisait voler de ses mains la navette d'or, sa voix remplissait la grotte de sons harmonieux. Cette demeure était environnée d'une antique forêt toujours verte, où croissaient l'aulne, le peuplier, le cyprès parfumé.

Là, au plus haut de leurs branches, des oiseaux aux larges ailes, l'épervier, la corneille, le choucas, la mouette, avaient bâti leurs nids et mêlaient leurs croassements au bruit de la mer. Une vigne fertile tapissait tout le contour de la vaste grotte des pampres verts et des raisins dorés dont elle était chargée. Quatre fontaines jaillissant des rochers formaient quatre ruisseaux distincts qui, par mille détours, se joignant, se quittant, sans jamais se confondre, allaient distribuer de toutes parts leurs eaux dans la campagne. De quelque côté que l'œil se portât, il ne découvrait que vertes prairies émaillées de violettes et de toutes sortes de fleurs odoriférantes. Tel était le charme de ces lieux qu'un dieu même ne pouvait les voir sans s'y arrêter.

Mercure fut saisi de surprise et d'admiration, et ce n'est qu'après avoir promené de toutes parts un œil enchanté, qu'il pénétra enfin dans la grotte de Calypso, la vit et la reconnut : car, quelque distance qui les sépare, les dieux ne sont pas étrangers les uns aux autres.

Ulysse n'était pas dans la grotte. Étendu au bord de la mer, l'œil tourné vers sa patrie, il s'abandonnait à la douleur, n'aspirant qu'à la quitter, Elle, et à revoir les siens.

Calypso présenta un siège à Mercure.

« Divin messager, dit-elle, ô toi que je révère et chéris, quel sujet t'amène dans mon île, que tu n'avais pas encore honorée de ta présence ? Parle ; à moins d'obstacles invincibles, tout ce que tu souhaiteras, je le ferai. Accepte, en attendant, le repas qui convient à un tel hôte. »

Elle plaça, en même temps, devant Mercure, une table qu'elle couvrit d'ambroisie, et lui versa le nectar[9]. Le repas promptement achevé, il parla ainsi :

« Tu me demandes, ô déesse, quel sujet amène un dieu dans ta demeure ; je vais te satisfaire.

---

[9] Dans la mythologie grecque, tantôt la nourriture, tantôt la boisson des immortels. À l'origine, les deux termes étaient probablement interchangeables ; mais, chez Homère et les auteurs postérieurs, le nectar est souvent le breuvage, tandis que l'ambroisie est la nourriture.




*Calypso, par Jan Styka*

J'y viens par l'ordre de Jupiter. Tu possèdes ici, dit-il, un héros, le plus infortuné de ceux qui, durant neuf années, combattirent autour de Troie, et reprirent, après l'avoir conquise, le chemin de leur patrie. Il a vu périr tous ses compagnons dans une tempête ; lui seul fut porté par les vents et les flots dans ton île. C'est ce mortel que Jupiter t'ordonne de renvoyer sans délai. Les destins ne veulent pas qu'il meure loin de ses amis. Il doit les revoir et reporter ses pas dans son palais.

À cet ordre, Calypso frémit de douleur et de colère, et s'écria :

— Dieux injustes, vous m'enlevez un mortel qui me doit la vie, que j'ai sauvé du naufrage ! Il luttait seul contre la tempête, flottant sur un débris de son navire fracassé d'un coup de foudre par Jupiter. Tous ses compagnons avaient été engloutis. Les vents et les îlots le jetèrent au bord de mon île. Je le recueillis, je ranimai sa vie ; il a vécu de mes dons. Je lui destinais l'immortalité et une jeunesse éternelle. Mais, je le sais trop, nulle divinité n'oserait enfreindre les lois de Jupiter. Qu'il parte donc, si ce maître souverain l'ordonne ; qu'il aille errer encore sur les mers orageuses. Mais, quant à l'y pousser moi-même, je ne le ferai pas. Je ne puis lui donner ni un vaisseau, ni un compagnon pour affronter les noirs abîmes. Mes conseils, mes secours, je ne les lui refuserai point. Qu'il arrive, je le souhaite, exempt de malheurs, au sein de sa patrie.

— Il suffira que tu favorises son départ, dit Mercure ; crains d'offenser Jupiter ; crains sa vengeance inévitable. »

Le dieu sortit à ces mots et disparut.

La nymphe, pour obéir à l'ordre de Jupiter, se rendit auprès d'Ulysse. Il était, comme toujours, assis sur le rivage, le cœur dévoré de peines, les yeux mouillés de pleurs, et regardant la mer. La déesse parut tout à coup à côté de lui, et dit :

« Infortuné, cesse d'inonder ces bords de tes larmes et de consumer ta vie dans le désespoir. Désormais je ne m'oppose plus à ton départ. Va donc abattre les plus hauts chênes, fais-en des poutres à l'aide de la hache, et construis-toi un large radeau, avec un pont élevé, capable de te porter sur la mer. Je pourvoirai aux nécessités du voyage ; je te fournirai le pain, le vin, l'eau, des vêtements. Enfin, je t'enverrai un vent favorable qui te ramènera sans péril dans ta patrie, si telle est la volonté des dieux de l'Olympe, dont le pouvoir surpasse le mien.



*Ulysse était, comme toujours, assis sur le rivage, le cœur dévoré de peines.*
*Illustration de William Russel Flint*



*— Infortuné, cesse d'inonder ces bords de tes larmes et de consumer ta vie dans le désespoir.*
*Illustration de Jan Styka*

Un changement si subit et si peu attendu excita chez Ulysse une émotion, et, à la fois, une défiance qu'il ne lui dissimula pas.

— Ô déesse, lui répondit-il, comment puis-je croire que tu veux favoriser mon départ, quand tu me parles de traverser sur un radeau la mer que franchit avec peine un solide vaisseau, poussé par un vent propice ?

La déesse ne put s'empêcher de sourire et, caressant le héros, elle lui dit :

— Ingrat, ne pouvais-tu pas, cette fois, oublier ta prudence habituelle ? Tu soupçonnes de noirceurs une déesse, Calypso ! Eh bien ! Puisque tu l'exiges, je jure par la terre, par la voute du ciel, par le Styx – serment inviolable aux dieux mêmes –, que je suis bien éloignée de songer à te nuire, et que je te donne le conseil qui me dirigerait moi-même si j'en étais réduite à une telle nécessité. Je n'ai point étouffé les sentiments de la justice ; mon sein n'enferme pas un cœur d'airain : crois-moi, il est sensible. »

Elle s'éloigna à ces mots, et reprit le chemin de sa demeure. Ulysse la suivit. Arrivé dans la grotte, il s'assit à la place qu'avait occupée Mercure. Calypso lui présenta le pain, le vin, les aliments dont se nourrissent les mortels. Assise en face du héros, elle reçut de ses nymphes le nectar et l'ambroisie.

Le repas se fit en silence. À la fin, la déesse le rompit ainsi :

« Ulysse, tu veux donc me quitter dès cet instant, et tu n'aspires qu'au retour dans ta patrie ! Pars, accompagné de mes vœux. Mais, si tu savais tous les maux que te prépare le destin avant de te ramener dans tes foyers. Ah ! Tu préférerais couler avec moi tes jours dans cette grotte. Je te ferais don de l'immortalité, et ta pensée ne se porterait plus sur celle qui maintenant l'occupe tout entière. Sache cependant que je ne crois pas lui être inférieure en beauté, ni pour les dons de l'esprit. Une déesse s'abaisserait en se comparant à une simple mortelle.

— Déesse auguste, répondit Ulysse, ne te courrouce pas de ce que je vais dire. Je sais que la beauté de Pénélope s'efface devant la tienne. Elle n'est qu'une mortelle ; tu es à l'abri du trépas, et ta jeunesse est éternelle. Cependant rien ne peut étouffer en moi le désir de revoir mes foyers. Oh ! Quand y rentrerai- je ? Si quelque divinité a résolu de soulever contre moi la rage des vents et des flots, me voici prêt à tout souffrir. Dans ce sein bat un cœur intrépide. Ne suis-je pas endurci aux disgrâces ?



*Elle s’éloigna à ces mots, et reprit le chemin de sa demeure. Ulysse la suivit.*
*Illustration de William Russel Flint*



*La nymphe Calypso promet l'immortalité à Ulysse, par Yan Styka*

La tempête, les combats, ont-ils quelque chose à m'apprendre ? Exposons, s'il le faut, ma tête à de nouveaux hasards. »

Le lendemain, dès les premiers rayons de l'aurore, la déesse, fidèle à sa promesse, songea à préparer le départ d'Ulysse. Elle lui remit une forte cognée d'acier[10], à deux tranchants, facile à manier, et une scie bien affilée ; puis elle le conduisit vers l'extrémité de l'île où s'élevaient de grands et vieux arbres, l'aune, le peuplier, le pin, que le soleil et le temps avaient séchés, très propres à voguer légèrement sur l'onde.

Après lui avoir montré ces arbres, elle retourna à sa grotte. Aussitôt, la forêt retentit des coups redoublés de la hache. En peu de temps, vingt arbres furent abattus. La cognée lui servi à les préparer, à unir les surfaces.

Calypso lui apporta de fortes tarières, avec lesquelles il perça les solives et les poutres qu'il assembla et joignit par des chevilles et d'autres liens. Le radeau construit, il y éleva le pont. Il façonna successivement le mât, les antennes, le gouvernail ; jeta au fond du bâtiment des matières pesantes qui le tiendraient en équilibre. La déesse fournit encore les voiles, les câbles, les cordages, que le héros tailla, ajusta, mit en place.

Le bâtiment achevé, il le lança par des leviers à la mer. Quatre jours avaient suffi pour cet ouvrage. Le cinquième, la déesse permit au héros de quitter son île. Elle lui fit prendre un bain et le revêtit d'habits odorants. Elle plaça dans le navire deux outres, l'une remplie de vin, l'autre d'une eau douce et limpide. Elle y posa encore une urne profonde, pleine des aliments les plus exquis. Avant qu'il parte, elle lui indiqua la direction qu'il devait suivre, et lui montra une étoile qu'il devrait laisser constamment à sa gauche. Enfin, elle fit souffler un vent favorable qui frémit légèrement sur les eaux et l'invita à partir.

Ulysse, le cœur palpitant de joie, se hâta d'ouvrir ses voiles à ce vent, et partit. Assis à la poupe, il dirigea le gouvernail avec attention et d'une main habile.

---

[10] Une cognée est un outil de la famille des haches. Principalement utilisé pour abattre les arbres et pour fendre les bûches, cet outil, qui s'utilise à deux mains, a une forme très fine avec un tranchant peu large.



*Le cinquième jour, la déesse permit au héros de quitter son île.*
*Illustration de William Russel Flint*

Durant dix-sept nuits, sans prendre un instant de sommeil, il eut l'œil attaché sur les étoiles et principalement sur celle que la déesse lui avait recommandé de laisser constamment à sa gauche.

Dix-sept jours, il suivit sa route d'un vol non interrompu. Déjà, le dix-huitième, se montraient dans le lointain les montagnes de l'ile des Phéaciens, vers laquelle sa course était dirigée, lorsque Neptune, revenant de l'Ethiopie, découvrit tout à coup dans le lointain le héros, et le vit traverser les ondes avec sécurité.

À cette vue, son ancien courroux se raviva. Il balança la tête et se dit à lui-même :

« Comment ! Tandis que j'assiste, en Ethiopie, à une fête en mon honneur, les dieux, contre mes décrets, délivrent Ulysse ! Déjà, il touche à la terre des Phéaciens qui, selon l'arrêt des destins, doit être la borne de ses malheurs ! Mais il n'est pas encore rendu et je saurai bien lui susciter de nouvelles traverses. »

Aussitôt, assemblant les nuages et s'armant du trident, il bouleversa l'empire de la mer, déchaîna les vents les uns contre les autres, amoncela sur la terre et sur l'eau d'affreuses nuées, et fit tomber des cieux la nuit la plus profonde.

Il s'éleva une tempête épouvantable. Ulysse fut frappé de consternation.

« Malheureux ! se dit-il. À quoi suis-je encore réservé ? Que vais-je devenir ? Sans doute va se vérifier la prédiction de Calypso. Elle m'a dit qu'avant d'arriver dans ma patrie j'essuierais encore sur mer les plus terribles assauts. Tout va s'accomplir ; ma perte est certaine ; mort affreuse, ignorée et sans gloire ! »

Il parlait encore, lorsqu'une vague énorme fondit avec fureur sur la poupe, fit tournoyer rapidement l'esquif, arracha Ulysse au gouvernail, et le précipita au loin dans les flots. Les vents brisèrent le mât ; la voile, avec l'antenne, fut emportée. Le héros, sous le poids des vagues qui roulaient et mugissaient au-dessus de sa tête, surchargé des riches vêtements dont l'avait paré la déesse, s'efforça en vain de remonter à la surface de l'eau, et demeura longtemps enseveli dans la mer.

Enfin, par un effort désespéré, il s'élança hors du gouffre, chercha des yeux son embarcation, l'aperçut, s'en saisit, et s'assit au milieu. Il fut, avec elle, le jouet des vagues et des vents, tantôt submergé, tantôt ramené sur les flots.

Une des divinités de la mer, jadis simple mortelle, la nymphe Leucothée, vit avec compassion l'infortuné errant parmi les vagues et près de périr. S'élançant des ondes avec la rapidité du plongeon, elle vint s'asseoir au bord de la nacelle.

« Pauvre infortuné, dit-elle, qu'as-tu fait à Neptune pour qu'il soit animé d'un si grand courroux contre toi, et s'acharne sans relâche à ta perte ? Cette fois, au risque que sa rage redouble, je te sauverai de ses mains ; suis mes conseils, ton salut en dépend. Dépouille-toi de tes vêtements, laisse là ton navire et gagne à la nage la terre des Phéaciens, où tu seras sauvé. Voici une écharpe que tu attacheras sous ton sein. Avec elle brave les abîmes, et ne crains plus la mort. Dès que tu seras au rivage, n'oublie pas de délier l'écharpe et, sans te retourner, de la renvoyer à la mer. »

Elle lui remit, en même temps, le tissu merveilleux, et, comme les oiseaux de mer, se replongea à l'instant dans les vagues. Ulysse réfléchit et délibéra. Que devait-il faire ?

« Si cet ordre, pensa-t-il en lui-même, d'abandonner mon navire n'était qu'un piège ! Gagner à la nage la terre que mes yeux à peine peuvent apercevoir ! Non, il faut attendre. Tant que ce radeau me pourra porter, je m'y tiendrai, affrontant toutes les tempêtes. S'il se brise et se dérobe sous moi, j'aurai recours à la nage, ma dernière ressource. »

Tandis qu'il agitait ces pensées dans son esprit, Neptune roula contre lui une vague immense, épouvantable, qui, fondant sur la nacelle, l'écrasa et en dispersa les débris. Ulysse toutefois retint un de ces débris et s'y élança comme sur un coursier[11]. Se dépouillant alors de ses vêtements, il ceignit l'écharpe divine et, se penchant sur les flots, s'y abandonna et nagea.

Le Dieu des mers le vit, et, balançant un front courroucé :

« Lutte, lutte, dit-il, contre les vagues ; tu seras victime de mon pouvoir, jusqu'à ce que tu arrives enfin chez cette race que chérit Jupiter. Mais j'espère qu'alors même tu te souviendras de moi. »

Il toucha de l'aiguillon ses rapides coursiers et il fut en un moment devant Aigues, où s'élevait son palais célèbre.

[11] Beau cheval propre à la course.



*Neptune roula contre lui une vague immense, épouvantable.*
*Illustration de N. C. Wyeth*

Minerve aussitôt enchaîna les vents et les fit taire. Elle brisa et aplanit les flots, ne laissant, libre que le vent du nord qui souffla vers l'île des Phéaciens. Durant deux jours et deux nuits, Ulysse erra sur les flots, n'envisageant et n'attendant que la mort.

Le troisième jour, le vent qui le poussait se reposa aussi comme tous les autres vents. La mer paisible brilla de l'azur serein des cieux. Ulysse, porté sur le dos d'une vague élevée, regarda fixement devant lui et découvrit, tout près, la terre.

Lorsqu'un père, étendu longtemps sur un lit de douleur, pâle et décharné, touche aux portes du tombeau, si une crise heureuse se manifeste, si un changement subit, écartant la mort, le rend à ses enfants, ils le reçoivent avec enthousiasme, et leur cœur bondit d'allégresse. Tel fut le ravissement d'Ulysse à l'aspect de la terre et des forêts qui l'ombrageaient. Il nagea avec plus d'ardeur et redoubla d'efforts pour atteindre la rive.

Mais, lorsqu'il n'en fut plus qu'à la faible distance d'une portée de voix, un tumulte effroyable retentit à son oreille. Il ne vit devant lui que des rochers escarpés contre lesquels la mer se brisait, pleine d'écume. Là, point de port, point d'accès possible. À ce moment, le héros sentit défaillir ses forces et son courage. Que faire ? Quel parti prendre ? S'il avançait, une lame pouvait l'emporter et le briser contre un rocher.

S'il essayait, en faisant le tour de l'île, de trouver une plage abordable, la première vague allait le relancer en pleine mer, à demi-mort ; ou bien un de ces monstres qu'Amphitrite nourrit dans ses abîmes pouvait être déchaîné par Neptune pour l'engloutir. Au milieu de ces pensées, une vague monstrueuse le saisit et le précipita contre une roche aux sommets aigus. Sa peau se déchira, et il y eut trouvé la mort sans une inspiration de salut qui lui vint de Minerve.

Il embrassa le roc des deux mains et s'y tint collé, insouciant des blessures cruelles qu'il en reçut. La vague passa, en mugissant, par-dessus sa tête. À son retour, elle le reprit et le rejeta en pleine mer. C'eût été son tombeau, et l'infortuné, en dépit du destin, eût vu, dès son automne, la fin de sa carrière, si Minerve ne fût venue encore à son secours.

Elle l'arma de nouvelles forces, et lui inspira la prudence et le courage. Il se reprit à nager, mais en se tenant à distance du rivage, et le côtoyant, l'œil fixé sur la terre, jusqu'à ce qu'il trouve une baie ou une rive moins escarpée. Il parvint enfin à l'entrée d'un beau fleuve, dont l'eau paisible, dégagée de rochers, lui offrit un abord facile et un abri sûr. Il reconnut qu'un dieu régnait sur ces ondes, et il proféra cette prière :

« Divinité de ces eaux, quel que soit ton nom, je t'implore. Oh ! Sois bénie, puisque tu m'offres un refuge. Sauve un malheureux que poursuit la haine de Neptune. Un mortel qui, accablé de fatigue, égaré sur les flots et battu des tempêtes, implore du secours, est respectable aux dieux mêmes. Je viens au bord de tes eaux, sous le poids des plus longs et des plus terribles malheurs ; puissante divinité, aie donc pitié de mon sort, je suis ton suppliant. »

À sa prière, le dieu arrêta le cours de son onde, abaissa les vagues, fit naître un calme parfait, offrit au héros un asile sûr. Ulysse atteignit le rivage, mais il put à peine se traîner. Tout son corps était enflé. Il rendit l'eau de la mer par la bouche et par les narines, laissant tomber comme morts ses bras si nerveux. Sans voix, sans haleine, il s'évanouit et sembla, tant la fatigue l'avait anéanti, avoir rendu le dernier soupir.

Mais, aussitôt que le souffle de l'air l'eut ranimé, il détacha l'écharpe divine et la jeta dans le fleuve, qui la reporta à la mer. Une grande vague la remit à Leucothée.

Le héros acheva de se traîner hors du fleuve. Couché sur l'herbe, parmi les joncs flexibles, il baisa la terre, nourrice du genre humain. Il délibéra encore ici avec lui-même :

« Que dois-je faire dans la conjoncture présente ? Passer la nuit au bord du fleuve ? Mais, faible comme je suis, trempé de l'eau de la mer, suis-je en état de supporter le froid, les brouillards de la nuit, les vapeurs glaciales du matin ? Essaierai-je de monter jusqu'à cette colline pour trouver un asile sous les arbres ? J'ai à craindre les bêtes féroces. Le froid d'ailleurs, la fatigue me permettront-ils de dormir ? »

Il s'arrêta cependant à ce second parti et gravit, comme il put, le coteau jusqu'à l'entrée du bois. À cet endroit se trouvaient deux oliviers, plantés si près l'un de l'autre et si unis qu'on les eût crus sortis d'une même racine. Ils formaient, par le feuillage de leurs rameaux entrelacés, un toit impénétrable à la pluie, aux vents, aux rayons du soleil. Ulysse se coula sous cet ombrage, et s'y fit un lit des feuilles sèches qui abondaient en cet endroit. Cette retraite, cette couche, qu'on eût dit avoir été préparées pour lui, donnèrent au héros un moment de satisfaction et de bonheur. Il s'étendit sur ces feuilles et en ramena en grande quantité sur ses membres.

Comme un bûcheron, vivant seul et sans voisins dans sa pauvre cabane, envelopperait soigneusement sous la cendre un tison pour en conserver le feu pendant la nuit, le héros se cacha et s'ensevelit sous un amas de feuilles.

Minerve, qui voulait dissiper la fatigue dont il était accablé, lui ferma les paupières, et fit couler dans tous ses membres un sommeil plein et réparateur.

# - 13 -

# Nausicaa

Le roi de l'île des Phéaciens, dite Schérie, dans laquelle Ulysse, épuisé de fatigue, goûtait un sommeil si paisible, était Alcinoos. Sa fille, la belle Nausicaa, était promise en mariage à un jeune prince du pays, et le jour des noces approchait. Minerve, toujours occupée de hâter le retour d'Ulysse dans sa patrie, et qui, dans ce dessein, voulait lui concilier la faveur des Phéaciens, pénétra dans l'appartement où sommeillait cette jeune beauté. Telle qu'un souffle léger, voltigeant sur la tête de la princesse, sous la forme de sa plus chère amie, la fille de Dymar, navigateur renommé, elle lui dit :

« Tu es devenue bien indolente, ma chère Nausicaa, de dormir encore à l'heure qu'il est. Tes vêtements les plus précieux sont négligés et n'ont point tout leur lustre. Et cependant le jour approche où tu dois paraître dans tout l'éclat de tes parures. On loue une jeune fille des soins qu'elle donne à tout ce qui doit rehausser ses charmes. Un père, une mère, en jouissent au fond de leurs cœurs. Dès l'aurore, allons au bord du fleuve passer à l'eau pure ces vêtements ; je t'aiderai. Lève-toi, dis à ton père, aussitôt qu'il fera jour, de faire atteler les mules au char. Nous y mettrons tes robes, tes voiles les plus choisis, tes plus belles ceintures. Dépêche-toi ; le fleuve et les citernes sont loin ; il faut que le char t'y conduise promptement et te dérobe aux regards curieux du peuple. »

Minerve, après ces mots, retourna au séjour des dieux, séjour inaltérable, qui jamais n'est agité des vents, qui ne souffre ni des neiges ni des pluies ; où le ciel toujours serein brille de l'éclat le plus radieux ; où s'écoulent, dans des plaisirs jamais interrompus, les jours des immortels.

L'aurore vint bientôt réveiller Nausicaa, qui se rappela avec étonnement toutes les idées de son rêve. Elle courut aussitôt communiquer son dessein à son père, à une mère qu'elle chérissait tendrement. La reine était assise au milieu de ses femmes, tenant le

fuseau et filant la plus fine pourpre. Le roi allait se rendre au conseil, où l'attendaient les plus illustres chefs des Phéaciens. Nausicaa l'abordant d'un air affectueux:

« Mon père chéri, dit-elle, veux-tu bien ordonner qu'on attelle les mules au char ? J'irai au bord du fleuve. Mes plus belles robes sont ternies. Le courant de l'onde leur rendra de l'éclat. Et toi, mon père, chaque fois que tu présides le conseil des nobles Phéaciens, il faut bien aussi que tes vêtements aient toute leur splendeur. Trois de mes cinq frères ne sont pas encore mariés. Naturellement ils ne veulent paraître que décemment vêtus aux danses et aux fêtes. Tous ces soins reposent sur ta fille.

Elle n'en dit pas davantage. La pudeur l'empêcha d'alléguer son prochain mariage, quoique ce soit au fond son principal motif ; mais le bon père le devina :

— Ma fille, répondit-il, je ne te refuse ni mon chariot, ni rien qui puisse contenter tes souhaits. Va, mes serviteurs vont tout préparer à l'instant même. »

En même temps, il donna ses ordres. Les mules furent attelées, le char arriva. La jeune princesse y plaça ses vêtements du tissu le plus fin. Sa mère y joignit des aliments variés, exquis, une outre remplie de vin, enfin une fiole d'or contenant une essence huileuse pour se parfumer, elle et ses compagnes, après le bain.

Nausicaa prit en main les rênes, et toucha du fouet les mules, qui s'élancèrent d'un pas rapide et furent bientôt arrivées aux bords du fleuve. Là, étaient de larges bassins où coulait continuellement, des sources voisines, une eau claire et rapide. Aucune tache, aucune souillure ne résistait à son action purifiante. Les mules, dételées et débarrassées de leurs harnais, paissaient en liberté l'herbe savoureuse qui tapissait les bords du fleuve. Les jeunes filles déchargèrent ensuite du chariot les vêtements, qui furent portés au bassin, lavés et foulés à l'envi.

Lorsqu'ils eurent repris leur fraîcheur et leur éclat, elles les étendirent sur les cailloux brillants et purs du rivage ; puis, en attendant que le soleil les ait séchés, Nausicaa et ses compagnes se baignèrent, et, après le bain, firent couler sur leurs corps l'huile parfumée. Elles prirent ensuite leur repas sur le rivage, et, quand la faim fut apaisée, s'amusèrent à lancer le ballon qu'elles se renvoyaient de l'une à l'autre. Nausicaa, en même temps, entonna de sa belle voix une chanson.



*Nausicaa et ses compagnes déchargèrent ensuite les vêtements, qui furent lavés et foulés à l'envi..*
*Huile sur toile de Lucien Simon*

Si sa mère eût été présente dans ce moment, elle eut triomphé, au fond de son cœur, de voir combien sa fille l'emportait sur ses belles et gracieuses compagnes par la grâce, la beauté, la taille, et tous les dons de la nature. Les robes, tous les vêtements étant secs, on allait les plier et les placer sur le char ; Nausicaa parlait de retourner au palais et de remettre les harnais aux mules ; mais Minerve eut d'autres vues : elle voulait qu'Ulysse aperçoive Nausicaa, et que ce soit elle qui le conduisît à la ville. Le héros était toujours profondément endormi dans son lit de feuillage. La déesse suggéra à Nausicaa la fantaisie de lancer une dernière fois le ballon à l'une de ses compagnes, et fit que ce ballon, s'égarant dans son vol, alla tomber au milieu du fleuve. Un cri qu'elles poussèrent toutes à la fois retentit dans l'air, et réveilla Ulysse. Étonné, mille pensées confuses se pressèrent dans son esprit.

« Malheureux, où suis-je ? Chez quel peuple ? Est-il barbare et sans loi ? Ou craint-il les dieux, et connaît-il l'hospitalité ? Quelle voix ai-je entendue ? N'est-ce pas celle des Nymphes, habitantes des montagnes ou des fleuves ou des prés ? Ou bien seraient-ce des voix humaines ? À tout risque, je veux m'en assurer. »

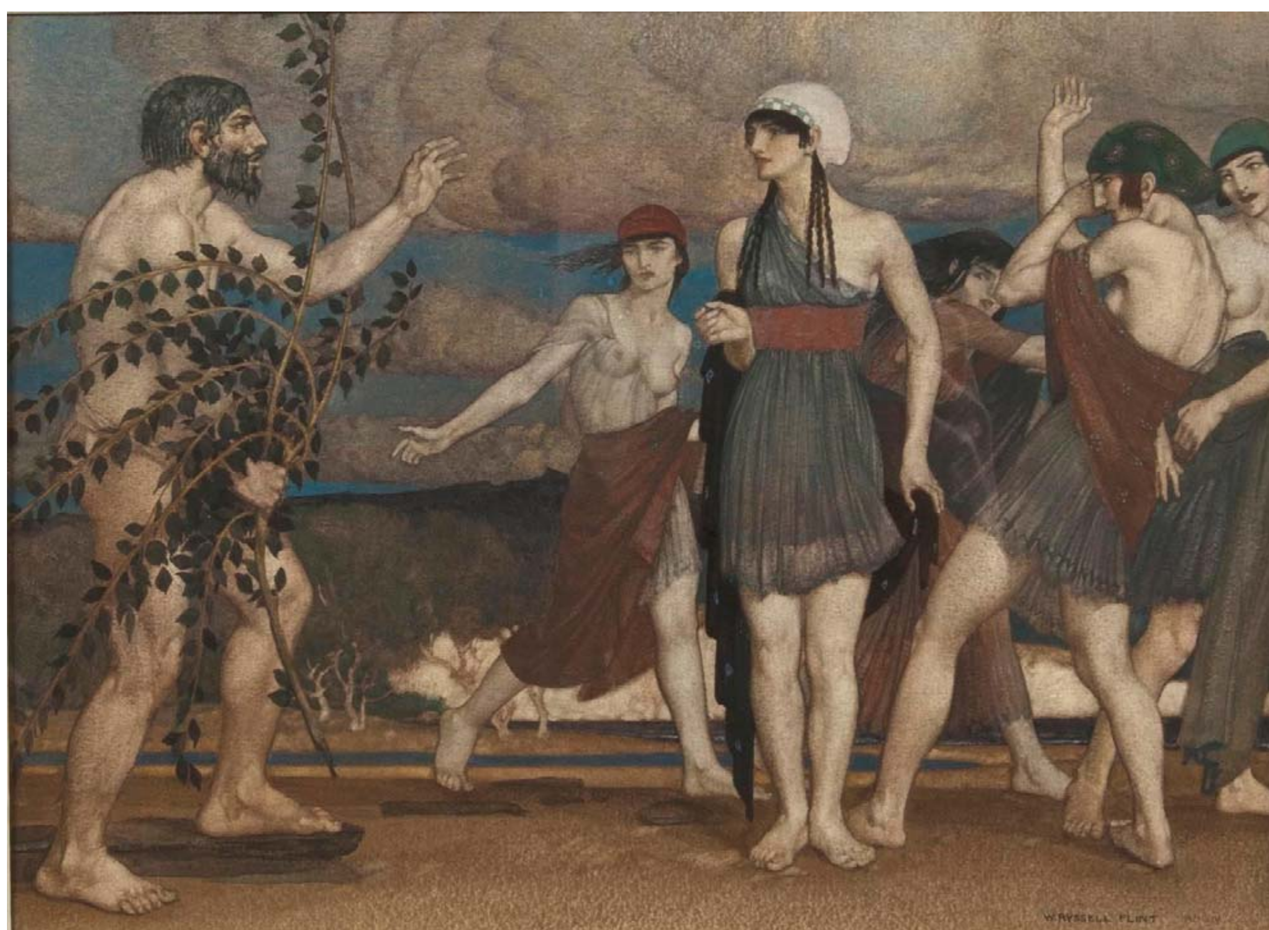
Il rompit une branche garnie d'un épais feuillage, et, s'en faisant une ceinture, il sortit de sa retraite et se montra, en cet état, aux yeux des jeunes filles. À l'aspect imprévu de ce mortel, souillé du limon de la mer, toutes, saisies d'épouvante, fuirent, se dispersèrent, coururent se cacher..., toutes, excepté Nausicaa qui ne prit pas la fuite et resta à la même place ; Minerve lui inspira cette fermeté surnaturelle.

Ulysse hésita s'il dut aller embrasser les genoux de la princesse, ou, restant éloigné, lui demander, d'une voix suppliante, des vêtements et l'indication du chemin de la ville. Mais, craignant, s'il osait embrasser les genoux de la jeune fille, de paraître lui manquer de respect et de l'irriter, il préféra lui adresser de loin cette prière :

« Je t'implore, ô reine ! Ou, comment t'appeler ? Es-tu mortelle ou déesse ? Si tu règnes sur les sommets de l'Olympe, à la beauté, à la noblesse de tes traits, à ta stature majestueuse, je crois voir la fille du grand Jupiter, Diane elle-même. Si ton séjour est parmi les mortels, heureux ton père et ta mère ! Heureux tes frères !




*À l’aspect imprévu de ce mortel souillé du limon de la mer, toutes, saisies d’épouvante, fuirent…*
*Huile sur toile de William Mc Gregor Paxton*



*…toutes, excepté Nausicaa qui ne prit pas la fuite et resta à la même place.*
*Illustration de William Russel Flint*

Quelle joie doit inonder leurs cœurs lorsqu'ils te voient dans les fêtes, parée de grâce et de beauté, figurer à la tête des danses ! Mais bien plus heureux encore le jeune époux qui, vainqueur de ses nombreux rivaux et te comblant des plus magnifiques dons, t'emmènera glorieux dans son palais ! Jamais, parmi les mortels, je ne vis rien de si accompli. J'en suis tout saisi d'admiration et de respect. C'est le même sentiment que j'éprouvai jadis, dans le cours de mes longs voyages, à la vue du célèbre palmier de Délos. Quoique ton suppliant et près de succomber sous le poids de l'infortune, je n'ose embrasser tes genoux.

Et, pour en venir à ses mésaventures, il poursuivit :

— Voilà le vingtième jour que, sorti de l'île d'Ogygie, j'erre sur les flots et suis le jouet des tempêtes. Enfin un dieu m'a jeté sur ces bords, où m'attendent sans doute de nouveaux malheurs, car je ne puis me flatter que les dieux s'apaisent enfin et cessent de me haïr. Ô reine, compatis à mon sort, toi la première que j'aborde au sortir de cet abîme de maux, étranger, ne connaissant aucun habitant ni de la ville, ni de toute la contrée ; daigne m'indiquer le chemin de la ville. Donne-moi, pour me couvrir, l'enveloppe de tes vêtements, le moindre de tes voiles, et veuillent les dieux t'accorder tout ce que ton cœur désire, un époux digne de toi et la douce concorde. Car il n'est point sur la terre de spectacle plus beau et plus touchant que celui de deux époux unis d'un tendre amour, gouvernant leur maison avec harmonie. Ils sont le désespoir des envieux, la joie de leurs amis, et seuls ils connaissent tout le prix de leur félicité.

— Étranger, répondit Nausicaa, tu ne parais pas un homme vulgaire et qui manque de sagesse. Jupiter ne mesure pas toujours le bonheur au mérite. C'est lui qui t'envoie ces revers ; supporte-les avec constance. Mais rends grâce au sort de t'avoir conduit dans nos contrées. Tu ne seras privé ni de vêtements, ni de rien qu'on doive à un suppliant malheureux. Je te conduirai vers la ville. C'est ici l'île des Phéaciens. Je suis la fille de leur roi, Alcinoos.

Et, se tournant vers ses compagnes, elle leur cria avec autorité :

— Arrêtez ; pourquoi fuir devant ce mortel ? Le prenez-vous pour un ennemi ? Celui qui vous effraie est un malheureux que la fortune, a conduit sur nos côtes ; nous devons le secourir. Les étrangers, les indigents sont envoyés par Jupiter. Le don le plus

léger adoucit leur sort et les touche de reconnaissance. Présentez, je le veux, des aliments, du vin, à notre hôte. Conduisez-le auparavant au bord du fleuve dans un endroit commode pour s'y baigner. »

À ces mots, elles s'arrêtèrent et, s'encourageant l'une l'autre, conduisirent Ulysse vers une eau tranquille, à l'abri des vents. Elles posèrent, à côté, des vêtements, une tunique, un manteau et la fiole d'essence parfumée. Alors elles s'éloignèrent. Le noble Ulysse se plongea dans le fleuve et fendit les vagues qui emportèrent le limon dont la mer avait souillé son dos, ses larges épaules, et lavèrent sa tête et sa chevelure de l'écume fangeuse qu'elle y avait laissée.

Après le bain, il fit couler l'huile sur ses membres, et se couvrit des vêtements que lui avait donnés la jeune princesse. Tout à coup, sa stature, par le pouvoir de Minerve, parut plus élevée, ses traits plus majestueux. Sa noire chevelure flotta sur ses épaules en boucles nombreuses, semblable au bouquet de la jacinthe. Un charme surnaturel se répandit dans toute sa personne. Il alla s'asseoir le long de la mer, à quelque distance des jeunes Phéaciennes, émerveillées de sa grâce et de sa beauté. Nausicaa jeta sur lui des regards d'admiration, et, s'adressant, à voix basse, à ses compagnes :

« Écoutez-moi, dit-elle, je vais vous dévoiler ma pensée secrète : ce n'est pas sans la faveur des dieux que cet étranger est venu chez les Phéaciens, leur peuple de prédilection. Rien d'extraordinaire ne m'avait d'abord frappée dans sa prestance et dans ses traits. Il ressemble, en ce moment, à l'un des immortels. Je souhaite bien que cette île lui plaise et qu'il veuille s'y fixer. Mais hâtez-vous de lui présenter du vin et des mets pour soulager sa faim. »

Cet ordre fut à l'instant exécuté. Le héros, privé depuis longtemps de nourriture, satisfit avec délices sa faim et sa soif dévorantes. Cependant, la jeune princesse prépara le retour au palais. Elle plia avec soin les vêtements, les rangea sur le char, y attela les mules et monta. Élevant la voix, elle adressa ces paroles au héros :

« Étranger, lève-toi, je vais te conduire au palais de mon père. Tu y verras les plus illustres personnages de l'île. Tu me parais doué de sagesse ; ne t'écarte point de la conduite que je vais te tracer. Tant que nous traverserons les champs, toi et mes compagnes vous suivrez le char. Aux approches de la ville, nous nous séparerons.

Un beau temple élevé à Neptune, au milieu d'une grande plaine, de vastes chantiers pour la construction des vaisseaux, seront pour toi l'indice que le port n'est pas loin ; tu me quitteras avant d'y arriver. Ici le peuple est très insolent. Je ne veux pas m'exposer aux sarcasmes qu'il ne manquerait pas de me lancer. La vue d'un étranger à la suite d'une jeune fille exciterait leurs moqueries, et ils ne m'épargneraient pas les propos désobligeants.

Étranger, écoute-moi bien, si tu veux que mon père te renvoie promptement dans ta patrie : près de la route, tu verras un bocage de peupliers consacré à Minerve. De ce bocage coule une fontaine distribuant son eau dans la prairie qui s'étend au-dessous. C'est là, à une portée de voix de la ville, que sont les champs et les superbes jardins de mon père. Repose-toi, à l'ombre de ce bocage, pendant que nous entrerons dans nos murs. Lorsque tu jugeras que nous devons être arrivées au palais, entre dans la ville et demande la demeure du roi Alcinoos. Elle est facile à reconnaître ; un enfant t'y conduirait, tant elle est supérieure aux autres édifices. Dès que tu seras sous nos portiques, entre sans aucune crainte et va directement à la reine, ma mère. Tu la trouveras tournant le dos à une colonne, en face d'un feu brillant, occupée, ou à distribuer l'ouvrage à ses femmes, ou à filer elle-même une pourpre merveilleuse. Tu verras, à côté, le trône où mon père, semblable aux immortels, se repose auprès d'elle de ses travaux. Passe devant ce trône et va jeter tes bras suppliants autour des genoux de ma mère, et bientôt tu verras naître le jour qui te ramènera dans tes foyers, à quelque distance qu'ils soient de notre île. Pourvu que tu gagnes sa bienveillance, tu peux te dire rendu au milieu de tes champs, de ton palais, de tes amis. »

Après ces recommandations, elle toucha du fouet les mules, en modérant avec art et d'une main habile leur ardeur, pour qu'Ulysse et les jeunes filles puissent la suivre sans fatigue. Le soleil était au déclin de sa course, quand ils arrivèrent au bocage consacré à Minerve. Ulysse s'y arrêta et, implorant aussitôt la déesse :

« Reçois mes vœux, s'écria-t-il, fille invincible de celui qui lance la foudre. Si tu fus sourde à ma voix lorsque, poursuivi par Neptune, je t'invoquai du fond des abîmes, écoute, en cet instant, ma prière. Rends-moi propices les Phéaciens. Puissent mes infortunes les toucher ! »

Minerve lui prêta une oreille attentive ; mais elle n'osa point encore paraître aux regards d'Ulysse, retenue par son respect pour le frère de Jupiter, le roi de l'Océan, dont l'implacable courroux poursuivait ce héros jusqu'à ce qu'il touche les bords d'Ithaque.

# - 14 -

# La Cour du roi Alcinoos

Ainsi le héros, éprouvé par tant de disgrâces diverses, invoquait la protection de Minerve, tandis que Nausicaa, emportée sur son char par les fortes mules, arrivait sous le portique du palais de son père. Ses frères accoururent, l'environnèrent, aussi beaux que des immortels. Ils dégagèrent les mules de leurs rênes, et déposèrent les vêtements dans le palais où la vieille Euryméduse alluma aussitôt une douce flamme qui ranima la princesse. Cette femme, attachée au service de Nausicaa, l'avait élevée dès l'enfance et la chérissait comme sa fille. La flamme allumée, elle s'empressa de lui préparer un repas.

Pendant ce temps, Ulysse sortit du bocage et prit le chemin de la ville. Minerve, pour empêcher qu'aucun des Phéaciens ne l'insulte ou ne lui pose des questions importunes, l'environna d'un nuage obscur. Au moment où il pénétrait dans la ville, elle vint elle-même au-devant de lui sous les traits d'une jeune fille portant une urne légère, et s'arrêta tout à coup.

« Ô ma fille, lui dit le héros, voudrais-tu m'indiquer le palais du roi Alcinoos ? Tu vois en moi un étranger malheureux qui arrive de contrées lointaines, et je ne connais personne ici.

— Étranger, répondit la déesse, je te conduirai moi-même, avec plaisir, au palais d'Alcinoos. Il touche à celui de mon père. Suis-moi tranquillement, je te montrerai la route. Mais je t'avertis de n'adresser la parole à aucun de ceux que nous rencontrerons, de ne les pas même regarder. Ici la classe inférieure ne fait point bon accueil aux étrangers. Le peuple est fier de dominer les flots et, par la faveur de Neptune, de parcourir toutes les mers. Rien n'égale la vitesse de leurs vaisseaux, comparables à des ailes, à la pensée même. »

Tout en parlant ainsi, la déesse marchait devant lui d'un pas rapide. Il traversa la ville, sans qu'aucun des Phéaciens le voie, grâce au nuage dont Minerve le tenait

enveloppé. Le héros admira, en passant, les ports, les flottes qui les remplissaient, les places où se tenaient les assemblées, les longues et hautes murailles, et cette suite de flèches qui les couronnaient, spectacle merveilleux ! Arrivée devant le palais du roi, la déesse s'arrêta, et reprit ainsi la parole :

« Voici la demeure que tu m'as priée de t'indiquer. Un festin y rassemble tous les princes de l'île. Entre, et montre-toi plein de confiance. Un homme intrépide, fût-il seul et sans appui, triomphe où toute une foule d'hommes timides échouent. Adresse-toi d'abord à la reine. Son nom est Arété. Sache qu'elle descend, ainsi qu'Alcinoos lui-même, de Neptune, et que le fameux Rhéxenor est son père. Parcours la Terre, tu ne trouveras pas une femme qui soit plus honorée et chérie de son époux, de ses enfants et de tous les citoyens. Gagne sa bienveillance, et tu es sûr de revoir ta patrie. »

Minerve, après ces mots, le quitta. Elle s'envola au-delà des mers jusqu'à Marathon, et de là dans le temple qu'Athènes lui a consacré. Ulysse alors se dirigea vers le palais d'Alcinoos. Il franchit le seuil du palais au moment où les princes et les chefs des Phéaciens terminaient le repas et faisaient des libations à Mercure avant d'aller chercher le sommeil dans leurs demeures. Ulysse, protégé par le nuage dont le couvrait Minerve, entra, traversa la salle avec rapidité, arriva auprès d'Alcinoos et d'Arété et jeta ses bras autour des genoux de la reine. Au même instant, la nuée divine s'ouvrit et se dissipa. À l'aspect imprévu du héros, l'assemblée entière fut étonnée, muette, et le considéra avec admiration. Ulysse, dans l'attitude d'un suppliant, prononça ces paroles :

« Arété, fille du grand Rhéxenor, c'est un enchaînement des plus cruelles infortunes qui m'amène à tes pieds, devant le roi ton époux et ces nobles personnages. Veuillent les dieux vous accorder à tous une longue suite de jours dont rien ne trouble la félicité, et puissiez-vous transmettre à vos enfants vos richesses et les dignités que le vœu de ce peuple vous déféra ! Le seul désir que je forme pour moi, c'est que vous daigniez me renvoyer promptement dans ma patrie. *Hélas !* , depuis un grand nombre d'années, loin des miens, je lutte contre tous les coups de la fortune. »

Puis il alla s'asseoir sur la cendre du foyer.

L'assemblée tout entière, sous l'impression de cette scène, gardait un silence prolongé. Enfin Echénée, le plus âgé des chefs de l'île, personnage aussi distingué par

son éloquence que par ses lumières et une grande connaissance des temps passés, ayant à cœur la gloire des Phéaciens, parla en ces termes :

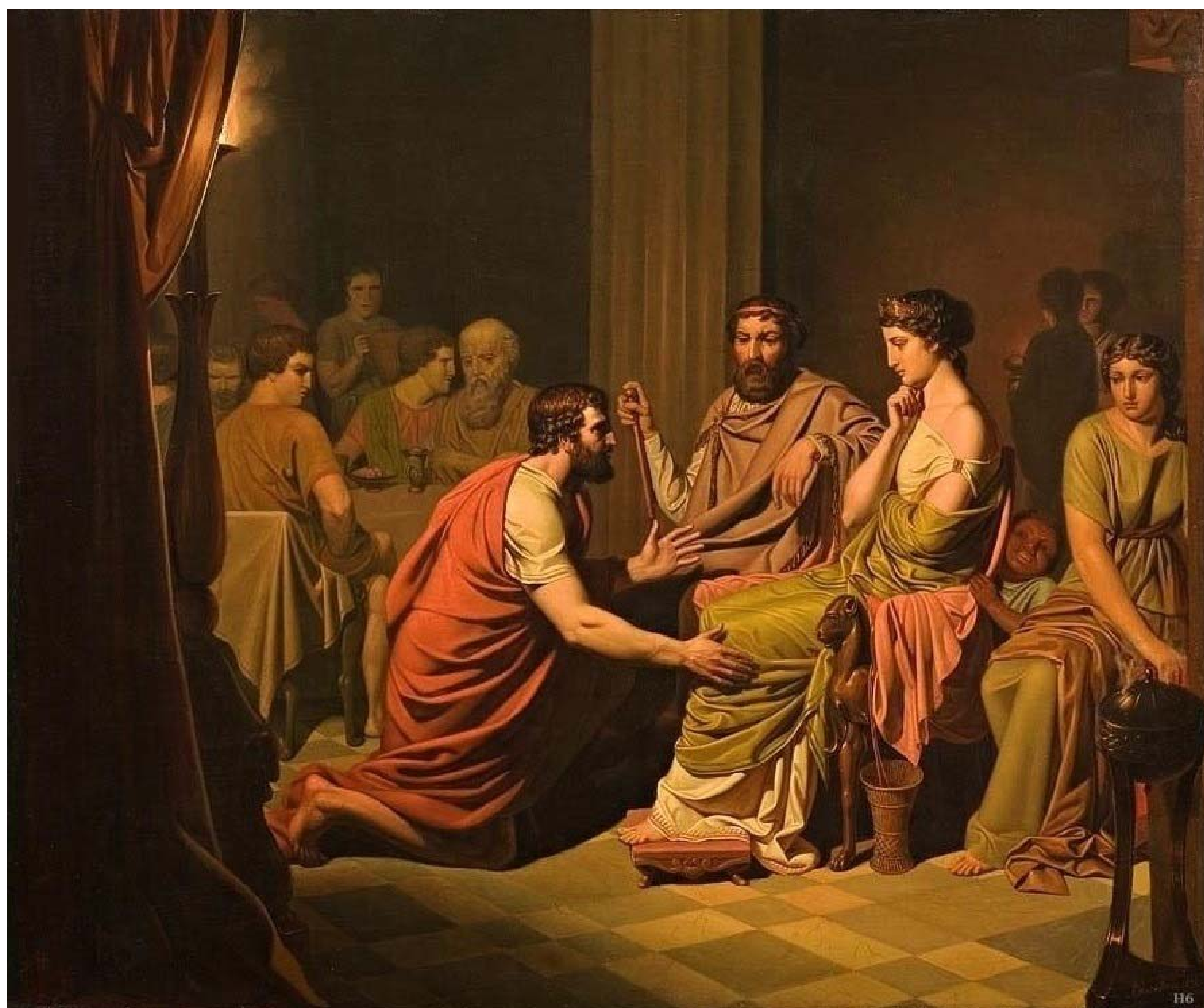
« Alcinoos, il est honteux, il est contraire à nos lois que cet étranger demeure couché dans la cendre. Les chefs font violence à leurs sentiments, attendant tes ordres. Dis à ce mortel de se lever et, lui offrant un siège, ordonne à tes hérauts de remplir les coupes pour que nous fassions des libations à Jupiter, guide et protecteur des suppliants. Que notre hôte enfin prenne part au banquet. »

Il n'avait pas fini que le roi, prenant la main d'Ulysse, et le relevant de la cendre, le plaça à côté de lui sur un siège qu'occupait Laodomas, celui de ses fils qui lui était le plus cher. Une esclave, portant un bassin d'argent avec une aiguière d'or, versa de l'eau sur ses mains et posa devant lui une table, qu'une autre esclave vient couvrir de mets choisis et variés.

Ulysse, que le sort avait tant éprouvé, prit part au banquet. Après de coutumières libations à Jupiter, l'heure d'aller reposer étant venue, Alcinoos dit :

« Princes et chefs des Phéaciens, voici ce que j'ai résolu : demain, dès la naissance de l'aurore, nous rassemblerons un plus grand nombre de personnages distingués, et, pour célébrer dignement la venue de notre hôte, nous ferons couler sur les autels le sang des plus belles victimes. Ensuite nous songerons à préparer son départ. Que, délivré enfin de ses peines et de ses soucis, il parvienne, par notre aide, au seul but de ses vœux, et qu'il ait le bonheur d'arriver promptement dans sa patrie, si éloignée qu'elle puisse être. »

L'aurore commençait à peine à briller au ciel que le roi Alcinoos et Ulysse, déjà levés, se rendaient ensemble, à la tête des principaux chefs de l'île, vers le lieu du conseil, près du port, en face des vaisseaux.



*Ulysse devant Alcinoos, roi des Phéaciens, par August Malmström*

En arrivant, ils se placèrent, l'un à côté de l'autre, sur des sièges de marbre. Minerve, pour rendre les Phéaciens favorables au départ d'Ulysse, parcourut la ville entière sous la figure d'un des hérauts d'Alcinoos. Elle animait de sa voix chacun de ceux qu'elle rencontra :

« Princes et chefs des Phéaciens, venez au conseil, ne tardez point. Vous y verrez un inconnu qui a couru toutes les mers, et qu'une tempête a jeté sur nos bords. Il vient d'arriver au palais d'Alcinoos. On dirait l'un des immortels. »

À sa voix, tous accoururent, se précipitèrent, et rapidement, tous les sièges furent occupés et la place immense fut remplie. Tous les yeux furent fixés sur Ulysse. On le regardait avec admiration. Minerve avait répandu sur toute sa personne un charme divin. Jamais tant de majesté ne fut empreinte dans ses traits. Elle voulut lui concilier le respect et l'amour des Phéaciens ; elle voulut aussi qu'il sorte vainqueur de la lice où son adresse et son courage allaient être éprouvés.

Dès que l'assemblée fut réunie, Alcinoos élevant la voix :

« Princes et chefs des Phéaciens, dit-il, l'étranger qui est sous vos yeux a été conduit par sa destinée errante dans ma demeure. D'où vient-il ? Est-ce des pays où le soleil se lève ? Il garde sur ce point un silence que je respecte. Mais il nous implore ; il nous conjure instamment de lui accorder un prompt retour dans sa patrie. Nous, fidèles à notre passé, accordons-lui cet heureux retour. Je n'ai pas à me reprocher qu'aucun étranger ait longtemps gémi, dans mon palais, dans l'attente de cette grâce. Lançons à la mer le meilleur de nos vaisseaux. Choisissons, pour le conduire, cinquante de nos plus habiles marins. Vous, donc, jeunes hommes, qui formerez cette troupe, mettez-vous, sans retard, à l'équiper et, dès qu'il sera prêt, venez dans ma maison prendre part à un splendide festin. J'y réunirai de nombreux convives. Quant à vous, princes des Phéaciens, je vous invite à me suivre dans mon palais, pour que nous recevions cet hôte avec les honneurs et l'amitié qu'il mérite. Qu'on fasse aussi venir Démodoque, ce chantre vraiment divin, car un dieu seul peut inspirer les accents mélodieux dont il nous ravit. »

Ayant dit ces paroles, il marcha, à la tête des chefs qui le suivaient, le sceptre à la main, vers son palais. Un héraut couru appeler le chantre Démodoque.

On choisit cinquante jeunes gens qui, dociles à l'ordre du roi, allèrent au rivage. À peine arrivés, un vaisseau fut lancé à la mer, le mât élevé, les avirons rangés avec symétrie, les voiles déroulées, et, quand le vaisseau fut prêt à partir, il fut attaché dans le port, et tous se rendirent au palais d'Alcinoos.

La foule, où tous les âges étaient confondus, inondait les salles, les portiques et la cour. Alcinoos fit égorger douze agneaux, huit porcs, et deux bœufs superbes. On les dépouilla, on les partagea, on apprêta le banquet. Arriva le héraut conduisant le chantre aimé. Le festin commença ; tous s'y livrèrent avec joie.

Après qu'ils eurent assouvi la faim et la soif, Démodoque, inspiré par les muses, entama un chant qui alors passionnait toutes les âmes. C'était la fameuse dispute entre Achille et Ulysse. Achille voulait qu'on attaquât Troie de vive force, qu'on eût recours à un assaut. Ulysse faisait valoir les moyens de ruse, les stratagèmes. Plus le débat s'animait et devenait violent, plus Agamemnon, le généralissime, jouissait en lui-même. C'est que l'oracle avait prédit que la ville serait prise, quand la discorde s'allumerait entre les plus illustres et les plus vaillants des Grecs.

Ce chant, qui rappelait si vivement à Ulysse la longue guerre de Troie et tous les maux qui en avaient été la suite, autant pour la Grèce que pour les Troyens, l'affecta profondément. Prenant de ses mains son manteau de pourpre et le ramenant sur sa tête, il s'en couvrit le visage pour cacher les pleurs qu'il ne pouvait retenir. Dès que le chant fut terminé, il se hâta de les essuyer et laissa voir ses nobles traits.

Mais, comme ce chant était admirable et transportait les chefs de plaisir, ils le redemandaient. Démodoque recommençait, et les sanglots d'Ulysse se renouvelaient. Nul des assistants ne s'en apercevait, excepté Alcinoos assis à côté de lui.

Interrompant alors cette partie de la fête, il ordonna que l'on passât à la suite :

« Princes et chefs des Phéaciens, dit-il, nous avons assez prolongé les charmes du festin et de la lyre. Levons-nous, allons ouvrir l'arène à ces jeux où se signalent la force et l'adresse, afin que cet étranger, de retour dans sa patrie, puisse dire à ses amis combien nous nous distinguons au pugilat[12], à la lutte, à la danse et à la course. »

[12] Lutte dans laquelle chacun des athlètes était armé d'un gantelet rembourré de fer appelé ceste.

Il sortit alors, suivi des chefs, et se dirigea vers la place où allaient se donner les jeux. Démodoque s'y rendit aussi à travers la foule innombrable.

Déjà se levait une foule d'athlètes, tous dans la vigueur de la jeunesse ; Acronée, Ocyale, Nautès, Thoon, Anchiale, Piorès, Elatrée, Prumne, Amphiale ; Euryale, semblable au farouche Mars, et Naubolides, le plus beau des Phéaciens, effacé cependant par Laodamas, à qui la nature a prodigué tous ses dons.

Les trois fils du roi, Laodamas, Halius et Clytonée, étaient au nombre des concurrents. D'abord ils se disputèrent le prix de la course. Rangés près de la barrière, ils virent, ouvert devant eux, la piste de l'arène. Tous s'y précipitèrent à la fois et firent voler des tourbillons de poussière. Clytonée toucha le terme et triompha de ses rivaux.

À la course succéda le rude combat de la lutte. Euryale, aux bras nerveux, en sortit vainqueur. Amphiale fut celui qui s'éleva dans l'air à la plus grande hauteur. Elatrée lança le disque[13] avec plus de force et plus loin qu'aucun autre. Enfin, au pugilat, c'est Laodamas, le noble fils d'Alcinoos, que la victoire couronna.

Après que les concurrents aient ainsi lutté de force et d'adresse, Laodamas, s'adressant à ses compagnons :

« Amis, leur dit-il, demandons à cet étranger s'il s'est exercé dans quelqu'un de ces combats. Il annonce une vigueur prodigieuse. Voyez, quels flancs ! Quels jarrets ! Quelle poitrine ! Quelles robustes épaules ! Et quels bras nerveux ! Il est encore dans toute la force de l'âge, mais de longues infortunes peuvent l'avoir brisé. Il n'est rien de tel que la mer pour venir à bout du tempérament le plus robuste.

— J'approuve ton idée, répondit Euryale, mais cet étranger est ton hôte, c'est à toi de l'inviter, de stimuler son ardeur.

Laodamas invita alors Ulysse à participer aux jeux. Mais ce dernier, l'esprit plus occupé de ses chagrins que des jeux de l'arène, refusa.

C'est alors qu'Euryale le provoqua. Aussitôt, Ulysse prit une pierre deux fois plus grande et plus lourde que le disque lancé par les Phéaciens, et, la tournant en l'air avec rapidité, il la jeta d'un bras, vigoureux. La pierre vola en grondant, et alla tomber au loin avec un bruit terrible.

[13] Palet rond qu'on lançait.

Tous ces navigateurs si hardis, ces rameurs intrépides, se crurent foudroyés et s’inclinèrent jusqu’à terre. La pierre avait dépassé d’un long espace toutes les marques des rivaux.

Après les éloges de cet exploit, Alcinoos ordonna que l’on poursuive, avec la danse et le chant.

À la fin des festivités, Alcinoos, voulu accorder à Ulysse les plus honorables gages de l’hospitalité, en demandant à chacun des douze rois de l’île de donner à leur hôte de riches vêtements de pourpre et un talent[14] d’or.

Tous les présents des chefs étaient rassemblés dans le cirque. Des hérauts les transportèrent au palais d’Alcinoos où ils furent reçus par les fils du roi qui les déposèrent aux pieds de leur vénérable mère. Le roi entra bientôt à la tête des chefs. Tous prirent place sur leurs trônes. Alcinoos, se levant, parla ainsi à la reine :

« Toi, qui partages mon trône, que j’aime et que j’honore, ordonne qu’on apporte le coffre le plus précieux, tu y placeras une tunique et un riche manteau. Ordonne aussi qu’on prépare un bain tiède. Après que notre hôte aura vu renfermer dans ce coffre tous les présents des illustres chefs, et qu’il aura pris un bain agréable, il sera mieux disposé pour la joie du festin, et prêtera plus volontiers l’oreille aux accents de l’harmonie. Ajoute encore à ces présents ma coupe d’or. Elle lui rappellera, chaque jour, dans son palais, mon souvenir, en faisant des libations à Jupiter et à tous les dieux immortels. »

Arété se fit apporter à l’instant un coffre de grand prix. Elle y plaça elle-même les vêtements et l’or qu’avaient donnés les Phéaciens. Elle y joignit une fine tunique et un manteau de la plus belle pourpre avec une coupe d’or, présents d’Alcinoos.

Ulysse alla s’asseoir à côté du roi. Le festin aussitôt commença. La chair des victimes fut partagée, le vin coula des urnes.

[14] Le talent est une unité de masse du poids utilisée à l'époque de la Grande-Grèce et jusque sous l'Empire romain. Un talent était l’équivalent de 30 kilogrammes.

Démodoque, à la fin du repas, fut invité à chanter à nouveau les mémorables exploits et les terribles infortunes des Grecs. Démodoque, plein du dieu[15] qui l'animait, éleva la voix. Et d'abord il chanta que les Grecs, après neuf années d'un siège inutile et d'une guerre sans issue, feignirent d'être découragés, et, montant dans leurs vaisseaux, après avoir brûlé leurs tentes, mirent à la voile et partirent. Déjà les plus résolus, enfermés avec Ulysse dans les flancs du cheval, furent au milieu de la citadelle où il avait été traîné avec les plus pénibles efforts.

Ce cheval, introduit par les Troyens eux-mêmes, fut offert aux dieux afin de les rendre favorables. Ainsi s'accomplissait l'oracle qui avait prédit que Troie périrait quand ses murs seraient ombragés par une machine portant dans son sein les plus redoutables chefs de la Grèce, armés de la destruction et de la mort.

Démodoque représenta les Grecs sortant, en foule et armés, des flancs de la machine. Il les montra saccageant la ville, livrant tout au fer et à la flamme, renversant les hautes tours. Ulysse et Ménélas se révélèrent entre tous. Ulysse, semblable au dieu des combats[16], courut assiéger le palais de Déiphobe, fils du roi Priam. Là, il affronta les plus grands périls ; là, il remporta une éclatante victoire qui porta le dernier coup à Troie et termina la guerre.

Ulysse ne pouvait entendre ces récits sans de profondes émotions, et sans verser de nouvelles larmes ; son visage en était inondé. Il parvint à les cacher aux yeux de l'assemblée, mais non à ceux d'Alcinoos, qui entendit les douloureux soupirs que le héros s'efforçait en vain de retenir dans son sein.

« Que Démodoque, dit alors le roi, ne prolonge pas davantage ses chants harmonieux. Le sujet ne réjouit pas également tous ceux qui l'écoutent. L'étranger en souffre et ses larmes coulent malgré lui. Mais, toi aussi, noble étranger, qui connaît nos sentiments, tu as un devoir à remplir, une dette à payer. Parle franchement et sans détour.

[15] Apollon
[16] Mars

Quel est ton nom, ton véritable nom ? Quel est ton pays ? Où notre vaisseau doit-il te conduire ? Raconte-nous ta vie, tes aventures. Quelles sont les régions habitées, les villes remarquables où le sort t'a conduit ? Quels peuples as-tu trouvés injustes, sauvages, féroces, ou pleins de respect pour les dieux et pour les droits sacrés de l'hospitalité ?

— Grand Alcinoos, répondit Ulysse, pourquoi ton cœur généreux me demande-t-il le récit de mes infortunes ? Je n'en saurais parler sans rouvrir mes blessures et sans verser de nouvelles larmes. Ciel ! Par où commencer ? Comment poursuivre ? Par où finir ? C'est une série de malheurs, pour ainsi dire, sans ordre et confuse.

Il poursuivit :

— Je suis Ulysse, fils de Laërte, cet Ulysse si connu par ses stratagèmes, et dont le nom retentit jusqu'au ciel. Mon pays est Ithaque, à l'occident de la Grèce… »

Ulysse livra alors à Alcinoos le récit de ses aventures.

# - 15 -

# Retour à Ithaque

Pendant que tout dormait dans l'île des Phéaciens, le roi, la reine, les chefs, réunis dans la vaste salle, écoutaient, silencieux et charmés, le récit d'Ulysse. Il avait cessé de parler que, muets, ils écoutaient encore. Alcinoos rompit enfin le silence :

« Puisque le ciel t'a conduit dans ce palais, aucune tempête, aucun malheur ne troublera plus ton retour, quelle que soit la rigueur du sort acharné à te poursuivre. Maintenant je m'adresse à vous, chefs de ce peuple, qui jouissez de l'honorable privilège de prendre part, chaque jour, à ces fêtes et d'entendre les chants divins de Démodoque ; ce n'est pas assez des riches vêtements, de l'or et des autres dons que nous avons faits à cet étranger, lesquels dons sont renfermés dans un coffre précieux ; qu'il ne s'éloigne pas sans recevoir un nouveau gage de notre estime et de notre affection, et que chacun de nous ajoute à ses dons un rare trépied et une urne superbe. Si ces largesses, telles que n'en reçut jamais aucun autre étranger, sont d'un prix qui excède nos forces individuelles, il est juste qu'un tribut y fasse concourir tous les citoyens. »

Tous approuvent l'avis d'Alcinoos et se retirent ensuite pour aller prendre, dans leurs demeures, le repos de la nuit.

Le lendemain, dès les premiers rayons de l'aurore, on les vit accourir sur le rivage, chargés d'urnes et de trépieds. Alcinoos, entrant dans le navire, fit ranger avec soin ces vases sous les bancs, pour que les rameurs n'éprouvent aucune gêne dans leurs mouvements. Un dernier festin réunit tous les chefs en l'honneur d'Ulysse. Démodoque y fit entendre sa voix. Mais Ulysse, dont le départ était fixé pour le soir, tournait souvent l'œil vers le soleil, impatient de le voir bientôt descendre sous l'horizon. Tel un laboureur qui a passé toute une journée à tracer, avec ses bœufs, de

rudes sillons, voit avec plaisir le soleil disparaître, Ulysse fut content de voir le soleil rejoindre l'horizon.

Alors, s'adressant aux Phéaciens et particulièrement au roi, il dit :

« Alcinoos, roi de ce peuple, et vous, princes illustres, veuillez faire sans retard les libations pour me renvoyer heureusement dans ma patrie, et puisse le ciel couronner vos désirs ! Je pars, honoré de vos dons, comblé de vos bontés. Plaise aux dieux de les confirmer en y joignant les leurs ! Que je retrouve dans ma patrie une épouse fidèle, des amis dévoués. Et vous, dont je vais me séparer, puissiez-vous être longtemps la consolation et la gloire de vos femmes et de vos enfants ! Daignent les immortels, en faisant toujours fleurir au milieu de vous toutes les vertus, vous donner des jours prospères et détourner de cette île les calamités ! »

Ces paroles remplirent d'émotion tous les cœurs. Chacun pressa le roi de n'apporter aucun retard au départ de l'étranger. Alcinoos donna aussitôt l'ordre au héraut Pontonoüs de remplir les coupes du vin le plus pur et de les porter à tous les assistants,

« Afin, dit-il, qu'invoquant le père des dieux, nous ne retardions plus le retour de notre hôte dans sa patrie. »

Pontonoüs remplit les coupes et les porta aux convives. Les chefs, assis, firent les libations en l'honneur des dieux. Seul, Ulysse se leva et, mettant la coupe entre les mains de la reine, il lui dit :

« Ô reine, que rien ne trouble le cours de ta félicité, jusqu'à ce que, au terme d'une longue et sereine vieillesse, tu subisses, exempte de douleurs, le sort commun à tous les mortels. Je retourne au sein de mes foyers. Adieu, reçois mes vœux de bonheur pour toi, pour tes enfants, pour ton peuple et pour le roi. »

En achevant ces mots, Ulysse franchit le seuil de la salle et sortit. Un héraut, par l'ordre d'Alcinoos, le conduisit jusqu'au navire. La reine Arété le fit suivre de trois de ses femmes chargées d'une tunique de pourpre, d'un manteau éclatant, d'un coffre précieux, de vin et d'aliments.



*Le navire des Phéaciens, par Jan Styka*

Quand on fut arrivé au bord de la mer, les Phéaciens choisis pour accompagner Ulysse déposèrent ces dons dans le navire et étendirent des peaux et des tapis près de la poupe, pour qu'il y goûte un sommeil paisible.

Ulysse monta dans le vaisseau, et prit place sur cette couche. Tout était prêt ; déjà les rameurs rangés sur leurs bancs bouleversèrent de l'aviron le flot écumant. Le plus doux, le plus profond sommeil s'empara bientôt de tous les sens du héros. Un char attelé de quatre chevaux agiles et vigoureux, qu'excite encore l'aiguillon, ne volerait pas dans l'arène avec plus de rapidité que ne le fit maintenant sur la plaine liquide ce vaisseau chargé de la conduite d'un mortel dont la sagesse était comparable à celle des dieux de l'Olympe. Combien il avait jusque-là essuyé de travaux et de peines, en se faisant jour à travers les combats et les tempêtes ! Maintenant il oubliait, dans le plus calme sommeil, tant de soins et de maux.

Tout à coup brilla l'étoile qui annonce l'aurore, et, au même instant, le navire accosta sur une île, sur l'île d'Ithaque. Il y avait dans cette île un port consacré à Phorcys, dieu marin. Deux rocs escarpés, qui se jetaient dans la mer, formaient un rempart naturel contre la rage des vents. L'eau, dans ce port, n'était jamais troublée, et les vaisseaux, dès qu'ils y étaient entrés, restaient, sans être liés, immobiles. Un olivier le couronnait de son vaste ombrage. C'est dans ce port, connu des Phéaciens, qu'ils firent entrer le vaisseau dont l'essor fut si rapide qu'il alla s'enfoncer, à moitié, dans le sable du rivage.

Aussitôt, prenant dans leurs bras Ulysse avec les peaux et les tapis de pourpre sur lesquels il reposait endormi, ils descendirent à terre et déposèrent doucement le héros sur le sable sans qu'il se réveille. Le navire déchargé de tous les présents, et ses richesses cachées sous un olivier voisin, à l'écart de la route, ils reprirent le chemin de leur pays.

Toujours est-il que le héros, étendu sur sa terre natale, se réveilla. Il porta ses regards de tous côtés et ne la reconnut point. Tel fut l'effet de sa longue absence, mais bien plus encore d'un nuage épais dont Minerve l'environnait.

Elle voulait, avant que personne ne le voie, lui parler, s'entretenir avec lui. Elle voulait, pour ses projets, que ses amis, le peuple, sa femme même, ne le sachent revenu qu'après qu'il se soit vengé de ses ennemis.

Voilà pourquoi tout prit à ses yeux une face étrangère, la route, le port, les rochers, les forêts. Saisi de douleur, il chercha vainement le lieu de sa naissance. Il versa des larmes amères, se pensant trahi par les Phéaciens. Ainsi, et pensant de plus qu'ils avaient profité de son sommeil pour le dépouiller d'une partie des présents qu'il avait reçu des chefs, il parcourut rapidement tous ces objets. Les cuves, les trépieds, l'or, les riches vêtements, rien ne manquait.

Mais bientôt ses larmes recommencèrent à couler. C'est sa patrie qu'il voulait. Sans elle rien n'avait de prix à ses yeux. Se traînant le long du rivage battu des flots de la mer, il faisait retentir l'air de ses cris plaintifs, quand tout à coup parut Minerve sous la forme d'un jeune berger, remarquable par sa stature, la distinction et la beauté de ses traits. Ulysse, ravi, courut à sa rencontre :

« Ô berger, dit-il, toi que je rencontre le premier sur cette terre inconnue, sois béni du ciel, et que je trouve en toi un ami ! Sauve-moi, aide-moi à sauver ces richesses. Je t'implore comme un dieu, j'embrasse tes genoux. Mais, avant tout, réponds avec sincérité et dissipe mon incertitude. Quel est ce pays ? Quelle est cette ville que j'aperçois ? Suis-je dans une île ou sur un continent ?

— Il faut que tu viennes de terres lointaines, répondit la déesse, pour me demander le nom de ce pays. Tu n'es pas dans une contrée inconnue. Son nom est dans toutes les bouches, depuis les lieux qui voient naître le jour, jusqu'à ceux où il s'éteint dans la profonde mer. Cette île semée d'âpres rocs, même si elle est privée de plaines, n'est pas tout à fait stérile. Elle se dore de froment ; la vigne croît sur ses coteaux ; les chèvres et même les bœufs y ont des pâturages. Elle est ombragée de toute espèce de forêts ; des sources intarissables l'arrosent. Enfin, ô étranger, le nom d'Ithaque est surtout connu dans les champs de Troie, qui sont si loin de la Grèce.

À ce nom d'Ithaque, Ulysse, si longtemps malheureux, fut rempli d'enthousiasme. Toutefois, maître de lui-même et fidèle à la prudence, ne voulant pas se découvrir, il inventa, à l'instant la fable que voici :

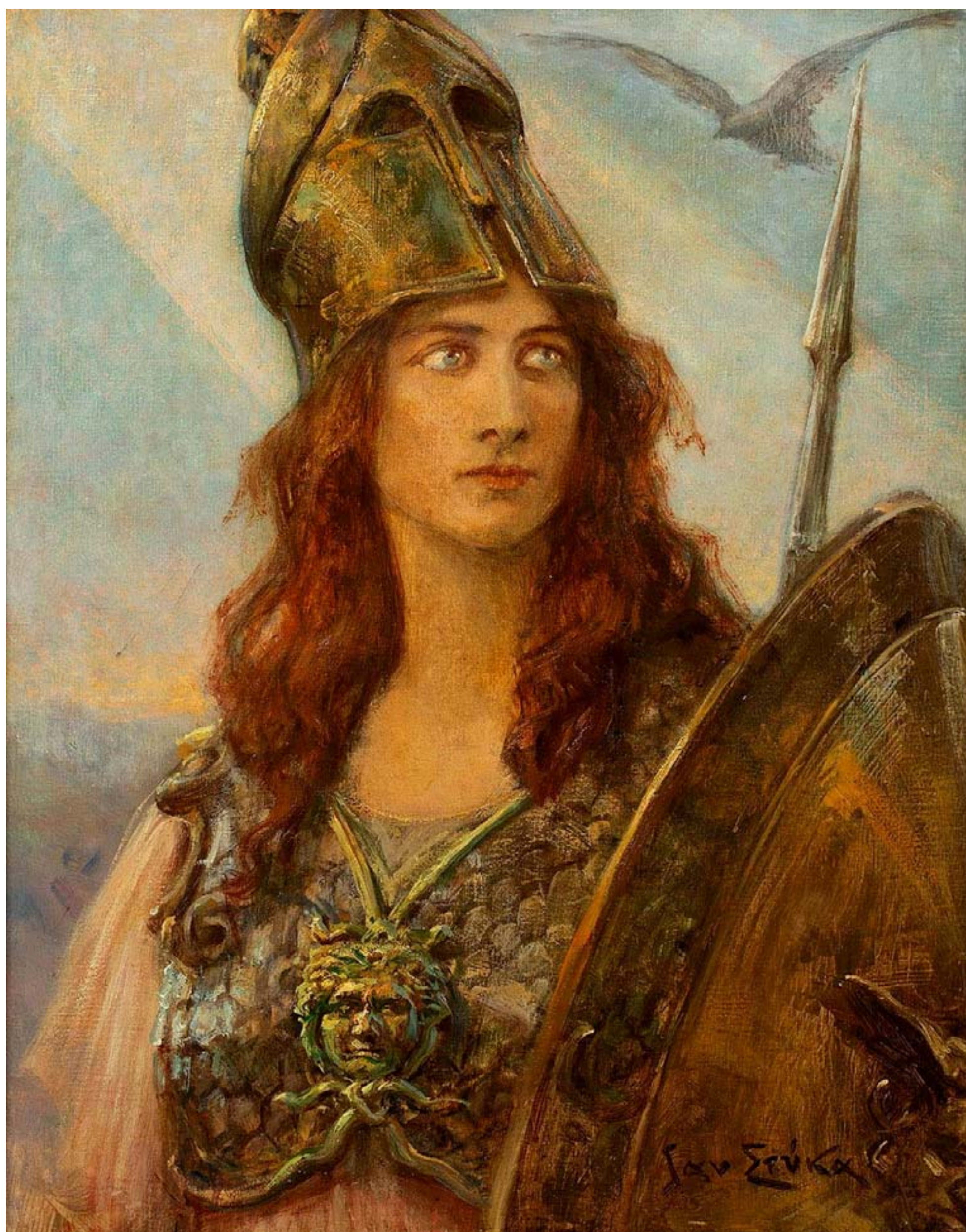
— Le nom d'Ithaque ne m'est pas, en effet, inconnu. Il m'est parvenu, à travers la mer, jusque dans l'ile de Crète, ma patrie. J'ai été obligé de fuir : j'ai, par un motif de vengeance, ravi le jour au fils d'Idoménée, Orsiloque, le plus agile coureur de Crète. Il

voulait m'enlever tout mon butin, le prix de cent combats et de périls incroyables pendant le siège de Troie. Il m'avait juré une haine éternelle, parce que, au lieu de ramper, comme tant d'autres, sous les ordres de son père, je me distinguais parmi les chefs, à la tête d'une troupe vaillante. Au moment où il se disposait à s'emparer, par la force, de sa proie, je le perçai de mon javelot ; il tomba sans vie. Un vaisseau de Phéniciens était prêt à partir. J'obtins d'eux, au prix d'une part de mon butin, qu'ils me conduisent à Pylos, ou dans l'Élide. Mais *hélas !* , malgré tous leurs efforts, la violence des vents nous emporta loin de ces côtes, et nous fûmes jetés ici durant les ténèbres de la nuit. Épuisés de fatigue, nous nous sommes étendus sur le rivage. Je m'y suis endormi d'un profond sommeil. Ce matin, les Phéniciens, profitant d'un vent favorable, déposèrent mes richesses sur le sable où je dormais, et sont partis pour Sidon. C'est ainsi que je suis resté seul et dans l'embarras où tu me vois.

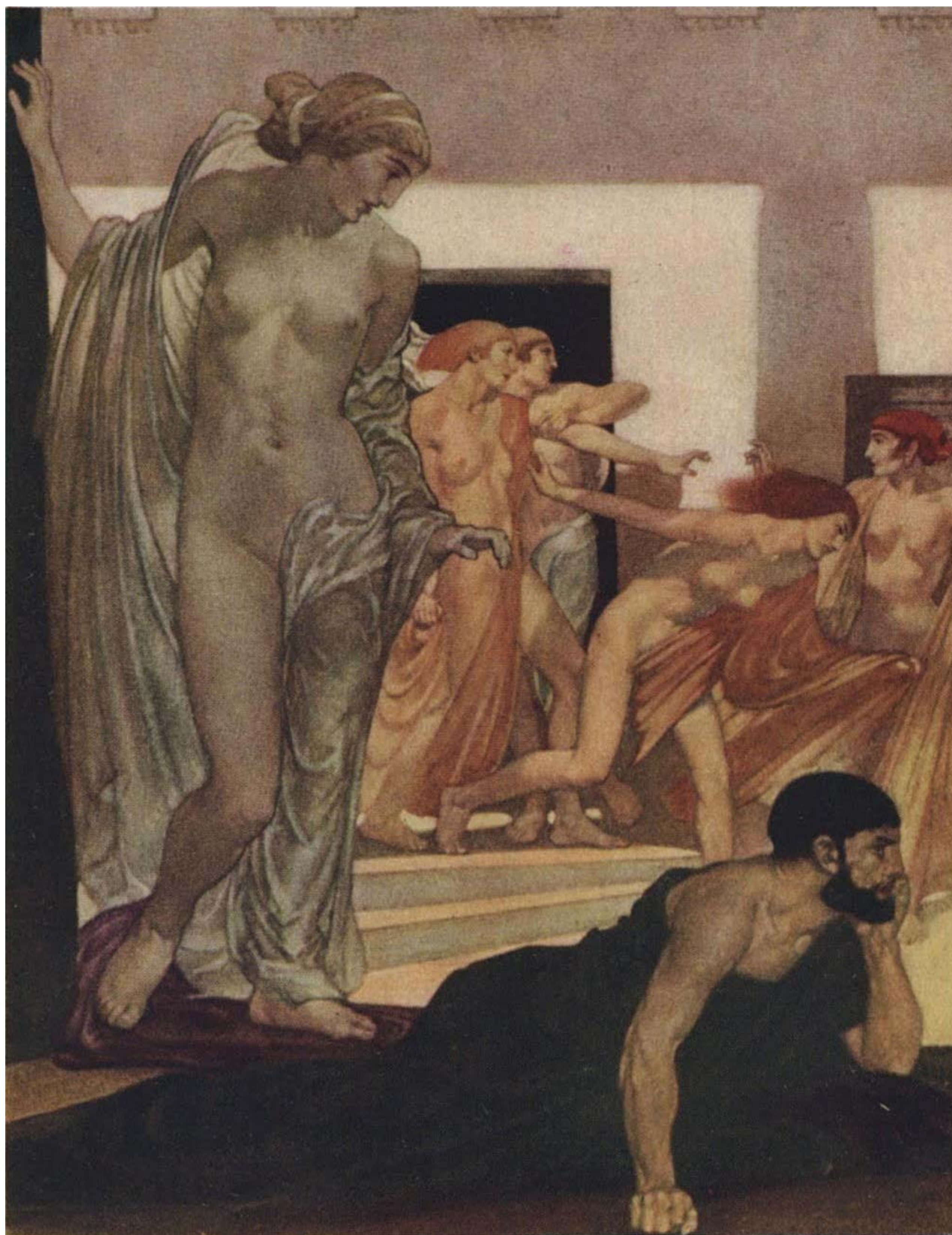
La déesse sourit, et, prenant affectueusement la main d'Ulysse, elle parut tout à coup sous la forme d'une femme de la plus grande beauté et de la prestance la plus majestueuse. C'était Minerve elle-même, sans déguisement. On reconnaissait à son aspect la déesse de la sagesse, et la divine ouvrière dans les arts de l'industrie.

— Celui-là serait bien habile, dit-elle, qui l'emporterait sur toi dans l'art de feindre. Infortuné ! Faut-il que, dans ta patrie même, tu sois obligé de recourir aux déguisements, si familiers à ton esprit dès la plus tendre enfance ! Mais n'employons pas cet art l'un contre l'autre ; réservons-le pour les occasions où la prudence l'exige. Bientôt il nous faudra montrer que nous sommes, toi, le plus sage des mortels, moi, la déesse renommée, dans l'Olympe même.

Mais comment as-tu pu méconnaître la fille de Jupiter, cette Pallas, la compagne assidue de tes périls, celle qui protège tes jours, et qui, tout dernièrement, t'a concilié le cœur des Phéaciens ? Je viens encore, en ce moment, pour te donner des avis salutaires, pour mettre en sûreté les trésors dont, inspirés par moi, te comblèrent les princes de l'île de Schérie, et pour t'avertir de toutes les peines qui t'attendent encore dans ton palais. Ton devoir à toi est de les supporter avec constance. Surtout ne confie à personne le secret de ton retour. Souffre en silence l'insulte et le mépris, et que l'insolence de tes oppresseurs, des plus vils des hommes, te trouve impassible.



*Minerve, par Jan Styka*



*La déesse parut sous la forme d'une femme de la plus grande beauté...*
*Illustration de William Russel Flint*

— Ô déesse, répondit Ulysse, il n’est pas toujours facile à l’œil le plus clairvoyant de te reconnaître sous les formes si diverses que tu prends. Je n’oublie pas les témoignages de ta bienveillance pendant le long siège de Troie. Aussi, aujourd’hui, c’est toi qui viens, dans l’île des Phéaciens, réveiller mon courage. Tu as guidé mes pas jusque dans le palais. Mais, je t’en supplie, au nom de Jupiter, ton père, tire-moi d’un doute trop pénible. Je ne puis me persuader que ce soit là Ithaque. Ne suis-je point encore égaré dans quelque autre contrée ? Ah ! Parle, n’est-ce pas un songe ? Suis-je en effet dans ma patrie ?

— Tu es bien toujours Ulysse, répondit la déesse. Aussi n’aie pas peur que je t’abandonne ; tu es toujours ce chef prudent, maître des mouvements de son âme. Après une si longue absence et tant de terribles aventures, quel mortel ne se précipiterait dans ses foyers, pour serrer dans ses bras sa femme, son fils, tout ce qu’il aime ? Toi, tu retiens tes pas, lu ne m’adresses pas même de question sur Pénélope, et tu veux sonder par toi-même les sentiments de son cœur. Apprends qu’elle n’a point quitté ton palais. Là, elle t’attend dans l’amertume des larmes ; rien ne lasse sa constance.

Je vais dissiper entièrement ton doute, et te montrer ton Ithaque. Vois ici le port consacré au dieu Phorcys ; vois l’olivier qui le couronne de son feuillage. Reconnais-tu cette grotte, séjour agréable et frais des Naïades, où tu vins tant de fois leur offrir des victimes ? Enfin le mont Nérite, et ses hautes forêts ? »

Au même instant elle dissipa le nuage qui entourait le héros. Il reconnut son île et éprouva un ravissement de joie ; il baisa cette terre chérie. Levant ses bras vers les nymphes, il les invoqua à haute voix :

« Ô Naïades, filles de Jupiter, l’espérance de Vous revoir était morte dans mon cœur, je vous salue, recevez mes vœux les plus ardents. Bientôt, comme autrefois, vos autels seront couverts de nos dons, si Minerve, toujours remplie de bienveillance pour moi, daigne prolonger ma vie et bénir un fils que j’aime.

— Mon secours, dit Minerve, ne te manquera point. Mais commençons par mettre tes richesses à l’abri. Nous aviserons ensuite aux moyens d’assurer le succès de ton entreprise. »



*Ulysse embrasse sa terre natale.*
*Illustration de Jan Styka*

En disant ces mots, la déesse entra dans la grotte sacrée et en parcourut tous les recoins. C'est là, dans l'endroit le plus secret, qu'elle cacha l'or, l'airain, les vêtements, le coffre, qu'il avait reçu des Phéaciens. Elle ferma ensuite l'entrée par une grande roche.

Puis, assis l'un à côté de l'autre, sous l'olivier qui ombrageait la grotte, ils préparèrent ensemble la perte des amants de Pénélope.

« Songe maintenant, dit la déesse, comment tu puniras cette troupe insolente qui, depuis trois années, règne dans ton palais, et, par des offres séduisantes, l'intimidation et la menace, met en œuvre tous les moyens pour te ravir ton épouse.

— Quoi ! s'écria Ulysse, sans toi, si tu ne m'avais pas éclairé sur ce danger, j'allais donc rencontrer dans mon palais le sort d'Agamemnon ! Les scélérats m'eussent assassiné ! Dis, par quel moyen puis-je me venger de ces audacieux ? Sois toujours à mon côté, inspire-moi l'audace dont tu remplis mon cœur au moment de la chute de Troie ; et alors, fussent-ils cent, je les attaquerais seul et demeurerais victorieux.

— Sans doute je serai près de toi, dit Minerve, et mon secours ne se fera point attendre, lorsqu'enfin l'heure de combattre sera venue. Mais il faut amener cette heure par de prompts préparatifs. Écoute : le premier soin à prendre, c'est que personne ne sache que tu es revenu. Je prétends donc te rendre méconnaissable à tous les yeux. Cette peau douce, animée, qui couvre tes membres souples, va devenir âpre et ridée ; ta tête, qu'ombrage une noire chevelure, sera chauve ; tes beaux vêtements se changeront en haillons ; tes yeux où brillent la grandeur et le courage, paraîtront ternes et timides. Tu te montreras, sous cette forme repoussante, aux amants de Pénélope, à elle-même, et à ton fils.

Va d'abord chez Eumée, l'un des intendants de tes troupeaux. Il est ton serviteur le plus fidèle, et personne n'a plus d'attachement et de respect pour ton fils et pour Pénélope. Tu le trouveras maintenant établi sous le rocher de Porax, toujours plein de vigilance pour les troupeaux confiés à sa garde. Tu recueilleras de sa bouche, ennemie du mensonge, toutes les instructions nécessaires à tes vues.

Pendant ce temps-là j'irai dans Sparte presser le départ de Télémaque, ton fils ; car il s'est rendu chez Ménélas dans son impatience d'apprendre de la renommée si tu respires encore.



*Minerve inspire à Ulysse sa vengeance, par Jan Styka*

— Eh ! Pourquoi, demanda Ulysse, puisque mon sort t'était connu, ne l'en avoir pas instruit ? Doit-il être, comme moi, le jouet des tempêtes et de la fortune, tandis que des étrangers sont maîtres de son héritage ?

— Ne crains point pour ton fils, reprit Minerve ; c'est moi qui l'engageai à partir, et je l'accompagnai pour le faire connaître dans la Grèce. Loin de courir aucun péril, il est reçu avec magnificence dans le palais de Ménélas. Il est vrai que les jeunes chefs, ennemis de ta maison, lui dressent des embûches, et l'attendent sur un vaisseau pour l'immoler. Mais la terre couvrira leurs corps avant qu'ils accomplissent leur dessein. »

En achevant ces mots, Minerve toucha Ulysse de sa puissante baguette. Sa chair, tout à l'heure lisse et unie, se flétrit, sa peau fut pendante. Toute sa personne fut celle d'un vieillard qui plie sous le poids des années. Aucun cheveu sur sa tête. Ses yeux, brillant naguère d'un feu divin, se sont éteints. À la place de ses habits somptueux, de sales lambeaux, noircis par la fumée, et, sur ces lambeaux, une longue peau de cerf râpée. Minerve mit un bâton dans sa main tremblante, et suspendit à ses épaules, par une vieille courroie, une besace rapiécée. La déesse, ayant achevé de se concerter avec Ulysse, s'éleva dans l'air et vola promptement vers Télémaque à Lacédémone.

## - 16 -

## Ulysse reçoit l'aide d'Eumée.

Le héros, s'éloignant du port, suivit, à travers les montagnes ombragées des forêts, les sentiers rudes et rocailleux que Pallas lui avait indiqués, et arriva à la demeure d'Eumée, chef des pâtres, celui qui, de tous les serviteurs du roi, veillait avec le plus de soin sur les biens de son maître. Il le trouva assis à l'entrée d'une habitation belle et spacieuse, sur le haut d'une colline.

C'était lui qui, pendant l'absence du roi, avait élevé de ses mains, pour lui et ses troupeaux, ce bâtiment, sans qu'il en coûtât rien à Laërte ni à Pénélope. Les murs étaient formés de roches qu'il avait extraites des carrières. Autour de la maison, une grande cour, fermée d'une haie d'épines, laquelle était étayée de nombreux poteaux de chênes qu'il avait fendus et façonnés lui-même.

Dans cette cour, douze étables contiguës, dont chacune recevait, pendant la nuit, cinquante truies pleines, tandis que les mâles restaient dans les champs. Mais leur nombre avait bien diminué, depuis qu'Eumée était contraint d'envoyer, chaque jour, la plus belle pièce du troupeau pour la table des amants de Pénélope. Cependant, il comptait encore trois cent soixante verrats. Quatre dogues vigoureux, élevés par lui, veillaient à la garde des troupeaux.

Eumée, au moment de l'arrivée d'Ulysse, découpait une peau de bœuf pour s'en faire des bottines. Déjà les pâtres étaient partis, trois d'entre eux conduisant les troupeaux aux pâturages, le quatrième menant à la ville, par l'ordre d'Eumée, le porc qu'il était obligé de livrer à ses nouveaux maîtres.



*Eumée, par Jan Styka*

Tout à coup les dogues, apercevant Ulysse, s'élancèrent vers sur lui avec des aboiements terribles. Ulysse, prudemment, s'assit et posa à terre son bâton. Cependant, il allait être, dans sa propre maison, victime de leur rage, si Eumée, laissant tomber la peau de bœuf de ses mains, ne fût vite accouru.

Il rappela à grands cris ces animaux féroces, puis s'adressa à Ulysse :

« Ô vieillard, qu'il s'en est peu fallu que tu n'aies été déchiré, à ma porte, par ces chiens furieux ! C'eût été pour moi un grand sujet de douleur et d'opprobre. Et cependant les dieux ne m'ont pas épargné les chagrins et les peines. Je consume ma vie à regretter et à pleurer mon maître, l'égal des immortels par ses vertus. Je donne tous mes soins à ses troupeaux, je les engraisse pour ses plus mortels ennemis, pendant que lui-même manque peut-être de nourriture dans des pays inconnus. *Hélas !*, sait-on seulement s'il vit encore, si le soleil luit encore pour lui ! Mais, ô vieillard, viens, suis-moi dans ma maison. Quand tu auras soulagé ta faim et ta soif, tu m'apprendras quel est ton pays, et tu me feras le récit de tes malheurs.

À peine entrés, Eumée lui fait un lit de feuilles tendres, sur lesquelles il étendit la peau velue d'une chèvre sauvage et invita son hôte à s'y asseoir. Ulysse, charmé du bon accueil, lui dit :

— Ô mon hôte, que Jupiter et tous les immortels, en récompense de cette réception si cordiale, t'accordent la satisfaction de tous tes désirs !

— Étranger, répondit Eumée, je ne me pardonnerais pas de mal recevoir celui qui vient me demander asile, fût-il d'une condition inférieure à la tienne. Tous les voyageurs et tous les pauvres sont envoyés par Jupiter. Les dons que je peux leur offrir sont bien légers, mais les dons légers ne laissent pas de faire plaisir et de soulager. On ne peut exiger que cela de serviteurs toujours craintifs devant des maîtres jeunes et impérieux.

Je n'espère plus le retour de celui qui, je puis le dire, me chérissait. Il m'eût donné une belle habitation, de l'aisance, une femme dont on m'aurait jalousé. Enfin il m'eût accordé tout ce que le meilleur des maîtres accorde au serviteur le plus affectionné et le plus dévoué, s'il eût eu le bonheur de rester et de vieillir dans son palais. Mais *hélas !*, il n'est plus.

Ah ! Plût aux dieux que toute la race d'Hélène eût péri jusque dans sa racine, elle qui précipita dans les enfers tant de grands personnages ! Car celui dont je te parle est allé venger la gloire d'Agamemnon et a fait la grande guerre de Troie. »

Sans perdre de temps, il courut à une de ses étables et en rapporta deux jeunes porcs, dont il fit le sacrifice. Il les passa à la flamme, et, les ayant partagés, il les fit rôtir sur des charbons enflammés puis les servit fumants et saupoudrés de farine à son hôte. Il mêla le vin à l'eau dans sa coupe de hêtre, et, se plaçant en face d'Ulysse, l'invita à prendre sa part de ce repas cordial.

« Étranger, contente-toi de la chair de jeunes porcs, la seule qui soit permise aux serviteurs. Les verrats, qu'on engraisse avec soin, sont réservés pour les amants de la reine, ces hommes au cœur dur, et qui bravent la vengeance céleste. Cependant les dieux haïssent la violence, ils honorent et récompensent la justice et la piété. On a beau remporter chez soi un riche butin des pays qu'on a ravagés, on n'étouffe point, au fond de son âme, le remords, une terreur secrète des vengeances divines.

Il faut que les chefs aient reçu la nouvelle certaine de la mort du héros que nous pleurons, puisque, au lieu de rester chez leurs pères et de suivre les lois de la justice et de l'honneur, ils redoublent de rapines et de désordre, sans honte, ni retenue. Autant que Jupiter fait naître de jours et de nuits, ils immolent, pour leurs festins, non pas une ou deux victimes, mais un grand nombre. Le vin, qui ne cesse de ruisseler dans leurs coupes, va bientôt manquer. En un mot tout est au pillage. Car apprends que celui qu'ils dépouillent avait des richesses immenses. Moi, comme les autres, il faut que je parcoure, chaque jour, d'un œil attentif, tous mes troupeaux, pour choisir la plus grasse victime et la livrer à mes nouveaux maîtres.

Ulysse, écoutait en silence. Il méditait, en lui-même, la perte de ces spoliateurs. Le repas fini, Eumée prit sa coupe, et, l'ayant remplie de vin, il la présenta à Ulysse qui la reçut, charmé par tant de cordialité, et, s'adressant ensuite à son hôte, lui dit :

— Donne-moi quelques détails sur cet homme si riche et si vaillant, qui eut le bonheur de t'acheter, pour te confier la garde de ses troupeaux. Il a fait, dis-tu, la guerre pour la cause d'Agamemnon. Fais-moi connaître à son sujet quelques faits pour voir si

je ne l'aurais pas connu. Les dieux savent si je ne l'ai pas rencontré, et si je ne pourrais point t'apprendre son destin. J'ai parcouru bien des pays.

— Ô vieillard, répondit Eumée, quand un voyageur viendrait annoncer qu'Ulysse est vivant et qu'il va revenir, ni Pénélope ni Télémaque n'y feraient attention et ne le croiraient. Il est si ordinaire à ceux qui courent les pays de forger des fables pour se faire bien voir, et obtenir un asile ! Tous les étrangers que leur sort conduit à Ithaque, si la reine les admet en sa présence, la flattent d'espérances trompeuses. Elle les reçoit avec l'empressement le plus amical et ne cesse de les questionner en pleurant. Mais que savent-ils ? Et que lui apprennent-ils ? Toi-même peut-être, bon vieillard, ton extrême indigence, le désir d'avoir une tunique, un manteau, te porteraient à quelque exagération, à des récits s'écartant quelquefois de la vérité.

Il n'est plus, voilà la triste réalité. Il laisse tous ses amis, et moi plus qu'aucun d'eux, ensevelis dans la douleur. Non, sur toute la terre, je ne trouverais pas un aussi bon maître. Je regrette moins la maison qui me vit naître, le père et la mère qui soignèrent si tendrement mon enfance. Le désir de les revoir m'arrache souvent des larmes. Cependant, je désire plus vivement encore revoir Ulysse. J'ai tort sans doute, ô étranger, de le nommer ainsi par son nom, sans y joindre un de ces mots qui marquent le respect, mais il me semble toujours que j'ai perdu en lui un frère, mon frère aîné.

— Ami, répondit Ulysse profondément ému, mais toujours maître des mouvements de son cœur, quoique tu rejettes obstinément tout espoir de son retour, et qu'aucun témoignage ne puisse vaincre ton incrédulité, je te jure – ce ne sont pas là de vaines paroles – qu'Ulysse reparaîtra. Prépare une récompense pour cette heureuse nouvelle. Dès qu'il aura mis le pied dans son palais, tu me couvriras de beaux vêtements, d'une tunique et d'un manteau. Jusque-là, malgré mon indigence, je refuse tes dons. Les portes des enfers ne me sont pas plus odieuses que celui qui, pour vivre, flatte par des mensonges. Tu verras Ulysse au plus tard dans un mois. Dans un mois, au plus tard, il se montrera et punira les oppresseurs de sa femme et de son fils.

— Ô vieillard, je suis trop certain de n'avoir pas à te récompenser de ces heureuses nouvelles. Mais ne parlons plus de cela. Ce souvenir réveille toujours en moi

une vive douleur. J'ai dans ce moment, un autre sujet de grande inquiétude. Je tremble pour le fils même d'Ulysse, pour Télémaque.

Ce jeune homme est parti pour Pylos, afin d'avoir des nouvelles de son père. Les amants de Pénélope l'attendent dans une embuscade pour le faire périr à son retour, afin d'éteindre dans Ithaque toute la race du divin Arcésius. Mais écartons encore ces idées lugubres, puisque malheureusement nous n'y pouvons rien. Espérons que Jupiter le préservera.

Parle-moi, vieillard, de tes propres malheurs. Satisfais, sans me rien déguiser, le désir que j'ai de te connaître. Qui es-tu ? Quelle est ta patrie ? Tu n'as pas traversé la mer à pied ? Sur quel navire es-tu venu ? Qui t'a conduit dans l'île d'Ithaque ? »

Puisqu'il était bien décidé à ne pas se faire connaître, même à Pénélope et à Télémaque, Ulysse inventa donc encore cette une histoire. Il dit être né dans l'île de Crète, de parents riches et puissants. Dépouillé par ses frères d'une partie de son héritage, il dut à lui-même, à son courage, une fortune nouvelle et splendide. Puis il conta sa vie, ses expéditions sur mer, dès avant la guerre de Troie, ces neufs années de guerre, et les périples qui l'amenèrent jusqu'aux côtes d'Ithaque.

Ulysse avait mis tant d'art dans ce récit, l'avait débité d'un ton si naturel, et y avait mêlé si adroitement le vrai et le faux que le bon Eumée s'y laissa prendre et crut tout ce qu'il avait entendu, excepté pourtant ce qui avait trait à Ulysse lui-même. Eumée ne pouvait admettre qu'il fût vivant et sur le point de revenir. Toute cette partie du récit lui paraissait être une invention du vieillard pour lui plaire et le bercer d'un faux espoir.

« Ne cherche point, dit-il à l'étranger, vieillard infortuné qu'un dieu conduisit dans ma demeure, ne cherche point, pour adoucir mes chagrins, à m'abuser par des fictions. Ulysse, je le sais trop, n'est plus, jamais Ithaque ne le reverra. Tu n'as pas besoin de ces inventions pour être bien accueilli de moi. Je crains Jupiter, le patron des étrangers, et je compatis à tes malheurs.

— Jamais cœur, répondit Ulysse, ne fut plus dur à la persuasion que le tien. Tu ne te laisses donc ébranler ni par mes paroles ni par mes serments ? Faisons un traité, et que les dieux de l'Olympe en soient les arbitres. Si ton maître reparaît ici, tu me donneras une tunique, un manteau et tu m'enverras à Dulichium, où je souhaite me

rendre. S'il ne revient pas, que tes serviteurs me précipitent du haut de ce rocher escarpé, et désormais les indigents n'auront plus recours à l'imposture.

— Ah ! répliqua le généreux pâtre, je me ferais un beau renom de vertu et d'humanité si, après t'avoir reçu avec amitié sous mon toit, j'allais répandre ton sang. Je serais bien venu à présenter mes vœux au fils de Saturne ! Mais voici l'heure du repas. Je trouve que mes compagnons tardent bien à venir. J'ai décidé d'égayer aujourd'hui ma cabane par un festin. »

Après le repas, pris après que les que les bergers soient arrivés avec leurs troupeaux, l'heure de dormir étant venue, il se trouva que la nuit était très froide. Une pluie glaciale tombait du ciel. Le vent soufflait du couchant avec violence. Ulysse voulant éprouver Eumée et voir s'il ne lui céderait point, pour cette nuit, son manteau, ou s'il le laisserait exposé à la rigueur du froid, après l'avoir comblé d'égards et d'attentions, parla ainsi :

« Eumée et vous tous, mes amis, écoutez-moi. Je vais me permettre de me vanter un peu ; le vin sera mon excuse ; vous savez qu'il donne de la hardiesse, et fait dire souvent des choses qu'on eût mieux fait de taire. Un jour, dans ma jeunesse, dans le temps que j'étais à ce fameux siège de Troie, Ulysse, Ménélas et moi, nous dressâmes une embuscade aux Troyens sous leurs remparts. Nous nous étions coulés entre d'épaisses broussailles et des joncs, le long d'un terrain marécageux, et nous attendions là, couchés et couverts de nos armes, quand tout à coup, le vent du nord s'éleva. Il tombait une pluie menue, si froide qu'en touchant la terre elle gelait. Nos corps étaient enveloppés d'un givre épais, et je me sentais tous les membres glacés. Mes compagnons, cachés dans leurs manteaux, goûtaient un sommeil paisible. Moi, dans mon imprévoyance, j'avais laissé le mien dans la tente, ne pensant pas que la nuit dût être si froide. Je n'avais que ma tunique, ma ceinture et mes armes. La nuit était déjà plus qu'aux trois quarts écoulée, et les étoiles commençaient à pâlir à l'approche du soleil, lorsque, sentant le frisson courir dans tous mes membres, je touchai légèrement du coude Ulysse qui dormait à côté de moi, et le réveillai.

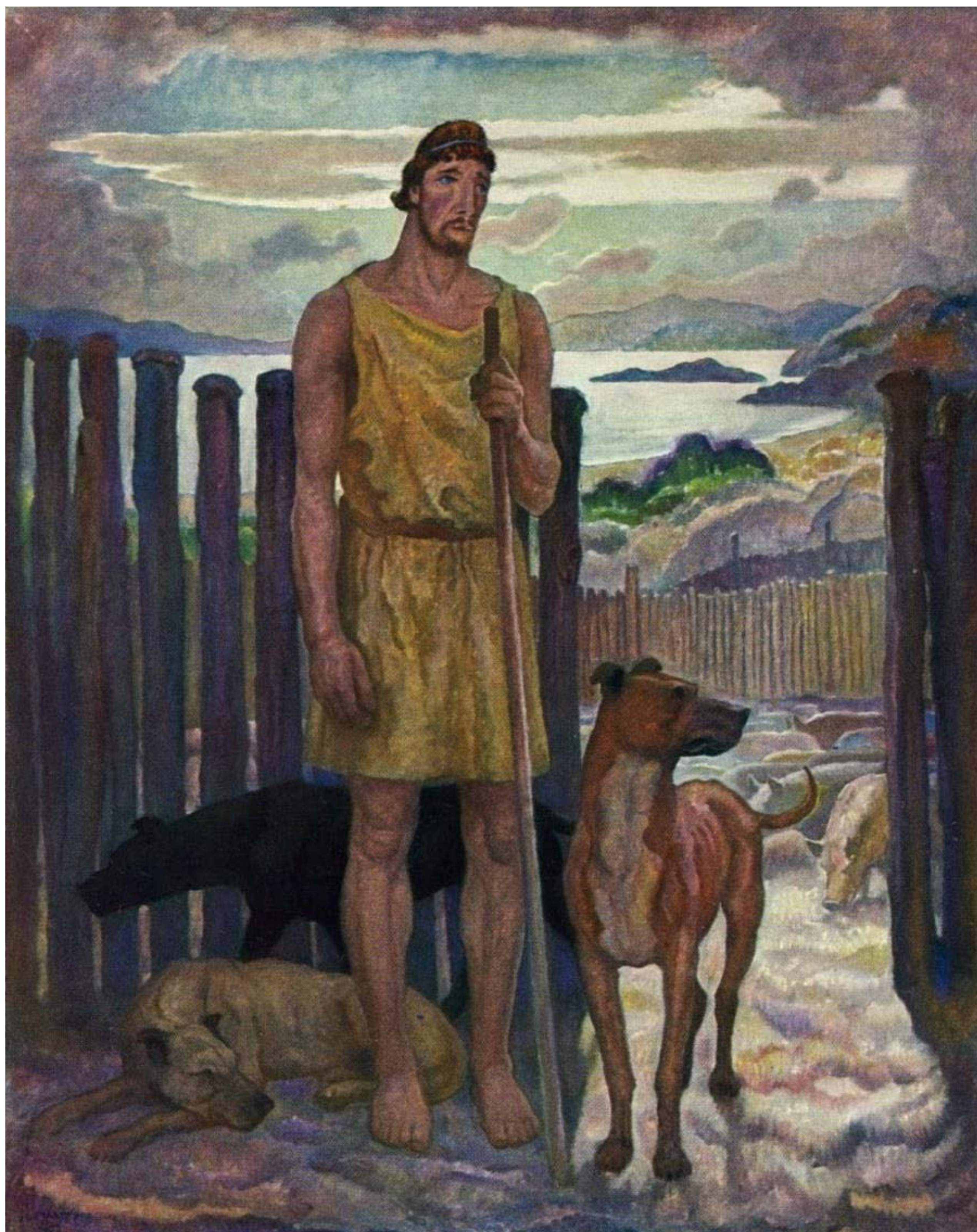
Bientôt, lui dis-je, je ne serai plus du nombre des vivants ; le froid me tue. Je n'ai que ma tunique, point de manteau. Mes membres sont entièrement roidis. Certainement, je ne verrai pas le lever du jour.

Ulysse, toujours fertile en ressources, trouva sur le champ le moyen de me secourir. "Tais-toi, me dit-il tout bas, qu'aucun autre ne t'entende." Alors, élevant la voix, il s'adressa à la troupe : "Mes amis, j'y réfléchis, nous sommes trop éloignés de la flotte. Un songe que je viens d'avoir, et que j'ai tout lieu de regarder comme un avis des dieux, m'avertit du danger. Que l'un de vous courre sans retard prier Agamemnon de nous envoyer du renfort." Il n'avait pas parlé que le jeune Thoas s'était levé, jeta son manteau et vola vers nos tentes. Je m'emparai aussitôt du manteau et, bien réchauffé, dormis tranquillement jusqu'au lever de l'aurore.

Que n'ai-je aujourd'hui la jeunesse et l'éclat que j'avais alors ! Quelqu'un de ces bergers, je n'en doute pas, me prêterait pour la nuit son manteau. Mais aujourd'hui que suis-je ? Rien.

— Vieillard gracieux, lui répondit Eumée, ta fable est ingénieuse. Il ne t'est pas encore échappé une parole qui ne soit digne de remarque. Tu ne manqueras ni d'un manteau, ni de rien qu'on doive au malheur. Mais demain il te faudra reprendre tes haillons. Nous n'avons point ici des manteaux et des tuniques de rechange. Chacun n'a que son habit. Si notre prince, le fils d'Ulysse, revenait, il se chargerait volontiers de te vêtir et de t'envoyer où tu désires te rendre. »

Il s'occupa aussitôt de préparer, près du feu, le lit de l'étranger. Il étendit à terre un grand nombre de peaux de chèvres et de brebis. Ces molles toisons furent la couche d'Ulysse. Eumée y ajouta un bon et ample manteau. Ainsi, bien couché, Ulysse attendait le sommeil. Non loin dormaient déjà les jeunes bergers. Mais Eumée, quand ses troupeaux n'étaient pas là, sous ses yeux, ne pouvait fermer l'œil. Il se prépara donc à sortir de la cabane. Ulysse jouit de voir avec quel zèle ce bon serviteur veillait sur ses biens, en son absence. Eumée suspendit son épée à ses épaules, s'enveloppa d'un large manteau, mit par dessus la peau d'une grande chèvre et, prenant un javelot pour se défendre des chiens et des voleurs, il alla dormir parmi ses troupeaux, dans le creux d'un rocher, à l'abri des vents.



*Eumée veillant ses troupeaux la nuit, par N. C. Wyeth*

# - 17 -

# Ulysse révèle son identité à Télémaque.

Pendant ce temps Minerve s'était rendue à Lacédémone, afin de presser le départ du fils d'Ulysse pour Ithaque.

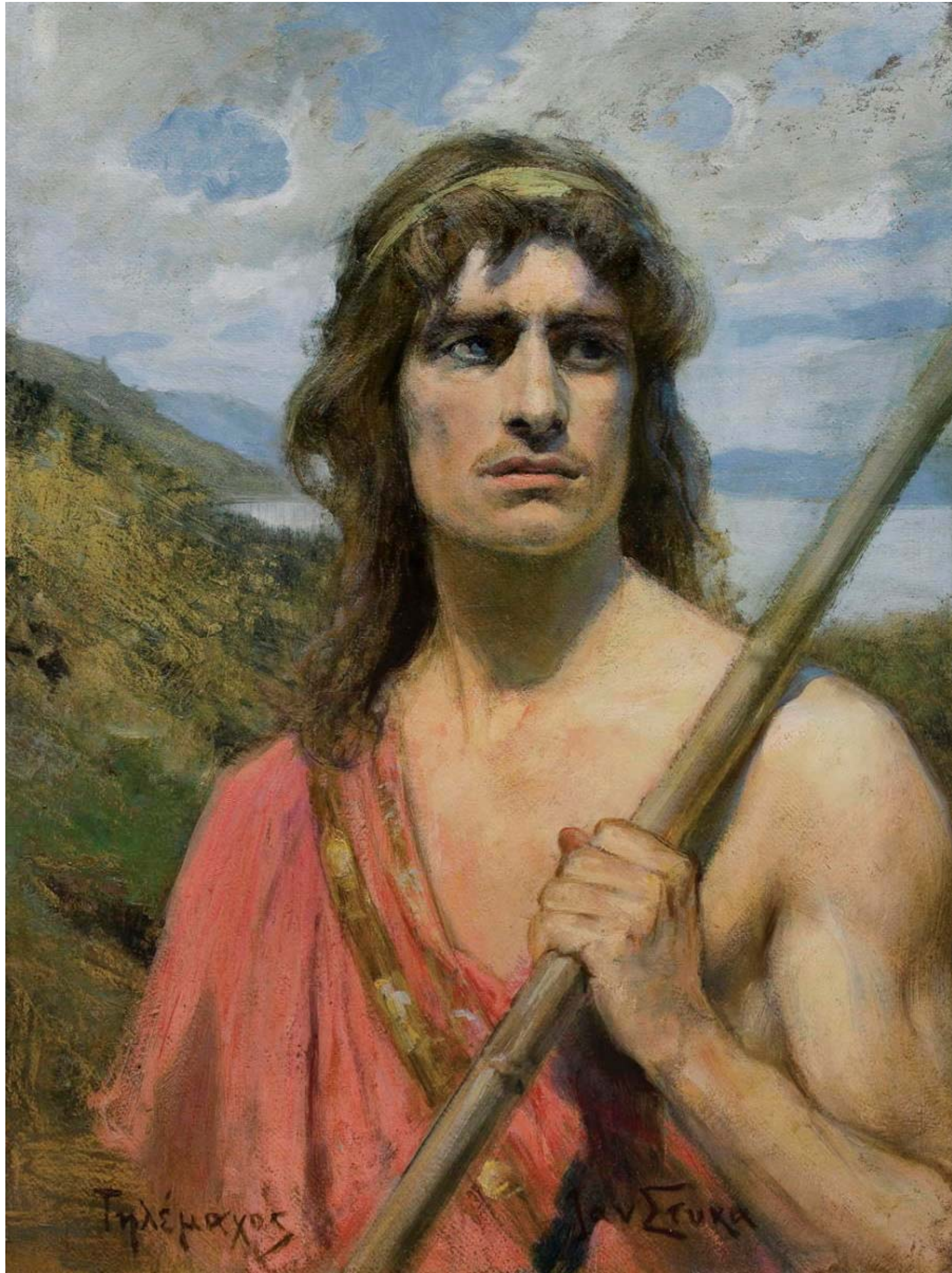
« Fils d'Ulysse, dit la déesse, il ne convient pas que tu prolonges ton absence et laisses ta maison au pouvoir des plus insolents des hommes. Lève-toi, presse Ménélas de ne pas retarder ton départ, si tu veux trouver encore la vertueuse mère au foyer domestique. Son père et ses frères veulent l'obliger à choisir pour époux Eurymaque, celui des prétendants qui fait les plus magnifiques offres. Si cette union s'accomplit, elle sera ta perte.

Écoute encore ceci : tes ennemis, qui veulent te perdre avant que tu rentres à Ithaque, t'ont dressé des embûches dans le détroit d'Ithaque et des rocs de Samé. Garde-toi d'approcher de l'endroit où ils sont en embuscade. Prends la nuit pour traverser la mer. La divinité qui te protège fera souffler un vent favorable. Quand tu auras atteint la rive d'Ithaque, renvoie d'abord à la ville ton vaisseau et tes compagnons. Toi, va trouver le bon Eumée qui t'est tout dévoué. Passe la nuit dans sa maison. Le lendemain, tu l'enverras, sans retard, annoncer à Pénélope ton heureux retour. »

Télémaque, après avoir averti Ménélas ne perdit point de temps.

« Amis, dit-il à ses compagnons, qu'on arme le vaisseau de ses agrès. Embarquons-nous. »

Tout fut prêt. Les rameurs prirent place sur leurs bancs. Telémaque, par des prières et par des offrandes, invoqua le secours de Minerve. Un vent favorable enfla subitement les voiles. Le vaisseau, prenant un rapide essor, franchit en peu de temps de grandes distances. Le soleil disparut, et le navire poursuivit sûrement sa route à travers




*Télémaque, par Jan Styka*

les ombres de la nuit. Une divinité le dirigea entre des îles hérissées de rochers, où il eût, sans le secours céleste, trouvé sa perte.

Dans ce même temps, que se passait-il chez Eumée ? Vous avez vu l'accueil cordial fait par ce bon serviteur à Ulysse déguisé en mendiant. Le héros venait de prendre avec les bergers le repas du soir. Voulant éprouver si son hôte désirait encore le garder dans sa cabane, ou s'il ne l'exciterait pas à se rendre dans la ville :

« Écoutez-moi, dit-il, Eumée, et vous tous, mes amis ; je ne veux pas vous être ici plus longtemps à charge. Je partirai demain, dès l'aurore, pour aller mendier ma subsistance dans la ville. Je te demande, Eumée, tes conseils et un bon guide. Puisque l'indigence m'y réduit, il faudra bien que j'aille seul de porte en porte. J'espère que des âmes généreuses me donneront le pain, la boisson, nécessaires au soutien de mes jours.

J'entrerai dans le palais d'Ulysse pour porter à Pénélope des nouvelles consolantes. Je paraîtrai même au milieu de la troupe des prétendants. Est-ce qu'ils ne m'accorderont pas une faible part de leurs somptueux festins ? Je pourrais les servir, leur être utile. Je vais m'expliquer, et te prie de m'écouter sans trop d'impatience.

Par une faveur de Mercure, qui accorde à certaines personnes cette grâce et ces qualités, sans lesquelles on ne saurait plaire ni réussir, nul n'est plus propre que moi à faire un bon serviteur. Faut-il allumer le feu, fendre le bois, servir à manger, à boire ; en un mot, remplir tous les offices que rendent aux riches et aux grands les subalternes et les pauvres, crois-moi, je le ferai, et le ferai bien.

À cette proposition, Eumée entra dans un véritable courroux.

— Non, certes, je ne te laisserai pas exécuter ton dessein. Si tu fais ce que tu dis là, tu es un homme perdu. Tu ne te fais pas idée de la hauteur et de la violence de ces hommes. Ce ne sont pas des serviteurs comme toi qu'il leur faut ; mais des jeunes gens bien mis, bien élégants, aux cheveux parfumés, et d'une beauté parfaite.

Tout répond au train qu'ils mènent et à la somptuosité de leurs tables toujours chargées des viandes les plus délicates et des vins les plus précieux.

Demeure donc parmi nous. Je t'assure que ta présence n'importune ici ni moi ni aucun de nos compagnons. Que seulement le fils d'Ulysse revienne, tu auras des habits, et il te fera conduire là où tu désireras aller.

— Eumée, lui répondit le héros, puisse Jupiter t’aimer autant que je t’aime, toi qui, dans la misère où je suis réduit, me recueilles dans ta maison et me donnes un asile ! Puisque tu m’obliges à rester chez toi jusqu’à l’arrivée de ce jeune chef, parle-moi de la mère d’Ulysse et de son père, qui touchaient déjà à la vieillesse quand il partit pour Troie. Vivent-ils encore ? Ou sont- ils descendus au royaume de Pluton ?

— Étranger, reprit Eumée, je vais répondre à tes questions. Le père d’Ulysse, Laërte, vit encore, quoiqu’il ne cesse de prier les dieux de mettre fin à sa triste carrière. Sa mère n’existe plus. Elle ne put supporter le désespoir d’avoir perdu son illustre fils, et abrégea elle-même ses tristes jours. Laërte, maintenant seul, est inconsolable. Il pleure sans interruption son fils absent et sa vertueuse compagne.

Pendant qu’elle vivait, j’étais moi-même bien moins isolé. Elle avait pour moi presque l’affection d’une mère. Elle m’avait élevé, pour ainsi dire, d’égal à égal, avec sa noble fille Ctimène, mariée depuis à un riche habitant de l’île de Samé. Après m’avoir pourvu de vêtements et de tout ce qui était nécessaire à mes besoins, la reine m’envoya dans ces champs dont elle me confia le soin.

Mais je ne vais presque plus au palais. Qu’irais-je y faire ? Des hommes qui me sont odieux y dominent. Pénélope, malgré son affabilité, est si triste et si seule, qu’on ose à peine l’aborder. Il y a bien longtemps qu’une parole d’elle, un témoignage de son affection ne sont venus porter la joie dans mon âme. »

Cette nuit-là, Eumée raconta à Ulysse sa vie, comment il fut amené à Ithaque et comment il fut acheté par Laërte, devenant ainsi l’habitant de cette île.

Au même moment, Télémaque et ses compagnons accostaient au rivage.

« Conduisez le vaisseau vers la ville, dit Télémaque. Moi, je vais me rendre seul à l’une de mes campagnes, et voir mes bergers. Après avoir donné à tout un coup d’œil attentif, j’entrerai, le soir, dans Ithaque. Demain, mes chers amis, nous nous réunirons encore pour offrir un sacrifice aux dieux, et ensuite nous nous délasserons dans mon palais, par un festin auquel je vous invite tous. »

Télémaque, qui avait chaussé ses riches brodequins et s’était armé de sa forte lance, s’éloigna du port, et gagna rapidement le toit rustique du fidèle Eumée.

Eumée, dès le lever de l’aurore, secondé par Ulysse, avait allumé le feu et préparait un léger repas, pendant que, par son ordre, les bergers s’apprêtaient à conduire les troupeaux aux pâturages. Tout à coup les chiens, au lieu d’aboiements forcenés, firent entendre une voix flatteuse et caressante, et coururent à la rencontre de Télémaque qui approchait. Ulysse entendit ces voix et les pas de celui qui s’avançait.

« Eumée, dit-il, sois sûr qu’il t’arrive un ami, ou, du moins, une personne très connue ; car j’entends les pas de quelqu’un qui accourt, et tes chiens témoignent une grande joie. »

Au même instant, Télémaque parut sur le seuil. Eumée, dans sa surprise et sa joie, s’élança de son siège et laissa échapper de ses mains l’urne où il préparait un breuvage. Il courut à son maître et, lui sautant au cou, il baisa les mains, le front, les yeux du jeune prince et les inonda de ses larmes. Un père cède à son ravissement et ne se lasse point d’embrasser son fils unique, absent depuis dix ans, et qui revient des extrémités de la terre, le fils de sa vieillesse, qu’il aime si tendrement et qui lui a coûté tant de soupirs et de larmes, ainsi le fidèle serviteur serrait entre ses bras le prince aimable, lui prodiguait ses caresses, le regardant comme échappé du sein de la mort.

« Est-ce toi, dit-il en sanglotant, mon cher Télémaque, ma plus douce joie ? Je ne croyais plus te revoir depuis qu’au vaisseau t’emmena vers Pylos, loin de ta patrie. Entre, mon fils. Il est si rare que tu viennes dans tes champs visiter tes bergers, toujours retenu dans la ville, toujours observant les pervers qui se disputent 1a main de Pénélope. »

— Ô toi, que j’aime comme un père, répondit Télémaque, sois satisfait, car je viens pour toi, pour te voir. Je viens aussi pour apprendre de toi si ma mère habite encore notre palais, ou si elle s’est enfin déterminée à suivre un nouvel époux.

— Qui peut douter, répondit le pâtre, que ta mère vénérable ne persévère à demeurer dans ton palais ? Elle continue à se consumer jour et nuit dans les gémissements et les larmes. »

En même temps, Ulysse aperçut la lance du jeune prince qui passait le seuil et entrait. Le voyant s’avancer, il se leva et lui céda sa place.

Mais Télémaque, refusant de l'accepter :

« Reste assis, ô étranger, dit-il d'un ton affectueux, nous trouverons bien un autre siège dans notre maison rustique, et voici quelqu'un – montrant Eumée – qui ne m'en laissera pas manquer. »

Ulysse alla reprendre sa place. Ayant entassé des rameaux verts et frais, et, les ayant couverts de peau, Eumée y fit asseoir le jeune prince. Il apporta ensuite des plats chargés des viandes qui étaient restées du repas de la veille. Il s'empressa de remplir les corbeilles de pain, et mêla dans une urne champêtre l'eau pure au vin le plus agréable. Il s'assit en face d'Ulysse. Après le repas, le jeune prince, prenant, à part Eumée :

« Mon père, quel est cet étranger ? Sais-tu quel motif l'a conduit dans Ithaque, quel vaisseau l'a amené ?

— Je vais te dire, mon fils, répondit Eumée, exactement ce que je sais. Cet étranger se dit natif de Crète. Poursuivi du malheur, il a parcouru des villes et des pays. Enfin, après s'être sauvé d'un navire, il est venu chercher et a trouvé un refuge dans ma cabane. Je le remets entre tes mains ; tu décideras de lui. Il se déclare ton suppliant.

— Eumée, ce mot me remplit l'âme de tristesse, reprit Télémaque. Puis-je recueillir cet étranger dans mon palais ? Vois, je suis bien jeune, et n'ai point encore assez de force pour le défendre contre celui qui oserait l'outrager. Ma mère elle-même a peu d'autorité. Deux partis contraires se partagent son esprit : doit-elle, respectant le lit de son époux et sa propre renommée, rester avec son fils et veiller sur son héritage, ou se décider enfin à prendre pour époux le plus illustre et le plus généreux des princes.

Puisque cet étranger est venu chercher asile dans ta demeure, il recevra de moi tout ce qui est nécessaire à ses besoins, une tunique, un manteau, des brodequins, une épée, et je le ferai conduire où il souhaite aller ; ou, si tu veux, tu peux le garder dans cette cabane.

J'enverrai ici des vêtements et ce qu'il faudra pour le nourrir. Ainsi il ne sera à charge ni à toi ni à tes bergers. Mais je ne souffrirai pas qu'il paraisse au milieu des amants de ma mère. Leur arrogance n'a plus de bornes. Ah ! S'ils l'insultaient, ce serait pour moi la plus vive douleur. Mais que peut un seul homme, quelle que soit sa vaillance, contre une nuée de si puissants ennemis ?

Ulysse, dont cet entretien, auquel il était présent, rompit ainsi le silence :

— Ô mon cher prince, – car il m'est peut-être aussi permis de parler, – je t'assure que mon cœur saigne des insolences que te font souffrir, à ton âge, avec ton air noble et imposant, ces chefs dans ton propre palais ! Dis, te soumettrais-tu volontairement à ce joug ? Ou serait-ce que tes peuples, abusés par quelque faux oracle, te seraient hostiles ? Ou enfin n'as-tu pas de frères, ce ferme appui dans les périls, qui puissent se joindre à toi pour te défendre ?

Oh ! Si j'avais ton âge, si j'étais le fils de ce fameux Ulysse, ou Ulysse lui-même revenu de ses courses lointaines, – car, n'en doute pas, il reparaîtra, – je veux que ma tête tombe de mes épaules si, me précipitant dans le palais, je n'exterminais cette troupe entière. Et, quand même, seul contre eux tous, je devrais enfin succomber sous le nombre. Oh ! Sans doute mieux vaudrait encore mourir dans mes foyers, les armes à la main, que d'être éternellement témoin de leurs forfaits, que de les voir outrager mes hôtes, souiller mon palais de leurs infamies, dissiper mes biens, tout ravager, tout perdre, sans qu'il y ait de terme à ces maux et sans espoir de vengeance !

— Étranger, répondit Télémaque, je vais satisfaire à tes questions. Non, mes concitoyens ne me sont pas tous hostiles. Je n'ai pas de frères, ce ferme appui dans les périls. Jupiter a voulu que d'âge en âge notre race ne produisît qu'un seul rejeton. Ainsi mon bisaïeul Arcésius n'eût pour fils que Laërte ; Laërte n'eut qu'Ulysse ; Ulysse que moi. Voilà ce qui enhardit nos ennemis nombreux à se rendre ici les maîtres.

Tu y verrais rassemblés les princes de Dulichium, de Samé, de Zacynthe. Les chefs d'Ithaque se sont joints à eux. Tous, sous prétexte de rechercher ma mère, usurpent et pillent mes biens. Ma mère les abhorre, mais la crainte l'oblige à ne pas les rebuter et à leur donner quelque espoir. En attendant, mon héritage s'évanouit et je touche à ma perle. Mais les dieux sont les maîtres.

Mon cher Eumée, va trouver promptement ma mère. Dis-lui que je suis de retour et en sûreté. Je t'attendrai ici. Ne parle qu'à ma mère seule, qu'aucun autre ne le sache ; car, tu le sais, une foule d'ennemis en veulent à nos jours.

— Je t'entends, je devine tout, tu seras obéi, dit Eumée. Mais ne veux-tu pas que je porte aussi cette bonne nouvelle au malheureux Laërte ? Jusqu'à ces derniers temps, malgré la peine profonde que lui causait le sort d'Ulysse, il avait l'œil sur les travaux de ses champs et, sans rien changer à ses habitudes, il prenait ses repas, dans sa maison rustique, avec ses serviteurs. Depuis le jour où tu partis pour Pylos, on dit qu'il ne veut voir personne, qu'il se laisse mourir de faim et de soif, qu'il ne prend plus souci de ses champs, qu'il ne cesse de pleurer et de se lamenter. Il n'est plus qu'une ombre.

— Combien tu m'affliges ! répondit Télémaque. Mais écartons, il le faut, cette image de nos yeux. Si les mortels avaient toujours ce qu'ils désirent, nous ne languirions plus après le retour de mon père. Dès que tu auras parlé à ma mère, reviens directement ici. Seulement tu diras à ma mère d'envoyer secrètement à Laërte la plus discrète de ses femmes, pour l'instruire de mon arrivée. »

Ces mots enflammèrent le zèle du pâtre. Il mit à ses pieds ses sandales et partit. Minerve saisit l'occasion pour se montrer. Elle s'arrêta à l'entrée de la cour, sous la forme d'une femme remarquable par sa stature, la beauté de ses traits, l'intelligence de son regard. Télémaque ne l'aperçut pas. Les dieux ne se manifestent qu'à ceux desquels ils veulent être vus. Ulysse seul l'aperçut. Les chiens ont entendu ses pas, mais, au lieu d'aboyer, ils tremblèrent et coururent se cacher au fond de la cour, avec de sourds hurlements. La déesse fit un signe de l'œil à Ulysse qui sortit et traversa la cour.

« Ulysse, lui dit-elle, pourquoi te cacher plus longtemps à ton fils ? Montre-lui son père. Allez dans Ithaque, après avoir concerté la mort sanglante de vos ennemis. Tu me verras bientôt combattre à tes côtés. »

Aussitôt elle le toucha de son sceptre d'or. Il redevint Ulysse dans sa forme naturelle, couvert de beaux vêtements, plein de vigueur et de majesté.

Son teint et sa chevelure avaient bruni, ses joues creuses s'étaient arrondies, sa barbe blanche s'était changée en boucles d'un noir d'ébène. Minerve s'éloigna. Ulysse rentra dans la cabane. À sa vue, son fils resta immobile d'étonnement, de respect et de crainte. Il crut voir l'un des immortels et, n'osant lever les yeux :

« Je ne te reconnais plus, dit-il, ô étranger ! Quel changement subit s'est fait dans tes vêtements, dans ta personne entière ! Je n'en saurais douter, je vois un dieu de l'Olympe. Sois-nous propice ; j'honorerai tes autels et t'offrirai les plus belles victimes.

— Je ne suis point un dieu, répondit Ulysse, ton esprit s'égare. Je suis ton père, ton père que tu as tant pleuré, que tu souhaitais si ardemment de revoir et qui vient te délivrer de tes oppresseurs. »

En même temps il l'embrassa et lui prodigua ses baisers avec toute l'affection d'un père. Ses larmes, qu'il avait eu jusque-là la force de retenir, ruisselèrent le long de son visage. Mais Télémaque ne put se persuader que son père était devant ses yeux.

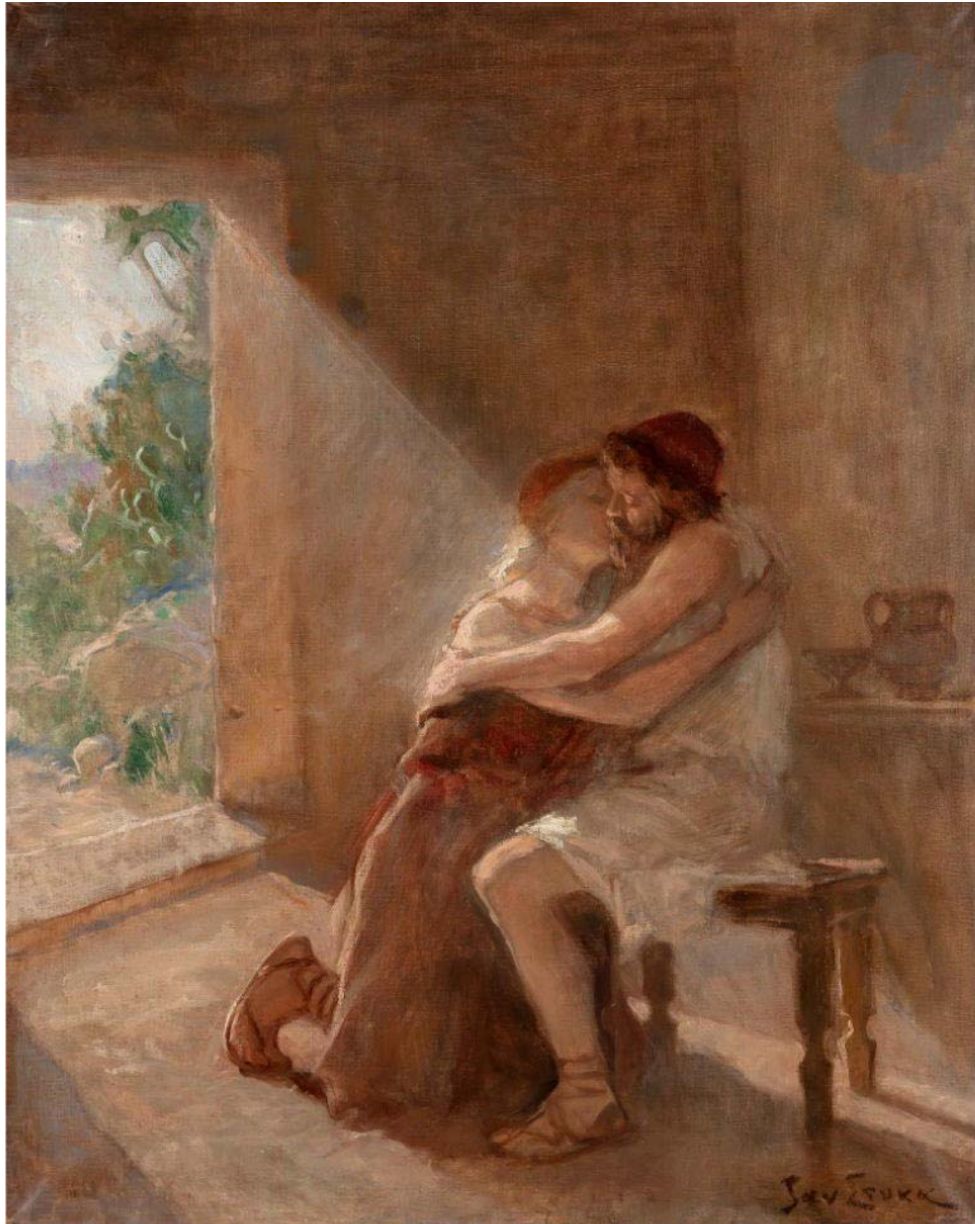
« Non, dit-il, tu n'es pas Ulysse, mon père ; un dieu se joue de moi pour aggraver mes peines. Le prodige dont je viens d'être témoin est au-dessus du pouvoir d'un mortel. Tout à l'heure tu étais un vieillard habillé de haillons, maintenant tout révèle en toi l'un des immortels.

— Puisque tu as le bonheur de retrouver un père chéri, reprit Ulysse, que l'excès de l'étonnement et de l'admiration ne t'empêche pas d'en jouir. N'espère pas qu'un autre Ulysse s'offre jamais à tes yeux. Je suis Ulysse, mon fils. Après un long cours de travaux et d'infortunes, après vingt années d'exil, je revois enfin ma patrie.

C'est Minerve qui m'a ramené ici ; c'est elle qui m'a fait paraître – un tel prodige ne dépasse point sa puissance ! –, tour à tour un vieillard indigent et un chef plein de vigueur et d'éclat. »

À ces mots Télémaque se jeta au cou de son père, l'embrassa et fondit en larmes. Tous les deux éprouvèrent un besoin immense de pleurer. Ils confondirent leurs gémissements et leurs sanglots, et, par intervalles, s'échappaient de leurs poitrines des cris perçants tels qu'en poussent l'aigle et le vautour, dont un pâtre a dérobé les petits, trop jeunes encore pour se sauver. Ainsi la douleur de tant de maux soufferts se réveillait dans l'âme des deux chefs.

Ulysse raconta brièvement à Télémaque comment il fut ramené par les Phéaciens sur l'île d'Ithaque, et comment Minerve dissimula les présents qu'il reçut d'eux au fond des antres qui bordent le rivage.



*À ces mots Télémaque se jeta au cou de son père, l’embrassa et fondit en larmes.*
*Illustration de Jan Styka*

Ulysse poursuivit :

« Enfin c'est Minerve elle-même qui a conduit mes pas ici pour concerter avec toi le châtiment de nos ennemis. Parle, fais-moi connaître ces audacieux, quels ils sont, leur force, leur nombre. Je verrai ensuite si, pour les vaincre, nous devons chercher du secours, ou s'il ne suffira pas de nous seuls.

— Ô mon père, répondit Télémaque, la terre proclame ta haute sagesse dans le conseil et la puissance de ton bras, mais les combattre et les vaincre, à nous seuls, me semble si prodigieux que tu me vois interdit et stupéfait. Comment deux hommes lutteraient-ils contre une troupe si nombreuse et si déterminée ?

Elle ne se borne pas à dix chefs, ni à vingt ; compte toi-même : la seule Dulichium fournit cinquante-deux jeunes chefs, avec six serviteurs, tous grands et forts ; Samé vingt-quatre, Zacynihe vingt. Douze d'Ithaque se sont associés â eux. Tenter un combat aussi inégal ce ne serait pas nous venger, mais courir à notre perte certaine. Songe donc à trouver, s'il se peut, des amis dévoués qui se joignent à nous et partagent nos périls.

— Pèse bien la réponse que je vais te faire, répondit l'intrépide Ulysse. Demande-toi si Jupiter, le père des dieux, et Pallas, sa fille, sont un secours assez puissant, ou s'il faut leur adjoindre d'autres défenseurs.

— De pareils défenseurs sont sans doute les plus puissants, puisqu'ils dominent sur les hommes et sur les dieux même.

— Ces deux puissants défenseurs, répondit Ulysse, combattront avec nous quand le moment de la sanglante mêlée sera venu. Toi, dès l'aurore, rentre dans nos foyers, et montre-toi à cette troupe superbe. Je t'y suivrai bientôt sous la forme d'un vieillard mendiant. S'ils m'outragent, – retiens bien cet avis –, quelque traitement qu'ils me fassent subir, sois maître de toi-même et ne laisse apercevoir aucun mouvement de colère. Alors même que, me traînant par les pieds, ils me jetteraient hors de chez moi, ou qu'ils me frapperaient, domine ton émotion. Contente-toi de les exhorter doucement à plus d'humanité. Ils ne t'écouteront pas ; leur jour fatal est arrivé.

Surtout imprime ceci au fond de ton cœur. Es-tu mon fils ? Mon sang coule-t-il dans tes veines ? Ne révèle à personne qu'Ulysse est dans son palais. Je n'excepte ni Laërte, ni Eumée, ni aucun serviteur, pas même Pénélope. Seuls, nous devons posséder

ce grand secret. Ainsi nous sonderons le sentiment des femmes et des serviteurs. Nous saurons qui nous craint et nous honore, qui nous trahit et qui ose te manquer de respect.

— Oh ! Mon père, j'espère que l'avenir te dévoilera mon cœur et te fera voir que je ne manque ni de prudence ni de courage. »

Pendant ce temps arrivait dans Ithaque le navire qui ramenait de Pylos Télémaque et ses amis. Des esclaves emportèrent les armes et coururent déposer dans la maison de Clytéus les présents de Ménélas. En même temps un héraut fut dépêché à Pénélope pour lui apprendre que son fils était arrivé, mais qu'il était allé dans ses champs pendant que le vaisseau voguait vers la ville. On craignait que la reine, voyant revenir les compagnons de Télémaque sans lui, n'éprouvât un saisissement et ne se succombât à de nouveaux malaises de désespoir.

Eumée, que Télémaque avait chargé de la même mission, arriva de son côté, mais, tandis que, suivant l'ordre qu'il avait reçu, il annonçait discrètement à Pénélope seule la bonne nouvelle, le héraut lui cria de loin, en présence de toutes les femmes :

« Reine, réjouis-toi, ton cher fils est arrivé. »

À cette nouvelle inattendue, les amants de Pénélope furent consternés. Ils se réunirent aussitôt en conseil, hors du palais, à l'entrée de la cour.

Eurymaque leur parla ainsi :

« Ô mes amis, Télémaque est donc sorti heureusement d'une entreprise qui devait, nous l'espérions, tourner à sa perte. Hâtons-nous de faire prévenir nos compagnons qui sont encore à l'attendre dans une embuscade. »

Il n'avait pas achevé, qu'on les vit arriver, soit qu'on leur eût appris le retour de Télémaque, soit qu'eux-mêmes eussent vu passer son vaisseau, sans pouvoir l'atteindre.

Avant que la nuit ait achevé de répandre ses ombres, Eumée rejoignit Ulysse et son fils.

Minerve, craignant qu'il ne reconnaisse le héros, et que, dans son émotion, il ne courre prévenir Pénélope, toucha Ulysse de son sceptre, et soudain il a repris la forme d'un vieillard vêtu de lambeaux.

# - 18 -

# Ulysse est reconnu par son chien Argos.

À peine l'aurore brillait au ciel que le fils d'Ulysse, Télémaque, se leva, impatient de se rendre à Ithaque :

« Ami, dit-il à Eumée, je vais me montrer à ma mère, car, jusqu'à ce qu'elle m'ait vu de ses propres yeux, je sais que sa tendresse ne cessera point d'être inquiète. Toi, je te l'ordonne, mène dans la ville cet étranger malheureux pour y demander sa subsistance. Accablé moi-même de soucis et de chagrins, il m'est impossible de me charger de toutes les misères des autres et de remplir, comme je le voudrais, le devoir de l'hospitalité. Ton hôte, je l'espère, le comprendra, et ne s'en offensera pas.

— Ô mon ami, répondit Ulysse, je n'ai pas moi-même envie de prolonger ici mon séjour. Le pauvre trouve à vivre plus aisément à la ville qu'aux champs. Il se trouvera bien quelqu'un qui ait pitié de ma misère. À mon âge, je serais impropre aux travaux rustiques. Ce bon pâtre va, puisque tu le permets, être mon guide, dès que je me serai un peu réchauffé auprès du feu, et que le soleil sera plus élevé, car le froid est assez vif, et mes haillons m'en défendraient mal. »

Télémaque était déjà hors de la cabane et, s'avançant à pas rapides vers la ville, médita en lui-même la mort de ses persécuteurs. Arrivé dans son palais, il posa son javelot contre une colonne, franchit le seuil de la salle et entra.

Sa nourrice Euryclée, qui garnissait les sièges de peaux éclatantes, fut la première à l'apercevoir ; fondant en larmes, elle courut à sa rencontre. En un instant, il fut entouré de ses plus fidèles domestiques qui, tour à tour, le serrèrent dans leurs bras, lui baisèrent les mains, la tête, et firent éclater leur émotion.

Pénélope, sortant de son appartement, pleura et entoura de ses bras le cou de son cher fils, ne pensais plus te revoir, et lui baisa le front et les yeux.

Télémaque éluda avec prudence les questions embarrassantes que lui posèrent Pénélope, et lui dit :

« Ô ma mère, ne m'arrête pas. Il faut que j'aille, sans retard, à la place publique prendre un étranger qui m'a suivi dans mon vaisseau, et que Pirée, à ma demande, a recueilli dans sa maison. »

Il sortit, à ces mots, armé de son javelot et suivi de ses deux chiens fidèles. Minerve répandit sur toute sa personne une majesté divine. Le peuple entier, en le voyant passer, l'admira. Ses persécuteurs aussi l'entourèrent et le félicitèrent, avec toutes les apparences de la bienveillance, quoi qu'ils n'aient, au fond de l'âme, que des pensées de haine et de mort.

Il se délivra d'eux, et se rendit auprès de ses vieux amis. Mentor, Antiphe et Ilalitherse, qui lui adressèrent une foule de questions sur Ulysse, sur lui-même, questions auxquelles il répondit autant que faire se peut, sans rien laisser percer du grand secret renfermé dans son sein. Bientôt il vit venir, à travers la ville, le brave Pirée, avec l'hôte qu'il lui avait confié. Télémaque se leva, et alla au-devant de l'étranger pour le recevoir.

« Songe, lui dit Pirée, à envoyer prendre chez moi les dons que te fit Ménélas.

— Ami, répondit Télémaque, l'avenir est encore incertain. Si la trame de mes ennemis réussit, s'ils se partagent mes biens après m'avoir ôté la vie, j'aime mieux que tu sois possesseur de ces présents qu'aucun d'eux. Si j'ai le bonheur de triompher d'eux et de les précipiter dans la tombe, alors tu me les apporteras, et nous serons satisfaits l'un et l'autre. »

Il prit alors Théoclymène et l'emmena dans son palais. Une table, couverte de victuailles, était dressée devant eux. Pénélope était assise près de la porte, en-face de son fils. Pensive, inclinée sur son siège, elle tenait un fuseau dont elle roulait le fil entre ses doigts.

Après le repas du prince et de Théoclymène :

« Mon fils, dit Pénélope, je vais monter dans mon appartement, toujours livrée au deuil et aux pleurs. Tu ne veux donc pas, avant que les rivaux superbes rentrent dans ce palais, me dire si tu as rien appris du sort de ton père ?



*Il sortit, armé de son javelot et suivi de ses deux chiens fidèles.*
*Illustration de Jan Styka*

— Ma mère, répondit le jeune prince, voici la pure vérité : nous nous rendîmes d'abord à Pylos chez Nestor, roi du pays. Il me reçut avec toute la tendresse d'un père pour son fils chéri, mais il ne put rien m'apprendre touchant Ulysse. Il me conseilla de ne pas rester trop longtemps éloigné de mes foyers, et de craindre d'abandonner ma maison et mes biens aux plus pervers des hommes, de peur qu'ils ne profitent de mon absence pour achever de me dépouiller, et que le fruit de mon voyage ne soit ma ruine entière.

Cependant, il m'a engagé très fortement à me rendre chez le roi de Sparte, Ménélas, qui, après des aventures et des périls inouïs, entraîné sur des mers et jeté dans des pays d'où les oiseaux mêmes pourraient à peine revenir dans une année, tant ils sont loin de nous, venait enfin d'arriver à Lacédémone, sa terre natale. Nestor mit à ma disposition son char et ses chevaux, et m'y fit conduire par son fils Pisistrate.

Arrivés à Lacédémone, devant le palais, nous fûmes reçus les plus grands égards. Nos chevaux furent conduits dans de superbes écuries, et, l'avoine mêlée au froment leur fut prodiguée, le char fut mis à l'abri sous une belle remise. Nous fûmes introduis dans le palais, on nous fit prendre un bain. Puis, tout parfumés d'essences, on nous décora de riches tuniques et de manteaux d'un tissu fin et moelleux. On nous conduisit ensuite dans la salle du festin, et placés à côté de Ménélas.

On vit ensuite Hélène descendre avec ses femmes de son appartement et s'avancer aussi majestueuse que Diane tenant en main l'arc d'or. Elle s'avança vers moi, avec sa robe dans les mains, et reconnu, dans mes traits, ceux d'Ulysse.

Le roi me demanda et je lui dis le sujet de mon voyage. Voici ses propres paroles : "Ce que je sais sur ton père Ulysse m'a été révélé par le vieux Protée, dieu marin, oracle infaillible. Il m'a dit avoir vu lui-même, Ulysse dans une île où le retient, malgré lui, la déesse Calypso. Il n'a ni compagnons, ni vaisseau pour retourner dans sa patrie."

Je n'ai rien appris de plus de Ménélas. Je partis, et les dieux m'envoyèrent un vent favorable qui me ramena sans incident à Ithaque.



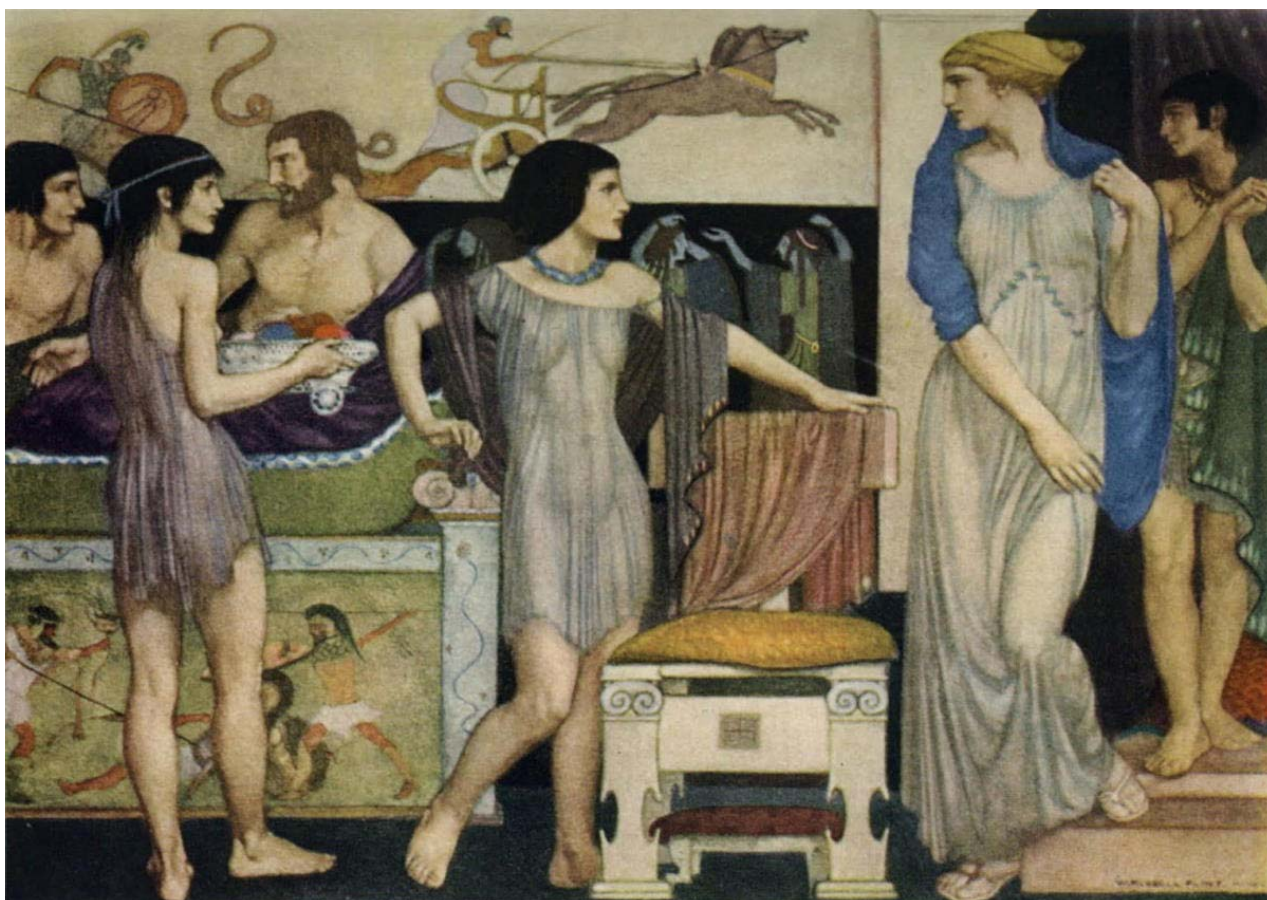
*Sacrifice à Minerve dans Pylos, par Jan Styka*



*Télémaque sur le charriot de Nestor, par N. C. Wyeth*



*Hélène, par Evelyn de Morgan*



*On vit ensuite Hélène descendre avec ses femmes de son appartement et s'avancer.*
*Illustration de William Russel Flint*



*Hélène s'avançant vers Télémaque, avec sa robe dans les mains.*
*Illustration de William Russel Flint*

Le devin Théoclymène prit alors la parole et dit :

— Ô reine vénérable, tu ne sais encore la vérité qu'à demi. Je vais prononcer un oracle sûr, qui dissipera tous tes doutes. J'atteste Jupiter, le plus puissant des dieux, cette table hospitalière et ce foyer d'Ulysse où je trouve un asile, j'atteste qu'Ulysse est déjà rendu dans sa patrie, que même il se glisse sourdement dans ce palais, s'enquiert de tous les désordres qui s'y commettent, et bientôt se vengera de tous ses ennemis. Voilà ce que me présagea le vol d'un oiseau, lorsque j'entrai dans le vaisseau de Télémaque, et, dès ce moment, j'annonçai cet heureux événement.

— Ô étranger, repartit Pénélope, veuillent les dieux accomplir tes oracles ! Mes bienfaits te prouveraient bientôt ma reconnaissance. Je te comblerais de tant de présents que chacun envierait ton bonheur. »

Pendant ce temps, Ulysse et Eumée, encore dans la cabane rustique, se disposaient à se rendre à la ville,

« Étranger, dit Eumée, puisque tu as résolu, selon les ordres de mon maître, d'entrer aujourd'hui même dans Ithaque, – quoique j'aimasse mieux te retenir ici, je te confierais la garde de mes étables ; mais je respecte les volontés de mon maître et craindrais de lui déplaire, – levons-nous et partons. Déjà le jour est avancé et les soirées sont froides.

— J'avais la même pensée, répondit Ulysse. Allons, tu seras mon guide fidèle. Si tu as un fort bâton, prête-le-moi pour m'aider dans ma marche. Le chemin, m'as-tu dit, est rude et pénible. »

En même temps, il jeta sur ses épaules sa besace toute rapiécée et que rattachait une corde pendante. Eumée lui mit entre les mains un bâton fort et noueux. Ils partirent, laissant aux autres bergers et aux chiens la garde de la cabane.

Ainsi Eumée, sans le savoir, servait de guide à son roi déguisé en mendiant décrépit, courbé sur un bâton, habillé de vils lambeaux !

Après avoir longtemps marché par un sentier raboteux, ils approchent enfin de la ville, et arrivent à une belle fontaine où tous les citoyens avaient habitude de venir puiser de l'eau.

À cet endroit ils rencontrent l'un des bergers, Mélanthe, qui, suivi de deux autres, menait à la ville, pour le festin des amants de Pénélope, les plus belles chèvres de ses troupeaux. Dès qu'il aperçut Eumée et le vieillard, ce misérable les accabla des injures les plus grossières et les plus outrageantes. Le roi contint avec peine son indignation.

À ce moment, le forcené approcha d'Ulysse et lui donna dans le flanc un grand coup de pied. Ulysse reçut le coup sans être ébranlé. Maître de ses émotions, il retint son courroux et souffrit cette insulte. Mais Eumée, plein de colère contre le pâtre, lui jeta un regard indigné et, levant les mains au ciel, fit à haute voix cette invocation :

« Nymphes de cette fontaine sacrée, filles de Jupiter, si, chaque année, Ulysse immola sur vos autels les prémices de ses troupeaux, exaucez le vœu qui part du fond de mon âme : que ce héros reparaisse enfin, qu'un dieu nous le ramène ! Nous verrions alors, misérable que tu es, ce que deviendrait ton arrogance, toi, fainéant, qui passes ton temps à te promener par la ville, au lieu de veiller sur ta bergerie. Les mauvais bergers sont la ruine des troupeaux.

— Qu'est-ce que dit là ce vieux renard ? répliqua le chevrier. Plaise au ciel que Télémaque périsse aujourd'hui par la main des dieux, ou par celle des chefs, comme il est sûr qu'Ulysse a péri, et que le soleil n'éclairera point son retour. »

En disant ces mots, les quittant, il courut vers le palais. Il entra aussitôt et s'assit familièrement à la table des chefs, en face d'Eurymaque auquel il s'était le plus attaché. Les autres esclaves s'empressèrent de le servir, et il participa au repas.

Ulysse et Eumée s'approchaient du palais, quand ils s'arrêtèrent tout à coup pour écouter les sons d'une lyre mélodieuse qui en sortaient. C'était le chantre Phémius qui commençait à se faire entendre. Ulysse alors s'adressant à Eumée :

« Voici sans doute, lui dit-il, le palais d'Ulysse. On le reconnaît sans l'avoir vu. Il ne ressemble pas aux autres palais. La cour spacieuse est fermée de hautes et fortes murailles. Les portes sont solides et à doubles battants. Tout a été calculé pour le mettre à l'abri d'un coup de main. J'aperçois des chefs nombreux au milieu d'un grand repas. On sent d'ici l'odeur des mets, et j'entends le son d'une lyre harmonieuse.

— Tu ne te trompes pas, répondit Eumée, c'est bien là le palais d'Ulysse. Je ne me lasse point d'admirer ta sagacité. Veux-tu entrer le premier ? J'attendrai ici un moment ;

ou préfères-tu ne venir qu'après moi ? Mais, dans ce cas, je t'engage à me suivre de près ; tu cours risque autrement qu'on te maltraite ou même qu'on te chasse.

— Je t'entends, dit Ulysse, je saisis ta pensée. Entre, je te suivrai. Ne t'inquiète pas de moi. Je suis endurci à l'insulte, à tous les outrages. J'ai le cœur ferme ; les tempêtes et les combats l'ont fortifié. Soutenons encore cet assaut, s'il est nécessaire. La faim le veut, la faim cruelle, irrésistible, qui fait affronter aux hommes de si rudes travaux et tant de périls. »

Durant cet entretien, un vieux chien, couché sur un fumier, remuait la queue et les oreilles, en signe de joie. C'était Argus, autrefois chien d'Ulysse, et qui le reconnaissait. Le héros l'avait jadis élevé lui-même. Mais, entraîné par son destin vers Troie, il ne jouit pas longtemps du fruit de ses soins. Dans sa jeunesse, aucun n'était plus agile ni plus adroit à courir les daims, les lièvres et les cerfs. On le choyait alors. Depuis qu'il était vieux, on l'abandonnait, couvert de vermine, dans la fange. En revoyant son maître, il fit un mouvement pour se traîner jusqu'à lui. Il n'en eut pas la force, mais il agita sa queue et baissa ses oreilles, en signe de caresse et de joie. Ulysse aussi le reconnut. Des larmes coulèrent de ses paupières. Il se détourna et les essuya, pour les dérober à la vue d'Eumée.

Puis, s'adressant au berger :

« Se peut-il, Eumée, qu'on abandonne cet animal sur un fumier ? Il a dû être bien beau ! Mais, peut-être ses qualités étaient-elles médiocres ?

— Non pas, dit Eumée. Ce chien était celui du héros que nous pleurons. Si tu l'avais vu tel qu'il était quand son maître partit pour Troie ! Léger, infatigable à la course, ne lâchant point le gibier qu'il ne l'eût atteint. Maintenant on le laisse pâtir. Son maître est mort en pays étranger, et les femmes du palais, ces indolentes, n'en ont aucun soin et le laissent périr. Voilà les esclaves ! Dès que leurs maîtres sont absents ou vieux et sans force, ils négligent leurs devoirs. L'esclavage ôte à l'homme la moitié de sa vertu. »

Eumée, après ces paroles, entra dans le palais, et porta ses pas vers les amants de Pénélope. Argus qui, au bout de vingt années, avait eu le bonheur de revoir son maître chéri, n'en jouit qu'un moment. À peine avait-t-il jeté un dernier regard sur lui, qu'il expira.

# - 19 -

# Le banquet des prétendants

Télémaque vit Eumée entrer dans la salle. Il lui fit signe d'approcher. Eumée prit un siège qu'il porta à côté de la table de Télémaque. Il s'assit en face de lui. Un héraut lui apporta le pain et les autres aliments. Ulysse ne fut pas longtemps sans le suivre. On vit arriver un malheureux mendiant, vêtu de haillons, accablé d'années, appuyé sur un bâton noueux. Il s'assit sur le seuil et posa sa besace le long d'un pilier de cyprès.

Télémaque, prenant un pain dans une corbeille, et s'emparant d'une portion considérable des victimes, dit à Eumée :

« Porte cela à cet étranger, et dis-lui de faire hardiment le tour de la salle, d'implorer la générosité de tous les chefs. La honte ne convient point à l'indigent. »

— Puisse Jupiter, s'écria Ulysse, en recevant ce que lui apporte Eumée, accorder à Télémaque le comble de la félicité, et accomplir tous les souhaits qu'il forme ! »

Il posa ensuite les aliments sur sa besace, à ses pieds, et son repas dura aussi longtemps que la voix et la lyre de Phémius se firent entendre. Il l'interrompit dès que le chantre divin eut cessé.

Toute la salle retentit des cris et de la joie tumultueuse des chefs.

Minerve, qui se tenait près d'Ulysse, l'excita alors à demander à chacun d'eux quelque secours, pour distinguer les plus pervers de ceux qui n'ont pas abjuré tout sentiment d'humanité, quoique aucun ne dusse échapper à sa vengeance. Le héros commença par la droite, alla de l'un à l'autre dans toute l'assemblée, les conjurant de subvenir à sa misère, et leur tendant la main, d'un geste aussi naturel que s'il eût mendié toute sa vie. Tous lui donnent quelque chose, étonnés d'ailleurs, et se demandant l'un à l'autre quel pouvait être cet homme et de quel pays il venait.



*Le banquet des prétendants, par Jan Styka*



*Les prétendants, par William Russel Flint*

Mélanthe prit la parole :

« Amants de notre illustre reine, daignez m'écouter. Tout à l'heure j'ai rencontré ce personnage ; Eumée le conduisait au palais. J'ignore de quelle origine il se glorifie.

Sur ces paroles de Mélanthe, Antinoüs adressa au bon Eumée cette dure réprimande :

— Pâtre que je connais trop, pourquoi nous amènes-tu ce misérable ? N'avons-nous pas assez de ces vagabonds qui assiègent nos palais et sont le fléau des festins ? Trouves-tu que nous ne sommes pas en assez grand nombre pour consumer les biens de ton maître, et devais- tu nous aller chercher encore ce vil personnage ?

Eumée lui répondit :

— Antinoüs, je respecte ton rang, mais ce que tu dis-là ne sont pas les paroles d'un homme sensé. Qui donc appelle dans sa maison un inconnu, un mendiant ? Ceux qu'on invite, ce sont les gens distingués dans leur art, un augure, un médecin, un architecte, ou l'un de ces mortels inspirés des dieux dont les chants font nos délices. Voilà ceux auxquels on s'empresse d'ouvrir sa maison. *Hélas !* , on n'y appelle pas un pauvre qui, sans être utile, nous coûte. De tous les amants de la reine, tu as toujours été le plus injuste et le plus dur envers les serviteurs d'Ulysse, et surtout envers moi. Je n'en suis point touché ; il me suffit de l'approbation de notre vertueuse reine et de son divin fils.

— Sois tranquille, Eumée, dit à son tour Télémaque, ne perds pas ton temps à lui répondre. Antinoüs n'a sur les lèvres que des mots insultants, et il souffle sa rage dans l'âme de ses compagnons.

Se tournant vers Antinoüs :

— Tu as vraiment pour moi la sollicitude d'un père, quand tu veux m'obliger à chasser cet étranger. Les dieux m'en préservent ! Prends, sans y regarder, pour lui donner. Loin de m'en plaindre, je le désire, je le veux. Tu ne mécontenteras, en cela, ni ma mère ni aucun des serviteurs d'Ulysse. Mais, on le voit bien, ce n'est pas là ce qui trouble ton âme. Jouir du festin tout seul et sans partage, voilà ce que tu veux.

— Jeune téméraire, répondit Antinoüs, qu'oses-tu dire ? Si tous ces chefs voulaient donner à ce malheureux autant que je lui réserve, il n'aurait plus besoin de secours, et je doute que de longtemps il revînt ici. »

En même temps il saisit, sous la table, le banc sur lequel reposaient ses pieds, et le montra à Ulysse d'un air menaçant. Aucun des autres chefs ne refusa de lui donner, et sa besace se remplit de pain et de viande. En retournant à sa place, sur le seuil, il s'arrêta près d'Antinoüs :

« Mon ami, dit-il, fais-moi aussi quelque don. Tu me parais occuper ici le premier rang. Ton air imposant est celui d'un roi. Il convient donc aussi que tu te montres plus généreux que les autres chefs. Ne me refuse pas un peu de pain. Je vanterai partout ta libéralité.

Autrefois je fus comme toi l'heureux habitant d'un riche palais. Jamais je ne refusai le pauvre, jamais je ne fus sourd à la prière du malheureux. Entouré de nombreux domestiques, rien ne me manquait de ce que possèdent ceux qu'on nomme heureux.

Mais Jupiter fit évanouir tout ce bonheur ! Sans doute j'avais mérité son courroux. Je m'étais associé à des hommes pervers, sans les connaître. En Égypte, où nous voyagions, ils commirent, malgré moi, des brigandages, des atrocités. Tout le pays se leva contre eux, et ils furent tous exterminés, sauf quelques-uns qui tombèrent en esclavage. Moi-même je fus vendu à Dmétor, roi de Cypre. J'ai pu m'échapper, et c'est ainsi que je suis à Ithaque, chargé de misère.

— Quel dieu, s'écria Antinoüs, amène ici, pour nous punir, ce trouble-fête ? Retire-toi de cette table, et va t'établir là-bas, au bout de la salle, ou tu retrouveras ici l'Égypte et Cypre et pis encore.

— Ciel ! répondit Ulysse, en se retirant, que ton âme ne répond guère à la beauté de ton corps ! Tu ne donnerais pas chez toi un grain de sel à un suppliant prosterné à ta porte, toi qui, dans ce palais, où tu es étranger, jouissant de richesses qui ne t'appartiennent pas, ne peux obtenir de ton avarice de me donner un peu de pain !

À ces mots, Antinoüs, bouillant de colère et lui jetant un regard furieux :

— Puisque ton impudence, s'écria-t-il, va jusqu'à l'injure, il est bien décidé que tu ne sortiras pas vivant de ce palais. »

Il se saisit en même temps de son marchepied, et, le lançant avec raideur, atteignit Ulysse à l'épaule. Ulysse, malgré la violence du coup, ne bougea pas plus qu'un rocher, mais, balançant la tête sans proférer une parole, il médita en lui-même une terrible vengeance.

Il alla s'asseoir sur le seuil, et, posant à terre sa besace bien remplie :

« Vous, dit-il, qui vous disputez la main d'une illustre reine, souffrez que je vous expose une pensée qui m'occupe : qu'on soit blessé dans un combat, pour la défense de son pays, de ses champs ou de ses troupeaux, on le supporte avec constance et sans amertume ; c'est le sort de la guerre. Mais moi, ce qui m'expose aux coups d'Antinoüs, c'est la faim que déjà tant de maux accompagnent. Ah ! Si le pauvre a des dieux pour le protéger, qu'Antinoüs meure avant d'obtenir la main qu'il convoite !

— Étranger, reprit Antinoüs, prends ton repas à cette porte sans dire mot, ou va-t'en ; sinon de vigoureux esclaves vont te traîner avec ignominie, par les pieds et par les mains, hors du palais et te meurtrir tout le corps.

Ces excès soulevèrent chez les autres chefs un sentiment d'indignation ; quelques-uns dirent :

— Antinoüs, tu as commis une action criminelle en frappant ce pauvre, jeté ici par le sort. Malheureux ! S'il était un habitant de l'Olympe ? Souvent les dieux vont de ville en ville, sous l'aspect d'étrangers, pour être témoins de la justice ou de la perversité des hommes. »

Tel était leur langage ; Antinoüs y opposa le mépris. Télémaque ne put voir maltraiter son père sans que son cœur se gonflât de douleur et de rage. Son visage, n'en témoigna rien, ses yeux restèrent secs ; muet, secouant la tête, il roula des pensées de mort.

Pénélope, en apprenant l'insulte faite à l'étranger, ne put contenir son indignation :

« Ils me sont tous odieux, disait-elle à la fidèle Eurynome, ils ne trament que des forfaits ; mais Antinoüs, je le déteste plus que la mort. Un étranger que le malheur a conduit ici, va, de l'un à l'autre, demander quelques légers secours ; tous s'adoucissent pour lui et remplissent sa besace ; celui-là seul lui meurtrit l'épaule d'un marchepied !

Puis, appelant Eumée :

« Va, lui dit-elle, prier l'étranger de monter. Je voudrais lui faire entendre quelques paroles de bonté, l'entretenir ; savoir s'il n'aurait pas entendu parler d'Ulysse, si même il ne l'aurait pas vu. Il paraît avoir parcouru bien des pays.

— Ô reine, répondit Eumée, les récits de cet étranger t'intéresseraient vivement. Je l'ai eu trois jours et trois nuits dans ma cabane, et ce temps n'a pas suffit pour qu'il achevât l'histoire si attrayante de ses voyages et de ses malheurs. Il captivait mon attention comme un de ces chantres inspirés des dieux qu'on craint toujours de voir finir. Il assure avoir appris qu'Ulysse, plein de vie, est arrivé chez les Thesprotes, et que nous allons bientôt le revoir apportant de grandes richesses.

— Va, que l'étranger vienne, dit Pénélope, je veux l'entendre moi-même. Laissons, en attendant, ces hommes se livrer à la joie, puisqu'ils sont si heureux. Ils vivent ici, sans qu'il leur en coûte rien, dans l'abondance et les délices. Ils épargnent leurs biens, consument les nôtres, immolent nos bœufs, nos chèvres, nos brebis ; boivent notre meilleur vin, s'emparent et sont maîtres de tout. *Hélas !* , il n'est point ici d'Ulysse pour délivrer son palais de ce fléau. Ah ! S'il revenait, s'il reparaissait, il aurait bientôt, avec l'aide de son fils, puni tant d'injures accumulées.

Cours, Eumée, dit-elle, que l'étranger paraisse à mes yeux. N'entends-tu pas l'augure qui confirme mes paroles ? Oui, puisse une mort terrible être l'inévitable sort de la troupe entière de nos ennemis ! Que pas un d'eux n'échappe à une destruction sanglante ! Écoute encore ceci, et dis-le à l'étranger : s'il me fait un récit sincère, il recevra un beau vêtement de la main de Pénélope. »

Eumée porta son message auprès de l'étranger, et lui répéta exactement toutes les paroles de la reine.

« Cher Eumée, répondit Ulysse, je serais prêt à révéler, dès ce moment, la vérité entière à Pénélope, car celui dont je dois lui parler m'est, bien connu, nos infortunes sont les mêmes ; mais je crains cette foule de princes altiers dont les injustices et les violences sont montées jusqu'à la voûte céleste.

En ce moment même où ce chef m'a frappé, moi qui, sans blesser personne, traversais la salle en suppliant, Télémaque ni personne n'a repoussé cette insulte. Dis à Pénélope qu'elle veuille bien, malgré l'impatience de son désir, attendre que le soleil ait terminé sa carrière. Alors elle pourra m'interroger à loisir sur son époux, en me faisant approcher du feu, car mes vêtements sont d'un faible secours contre le froid ; tu le sais bien, toi qui m'en as déjà prémuni. »

Eumée retourna vers Pénélope, qui, le voyant revenir sans l'étranger, lui dit :

« Tu ne l'amènes donc pas, Eumée ? Quel est le motif de son refus ? Est-ce la peur des rivaux, ou la honte de paraître devant moi dans l'état où il est ? La honte, chez le misérable, est une misère de plus.

Eumée répéta à la reine les raisons que lui avait données le vieillard.

— Quel que soit cet étranger, reprit Pénélope, il agit en homme sage, car on peut tout craindre de ces hommes violents. »

Eumée quitta alors Pénélope, et rentra dans la salle du festin. Se penchant vers l'oreille de Télémaque pour n'être entendu d'aucun des assistants :

« Ô toi qui m'es si cher, dit-il, je me retire pour aller veiller sur tes troupeaux. Toi, veille sur ce qui est ici ; songe à ta propre défense. Tu es seul contre une foule d'ennemis. Combien tu as besoin de prudence ! Ah ! Que Jupiter les extermine avant qu'ils exécutent leurs noirs projets !

— Mon cher Eumée, répondit Télémaque, j'espère que ton vœu s'accomplira. La nuit vient, pars ; mais auparavant prends ton repas. Reviens demain, dès la pointe du jour. Tu amèneras, pour un sacrifice, la plus belle victime. Notre vie n'est jamais plus en sûreté qu'entre les mains des immortels. »

Eumée prit son repas, et se hâta de retourner à ses troupeaux, laissant le portique et le palais remplis de tous ces chefs étrangers qui s'abandonnent aux plaisirs du festin, de la musique et de la danse, pendant que la nuit fait descendre ses ombres sur la terre.

# - 20 -

# Combat d'Ulysse et d'Irus

II y avait à Ithaque un mendiant dont le véritable nom était Arnée, mais que tous les jeunes gens appelaient Irus, parce qu'il était toujours prêt à faire leurs commissions. C'était un géant, sans force ni courage. Homme vorace, rien ne pouvait assouvir sa faim et sa soif. Accoutumé à demander l'aumône de porte en porte, il vint se présenter à celle du palais, pendant qu'Ulysse y était. Son premier soin, en arrivant, fut d'essayer de l'en chasser.

« Laisse cette porte, vieillard décrépit, lui cria-t-il ; pars, ou bientôt je te traînerai dehors par les pieds Ne vois-tu pas que tous ces princes me font signe de les débarrasser de toi ? Je suis d'un caractère doux et pacifique, mais, ami, décampe, ou nous en viendrons aux prises.

Ulysse, conservant tout son calme :

— Ami, lui répond-il, je ne te dis point d'injure, je ne te fais aucun tort. Tu peux remplir ta besace sans que j'en sois jaloux. Ce seuil nous suffit à tous les deux Peux-tu trouver mauvais qu'on me donne quelque chose d'un bien qui ne t'appartient pas ? Tu m'as l'air d'être aussi pauvre que moi. Que veux-tu ! Les dieux distribuent, à leur gré, la richesse et la pauvreté. Ne me touche pas, ne me provoque pas au combat, ou, malgré ma décrépitude, j'aurai bientôt mis en sang ta bouche et ta poitrine. Je serai sûr alors d'être demain en repos ici, et le palais d'Ulysse sera pour toujours délivré de toi.

— Oh ! Oh ! s'écrie Irus brûlant de rage, voilà un affamé dont la langue est bien affûtée ! J'ai bien envie d'empoigner ce misérable, de le cribler de coups, et de lui faire sauter les dents de la mâchoire. Allons, déshabille-toi, ne garde que ta ceinture ; que ces princes nous voient et soient juges du combat. Mais, cassé et décrépit, oseras-tu te mesurer à moi qui suis jeune et vigoureux ?

Telle était l'ardente querelle qui avait pour théâtre le seuil de la porte.

Antinoüs l'entendit.

— Ô mes amis, dit-il, en éclatant de rire, voici un spectacle tout nouveau. Quel bonheur le ciel nous envoie ! Irus et l'étranger se querellent et sont tout près d'en venir aux mains. Allons stimuler encore leur noble ardeur.

Tous se précipitent de leurs sièges, et entourent, en riant, les deux champions en guenilles.

— Princes et chefs, dit Antinoüs, écoutez ce que je vous propose : voilà sur la braise des intestins remplis de sang et de graisse de porc. Que la meilleure part soit le digne prix du vainqueur, et que, désormais admis à toutes nos fêtes, il règne seul sur le seuil du palais.

Tous les chefs applaudirent. Ulysse, peu confiant dans leur impartialité, prit ainsi la parole:

— Princes, le combat n'est pas égal entre un adversaire jeune et vigoureux, et un vieillard brisé par l'infortune. Mais il faut bien combattre quand la vie en dépend. Au moins, promettez-moi par serment que vous n'aiderez pas Irus, et qu'aucun de vous ne se tournera contre moi. Il lui serait trop facile de me terrasser.

Chacun d'eux proféra ce serment. Télémaque, levant son noble front :

— Étranger, dit-il, si tu as assez de confiance dans ton courage, que rien ne t'arrête, les chefs seront neutres. Si l'un d'eux osait porter la main sur toi, il aurait contre lui tous les autres. Qui doit ici te protéger plus que moi qui t'ai reçu dans mon palais ? Antinoüs et Eurymaque sont trop justes pour être d'un sentiment contraire. »

La troupe entière fit signe qu'elle approuvait. Ulysse se dépouilla de ses habits déchirés, et se fit de sa tunique une ceinture. Alors se découvrirent aux yeux des spectateurs ses robustes épaules, sa large poitrine, ses bras nerveux, ses flancs fermes et vigoureux. Minerve y joignit encore un air de majesté. Tous les chefs furent frappés de surprise et d'admiration.

« Bientôt, dirent-ils entre eux, Irus ne sera plus Irus. C'est lui qui a provoqué, tant pis pour lui. Quel air de vigueur dans ce vieillard débarrassé de ses haillons ! »

Le misérable Irus fut pâle de terreur. On lui mit une ceinture, on l'entraîna tremblant au lieu du combat. Antinoüs fut le premier à lui faire des reproches.

« Faux brave, que n'es-tu déjà mort ? Comment, toi jeune et vigoureux, tu trembles d'épouvante devant un homme accablé d'années et de malheurs ! Mais je te le jure, et je tiendrai ma parole : si ce malheureux parvient à te terrasser, s'il sort vainqueur du combat, je te jette dans un vaisseau, et t'envoie en Épire, au roi Échétus, ce *fléau des hommes*. »

Cette menace ne fit qu'accroître encore la terreur d'Irus. Mais on l'encouragea, on le ranima, on le poussa enfin jusqu'au milieu de l'arène. Les deux champions se firent face, les bras levés.

Ulysse délibéra en lui-même s'il enverrait d'un seul coup Irus aux enfers, ou, si, le frappant avec plus de mesure, il se contenterait de l'étendre à ses pieds. Il prit ce second parti, craignant, s'il déployait toutes ses forces, de faire naître des soupçons, et d'être reconnu. Irus porta le premier coup et frappa Ulysse à l'épaule. Celui-ci riposta par un coup sous l'oreille qui lui enfonça la mâchoire et le terrassa ; le sang ruissela de la bouche d'Irus. Il se débâtit dans la poussière, en poussant des hurlements. Ses dents s'entrechoquèrent, ses pieds battirent la terre.

Les chefs riaient à en perdre haleine. Ulysse traîna le géant hors de la cour et, l'asseyant près de la porte :

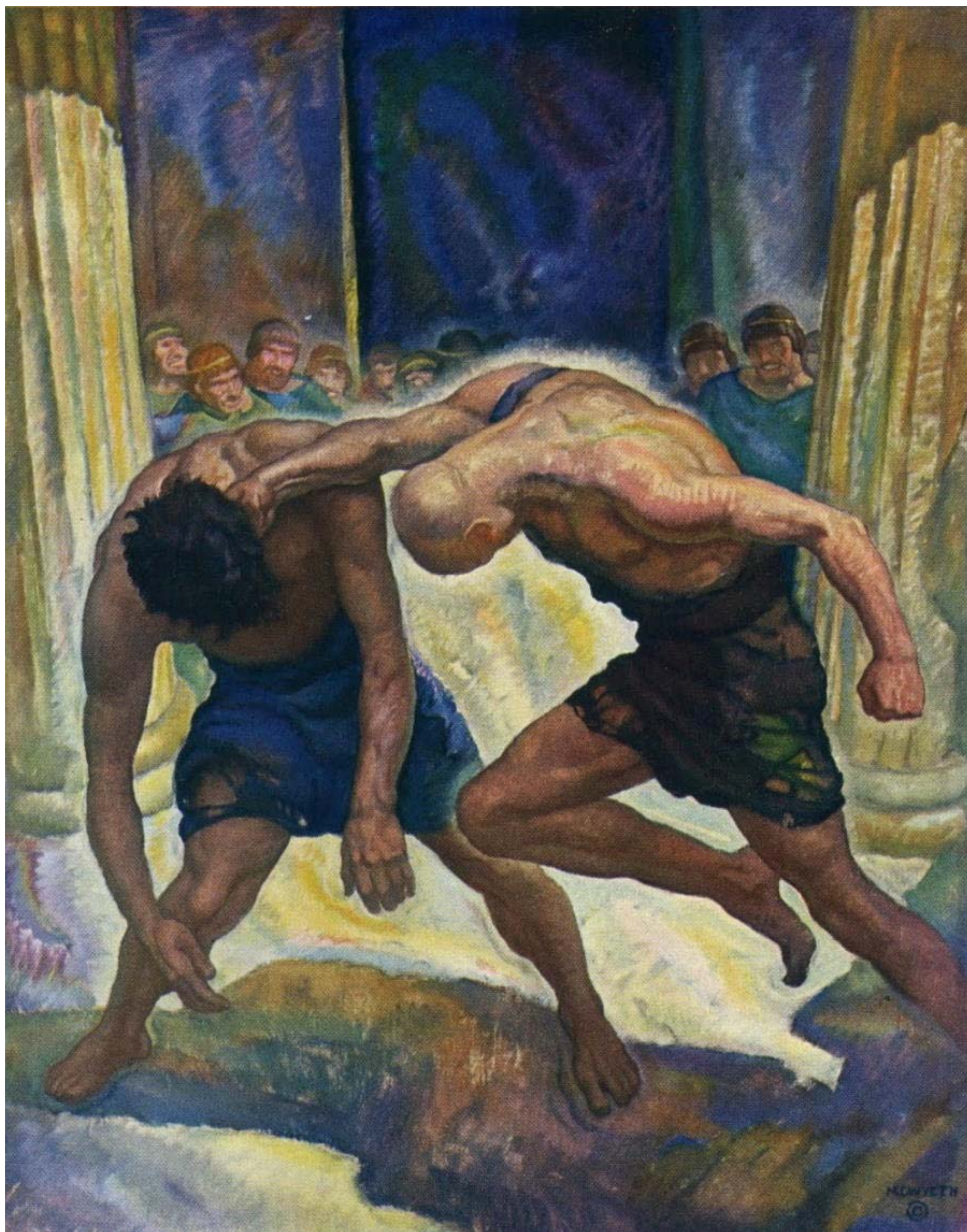
« Règne là désormais, dit-il, fais peur aux porcs et aux chiens de chasse, et écarte-les de cette porte. Homme vil ! Ne t'érige plus ici en roi des étrangers et des pauvres, ou crains quelque disgrâce plus terrible encore. »

Il remit sur ses épaules sa méchante besace, et retourna s'asseoir sur le seuil. Les princes rentrèrent en riant et adressent leurs félicitations au vainqueur :

« Ô étranger, que Jupiter et tous les dieux t'accordent ce qui flatterait le plus tes désirs ! Tu nous as délivrés de ce mendiant vorace et lâche. »

Ulysse fut charmé de ces souhaits, qu'il regarda comme un favorable augure. Antinoüs lui apporta lui-même le prix promis au vainqueur, la meilleure partie des intestins remplis de sang et de graisse de porc ; Amphinome tira d'un panier deux pains qu'il lui présenta, et, mettant entre ses mains une coupe d'or :

« Sois heureux, dit-il, étranger vénérable. Puissent l'abondance et la félicité être le partage de tes vieux jours ! Le courage ne met pas toujours à l'abri du besoin. »



*Le combat d'Ulysse et d'Irus, par N. C.  Wyeth*

Ulysse lui répondit :

« Tu me parais doué d'intelligence et de raison. C'est pourquoi je m'adresse à toi, daigne m'écouter. De tout ce qui respire ou rampe sur la terre, sais-tu ce qu'il y a de plus faible ? C'est l'homme. Tant que la fortune lui sourit, il est superbe et ne pense pas que l'avenir puisse lui réserver aucune disgrâce. Mais, le jour des malheurs arrivé, il est abattu, il s'indigne contre le sort et se désespère. Il change de caractère en changeant de fortune.

Je fus jadis moi-même l'un des hommes les plus fortunés. Ma force et mon pouvoir m'aveuglèrent. Comptant sur l'appui d'un père et d'une famille puissante, je ne sus point assez dominer mes passions, et commis plus d'une violence et plus d'une injustice.

Les hommes devraient toujours se maintenir dans la modération et l'équité. Qu'ils jouissent avec sagesse et sans orgueil des dons que les dieux leur ont faits, loin d'imiter les amants de Pénélope. Je les vois commettre d'indignes excès. Ils consument les biens et outragent l'épouse d'un héros qui, je pense, ne tardera pas à revoir sa patrie, et déjà même est bien près d'ici. Puisses-tu échapper à ses regards, être renfermé dans ta maison, quand il reparaîtra ! Car, sois-en bien sûr, s'il se montre dans son palais, la querelle entre les prétendants et lui ne se videra pas sans des flots de sang. »

Après ces mots, il fit des libations, vida la coupe et la rendit ensuite à Amphinome, qui, le cœur serré de tristesse et présageant son malheur, rentra dans la salle et alla reprendre sa place. Que n'eut-il la force et la vertu de s'en éloigner à l'instant même et de n'y rentrer jamais !

En cet instant, Minerve, qui voulait redoubler la vénération d'un époux et d'un fils pour la reine et, à la fois, retenir par l'amour tous les chefs dans le palais où elle préparait leur châtiment, inspira à Pénélope l'idée de se montrer dans la salle du festin :

« Ma chère Eurynome, dit-elle, un désir que je n'avais point éprouvé encore me pousse à paraître aux yeux de ces amants que je hais. J'ai résolu de donner à mon fils, en leur présence, un avis nécessaire. Il se livre trop au commerce de ces hommes audacieux et perfides. Leurs paroles sont douces, mais, dans leurs âmes, ils méditent sa mort.

— J’approuve ton idée, répondit Eurynome ; va, éclaire ton fils sur les dangers qu’il court. Mais, crois-moi, entre auparavant dans le bain ; rends la fraîcheur à tes traits par une essence précieuse. Ne te présente pas le visage souillé par la trace de tes larmes. Il n’est pas bien d’en verser sans relâche et de n’accepter aucune consolation. Ton fils cependant est arrivé à l’âge où tu désirais tant de le voir et il est tel que toutes les mères le rêvent pour elles-mêmes et le demandent aux dieux.

— Ah ! Mon Eurynome, dit Pénélope. Je respecte ton zèle, mais n’exige pas de moi que je prenne un bain ni que je me parfume d’essences. Les dieux ont détruit ma beauté le jour où partit le navire du plus infortuné des hommes. Cours, appelle Hippodamie et Antonoé pour qu’elles m’accompagnent. »

Pendant qu’Eurynome exécuta cet ordre de sa maîtresse, Minerve fit couler un doux sommeil sur les yeux de Pénélope et l’endormit. Toutes ses fibres se détendirent, elle goûta un profond repos. Alors la déesse lui prêta de nouveaux charmes pour mieux asservir les chefs. Elle répandit sur son visage une essence divine, dont le nom était celui de la beauté même. Son port devint plus majestueux, et son teint fut d’une blancheur plus éblouissante que l’ivoire sortant de la main de l’ouvrier.

Ses femmes entrèrent dans son appartement à l’instant même où elle rouvrit ses paupières. Pénélope dit alors, en passant ses mains sur son visage :

« Ah ! Quel agréable sommeil a charmé tous mes sens, moi la plus infortunée des femmes ! Oh ! Que la mort me serait douce, arrivant ainsi ! Que je serais plus heureuse qu’à consumer ma vie à pleurer l’absence d’un époux si digne de mon amour, d’un héros l’honneur de la Grèce ! »

Elle sortit de son appartement, suivie d’Hippodamie et d’Antonoé. Elle descendit vers la salle et, le visage légèrement voilé, parut sur le seuil entre ses femmes vénérables.

À son aspect tous les chefs furent ravis. L’amour captiva leur âme. Chacun souhaitait plus ardemment que jamais être l’heureux époux qu’elle choisirait.



*Minerve fit couler un doux sommeil sur les yeux de Pénélope et l'endormit.*
*Illustration de William Russel Flint*

Mais la reine, se tournant vers Télémaque, lui dit :

« Ô mon fils, je ne te reconnais plus. Lorsque tu n'étais encore qu'un enfant, tu montrais plus de chaleur d'âme et de caractère. Maintenant que ta stature est formée, et qu'en te voyant, les étrangers, frappés de la noblesse et de la beauté de tes traits, te nomment, au premier regard, le fils d'un des plus grands héros de la Grèce, tu ne fais paraître ni justice ni courage. Quelle indignité vient d'être commise dans notre palais ! Tu as souffert tranquillement que ton hôte, en ta présence, ait été maltraité, avili ! Que dira-t-on de toi ? Songe que l'insulte faite à un étranger te déshonore toi-même.

— Ma mère, répondit avec sagesse Télémaque, je ne saurais être blessé de tes reproches. Ne crois pas cependant que je confonde l'injustice et l'équité. Je me vois entouré de nombreux ennemis conjurés contre moi, et je suis sans aucune défense. Quant au combat de mon hôte et d'Irus, on ne saurait l'imputer aux chefs, et le premier a remporté une pleine victoire

Eurymaque ne laissa pas Télémaque et sa mère prolonger leur entretien ; mais, emporté par sa passion amoureuse, il adressa ces paroles à la reine :

— Pénélope, si tous les chefs de la Grèce avaient eu comme nous le bonheur de contempler tes traits, une foule plus nombreuse encore d'amants se présenterait aux festins de ce palais. Quelle femme t'est comparable pour la beauté, la majesté et pour les dons de l'âme !

Pénélope lui répondit :

— Eurymaque, que me parles-tu de beauté et des autres dons que je pouvais posséder autrefois ! Les dieux m'ont tout ravi le jour où les Grecs, et Ulysse avec eux, voguèrent vers Troie. S'il rentrait dans sa patrie, dans sa maison, ce serait là ma gloire et toute ma beauté. Au moment de quitter sa patrie, il me serra la main et me dit ces mots, qui resteront toute ma vie gravés dans ma mémoire :

"Chère épouse, nos guerriers ne reviendront pas tous des champs de Troie. J'ignore si les dieux me ramèneront ou s'ils me réservent une autre destinée. Veille sur mes biens et sur ma maison. Soigne mon père et ma mère, et redouble même d'attention pour eux en mon absence. Quand mon fils sera parvenu à l'adolescence, choisis pour époux le prince le plus digne de toi et abandonne ce palais."

Telles furent ses paroles, et je me vois au moment d'accomplir ses derniers ordres. Le jour approche où je serai forcée de former un nouveau lien que mon cœur repousse. Mais, ce qui aggrave encore le chagrin où mon âme est plongée, c'est de voir avec quelle insolence on s'affranchit, en recherchant ma main, des usages reçus. Jusqu'à ce jour ceux qui disputaient à leurs rivaux une femme distinguée, choisissaient dans leurs troupeaux les plus belles victimes pour le sacrifice et le festin auxquels ils invitaient les amis de la personne aimée. Ils lui faisaient à elle-même les plus riches présents. Mais jamais on ne les voyait apporter le désordre et la ruine dans la maison de l'objet même de leurs vœux.

Ulysse éprouva une satisfaction intérieure de voir que, sans céder à leurs vœux, et ne les repaissant que d'illusions, elle les amenait à lui offrir des présents.

— Vertueuse Pénélope, dit aussitôt Antinoüs, accepte les dons que chacun de nous va t'offrir. Les refuser serait un outrage. Mais connais notre résolution inébranlable : nous ne rentrerons point dans nos foyers ni ne porterons nos vœux ailleurs, que tu n'aies nommé celui des princes de la Grèce que tu juges digne d'être ton époux. »

Tous approuvèrent ce qu'avait dit Antinoüs, et demandèrent aussitôt à leurs hérauts d'aller chercher les présents qu'ils destinaient à Pénélope. Celui d'Antinoüs apporta une robe flottante et superbe avec une admirable broderie. Douze agrafes d'or servaient à l'attacher. Celui d'Eurymaque, un collier d'or garni du plus bel ambre[17], et brillant, comme l'astre du jour. Celui d'Eurydamas, des boucles d'oreilles à trois pendeloques, d'un travail merveilleux. Celui de Pisandre, des bracelets d'une égale beauté. Tous les autres dons eurent la même magnificence. Pénélope les remit aux mains de ses femmes, et remonta avec elles dans son appartement. La troupe de ses amants passa le reste du jour dans le plaisir de la danse et de la musique.

Cependant la nuit arriva, et les chefs ne sortirent point de la salle du festin. Pour l'éclairer et la chauffer à la fois, on alluma trois grands brasiers flamboyants, et, d'espace en espace, d'autres flambeaux encore. Ce sont les femmes de Pénélope qui entretenaient ces feux nombreux.

[17] L'ambre est une résine fossile, sécrétée il y a des millions d'années par des conifères ou des plantes à fleurs.

Ulysse était indigné qu'au lieu de servir leur maîtresse, d'être avec elle, de l'aider dans ses travaux, et la distraire de ses peines, elles passaient leur temps au milieu des chefs et étaient leurs complices.

« Retournez, leur dit-il dans l'appartement de votre maîtresse ; je suffirai bien à la besogne que vous faites ici ; j'aurai soin d'entretenir les feux.

Ces femmes s'entre-regardèrent et éclatèrent de rire. L'une d'elles, Mélantho, lui adressa les paroles les plus insultantes. Elle était fille de Dolius ; Pénélope l'avait élevée comme la sienne, ne lui refusant rien de ce qui rendait l'enfance heureuse. Et cependant, cette fille, loin de prendre part à sa douleur, la trahissait.

— Misérable étranger, dit-elle à Ulysse, il faut que tu sois fou, ou que le vin ait troublé ta raison. Tu te permets d'insulter ici tout le monde, et tu ne respectes pas même ces princes. Es-tu si fier d'avoir vaincu le mendiant Irus ? Crains qu'il n'en vienne un autre plus redoutable qui te brise les os et te chasse de ce palais.

Ulysse lui lança un regard terrible.

— Malheureuse, dit-il, Télémaque est là. Je n'ai qu'un mot à dire, et tu péris dans les supplices. »

Ces paroles avaient jeté la consternation parmi ces femmes. Craignant qu'il n'exécute sa menace, elles se retirèrent, pâles et demi-mortes d'épouvante. Ulysse resta auprès du brasier, dont il sembla tout occupé à entretenir la flamme, mais absorbé dans des soins plus importants, observant de l'œil tous ces princes et méditant son plan de vengeance.

Minerve, qui voulait l'exciter encore davantage et porter au plus haut point dans son cœur le ressentiment et la colère, lâcha de temps en temps la bride à l'arrogance des chefs.

« Amants de la plus illustre des reines, dit Eurymaque, écoutez une réflexion qui naît à l'instant même dans mon esprit: ce n'est pas sans un grand dessein des dieux que cet inconnu est entré dans le palais d'Ulysse. Sa tête chauve, que pas un cheveu n'ombrage, répercute l'éclat des flambeaux et nous sert de fanal[18].

---

[18] Espèce de grosse lanterne.

Un rire universel accueilli cette plaisanterie. Eurymaque, encouragé, continua, et, s'adressant directement au héros :

— Ami, veux-tu être mon esclave ? Je t'enverrai dans mes champs ; tu y planteras des arbres, des haies d'épines, tu dresseras les allées. Vois : je me chargerai de te nourrir, de t'habiller. Tu ne seras pas nu, tes pieds auront des sandales. Ne serait-ce pas pour toi un bon salaire ? Mais, n'étant dressé qu'au mal, le travail n'est pas ce qu'il te faut, et, pour contenter ta faim insatiable, tu préfères aller, de porte en porte, mendier ta vie.

Ulysse répondit :

— Eurymaque, si, par un jour d'été, nous nous rendions, tous les deux, dans une prairie, armés chacun d'une faucille, et qu'à jeun, sans prendre haleine, nous fussions occupés à faucher les foins depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit ; ou si, dans un vaste champ, nous conduisions chacun une charrue traînée par des bœufs robustes et faits aux plus durs travaux, tu verrais quelle est ma vigueur, et si je sais tracer des sillons aussi profonds que les tiens. Ou bien encore, que Jupiter, par quelque événement inattendu, allume le feu de la guerre, qu'un casque d'airain brille sur ma tête, et que ma main soit armée de la lance et du javelot, si tu me voyais m'élancer au plus fort du carnage, songerais-tu à m'appeler paresseux et vorace ? Mais l'outrage est un besoin de tes lèvres. Ton cœur est dur et superbe. Tu te crois grand, tu t'imagines être un héros invincible, parce que tu ne vis ici qu'avec des chefs sans renom ; mais qu'Ulysse reparût dans son palais, ces portes si spacieuses te sembleraient trop étroites pour ta fuite précipitée. »

La rage bouillonna au cœur d'Eurymaque ; la menace éclata dans ses yeux. Après quelques injures grossières, il s'arma d'un marchepied et le lança. Ulysse, pour l'éviter, se baissa, et le meuble vint frapper, à l'épaule, le sommelier. La coupe s'échappa de ses mains et fit mugir les voûtes en tombant. Le sommelier poussa des cris de douleur. Le tumulte fut à son comble dans le palais qu'environnaient les ténèbres delà nuit.

« Dieux ! s'écrièrent d'une même voix tous les chefs, que n'a-t-il péri, avant de voir Ithaque, ce vagabond qui nous apporte ici le trouble et la guerre ! Un mendiant nous divise ! Il bannit la joie de nos festins.

Télémaque éleva sa noble voix :

— Princes, la fureur vous égare. Oui, quelque dieu vous pousse à la discorde. Je ne prétends pas vous chasser de ce palais, mais, si vous m'en croyez, après votre repas, vous irez chercher le calme et le sommeil dans vos maisons.

Tous les princes, étonnés d'un langage aussi ferme, demeurèrent silencieux, mais frémissants de rage. Amphinome seul prit la parole.

— Amis, dit-il. Télémaque a raison. Le contredire ce serait aller contre l'équité. Cessons désormais de maltraiter cet étranger. Il est venu demander asile à Télémaque ; qu'il reste, sous sa protection, dans les foyers d'Ulysse. Nous, faisons les libations et allons ensuite nous reposer dans nos demeures. »

Ces paroles achèvent de calmer l'assemblée. Le héraut Mulius remplit les coupes. On fit les libations en l'honneur des dieux ; on vida les coupes, et chacun se retira dans sa demeure.

# - 21 -

# Euryclée, reconnaît Ulysse.

Ulysse, resté dans la salle, se concertai avec Minerve sur les moyens à employer pour exterminer les chefs. Bientôt il s'adressa à Télémaque :

« Mon fils, transportons, sans perdre un moment, dans le haut du palais, toutes les armes qui sont en ce lieu. Si les chefs, ne les voyant plus, te font des questions à ce sujet, tu leur répondras, d'un ton de simplicité et de manière à n'éveiller aucun soupçon : "Je les ai mises à l'abri de la fumée ; on ne reconnaît plus, tant la vapeur et la rouille les ont gâtées, les armes qu'Ulysse me laissa en partant pour Troie. J'ai craint surtout, inspiré sans doute par un dieu, que le vin n'excitât parmi vous des querelles et des combats. Quelle honte ce serait si, tandis que vous recherchez la main de ma mère et vous livrez aux plaisirs du festin, le sang allait couler ! Le fer attire l'homme et l'excite au carnage."

Docile à la voix de son père, Télémaque appela Euryclée :

— Ma nourrice, lui dit-il, ne laisse point sortir les femmes de leur appartement, pendant que je transporterai secrètement les armes dans le haut du palais. Je crains que la fumée n'achève de les détériorer.

— J'admire ta prudence, répondit Euryclée. Puisse-t-elle te conserver ta maison et tes biens ! Mais, tandis que tu monteras ces armes dans les escaliers, ne veux-tu pas qu'une de nous porte un flambeau devant toi ? Qui t'éclairera ?

— Cet étranger, répondit Télémaque. Oui, ce vieillard. Tu peux juger par là que désormais je ne laisserai pas oisif celui qui vit de mon pain. »

Euryclée obéit, et ferma à l'instant les portes du gynécée[19]. Aussitôt Ulysse et son fils emportèrent les casques, les javelots, les boucliers et toutes les autres armes.

---

[19] Nom de l'appartement des femmes.

Minerve elle-même éclaira leurs pas. Invisible, elle marchait devant eux, tenant un flambeau d'or qui répandait dans tout le palais une vive et céleste lumière.

Télémaque en fut étonné.

« Ô mon père, dit-il, quel prodige ! Je n'en puis douter, un dieu de l'Olympe est ici.

— Silence ! répondit Ulysse, ne me questionne pas : renferme tes sentiments dans ton sein. Les dieux de l'Olympe ont le pouvoir, en restant invisibles, de se manifester par une lumière surnaturelle. Maintenant va prendre du repos. Moi, je reste, afin de mieux observer encore les femmes du palais, et aussi d'entretenir ta mère qui désire me parler. »

Télémaque, à la clarté des flambeaux, se rendit dans la chambre où il avait l'habitude de goûter le sommeil. Là, étendu sur sa couche, il aspira au retour de l'aurore.

Ulysse, resté seul, continua de préparer avec Minerve les moyens d'assurer sa vengeance. Alors Pénélope descendit. Un siège lui avait été préparé. Des esclaves accoururent remettre l'ordre et la propreté dans la salle. Elles emportèrent les pains nombreux, et les tables, et les coupes dans lesquelles les prétendants insolents avaient bu. Et elles jetèrent à terre le feu des torches et amassèrent, par-dessus, du bois qui devait les éclairer et les chauffer.

Ulysse fut attentif à tout. Il observa la conduite, écouta les discours de chacune de ces femmes, Mélantho s'en irrita encore et lui prodigua les outrages et les menaces. Ulysse aurait pu les dédaigner et ne pas répondre, il préféra parler, donna ses raisons et l'emporta par son esprit, par sa sagesse, comme, bientôt, il allait l'emporter par la force et par le courage.

Mais Pénélope, qui avait tout entendu, adressa à Mélantho cette réprimande sévère :

« Je connais ta façon d'agir ; sois sûre que cela te sera préjudiciable. Tu savais, car je l'ai dit devant toi, que je voulais entretenir cet étranger au sujet de mon époux. Et tu prends ce moment pour le poursuivre de ta langue envenimée !... Toi, ma fidèle Eurynome, apporte ici un siège ; couvre-le d'un tapis ; que l'étranger, assis près de moi, puisse entendre les questions que je veux lui poser, et puisse y répondre.

Eurynome s'empressa d'exécuter cet ordre. Pénélope dit :

— Étranger, permets que je commence par cette question : Quel est ton nom ? Quel est ton pays ? À quelle famille appartiens-tu ?

*[ Je ne reproduirai pas le long entretien d'Ulysse et de Pénélope. De la bouche de celle-ci vous n'entendriez que ce que vous savez déjà, et de celle d'Ulysse, qui ne veut pas encore se découvrir, que des faits inventés, mais exposés d'un ton si naturel et avec tant d'adresse, que Pénélope y ajoutait sa force de conviction, et versa des larmes chaque fois que le nom d'Ulysse se trouva mêlé au réel. Un doute cependant, dont elle ne put se défendre, s'éleva dans son esprit : Ce vieillard qui parlait d'Ulysse, qui disait l'avoir vu, l'avoir reçu dans son palais, l'avait-t-il vu en effet ? Le connaissait-il ? C'était là la question, c'était ce qu'elle voulait éclaircir. ]*

« Étranger, dit-elle, je te crois. Souffre cependant que je soumette ta véracité à une épreuve. Pour m'assurer pleinement que tu as reçu, comme tu l'affirmes, mon époux et ses compagnons dans ton palais, décris-moi ses vêtements, sa figure, sa taille, celles d'un de ceux qui le suivaient.

— Ô reine, répondit Ulysse, il est bien difficile, après si longtemps, de se rappeler ces détails. Quelques-uns cependant sont restés dans ma mémoire. Ulysse était vêtu d'un ample manteau de pourpre de laine fine et moelleuse, attaché par une magnifique agrafe d'or. Une riche broderie l'ornait sur le devant. Elle représentait un limier[20] tenant un faon[21] entre ses pieds et plongeant des regards avides sur sa proie. Ces animaux, dont la matière était d'or, semblaient être vivants, tant l'ouvrage était parfait.

On voyait le limier prêt à dévorer le faon, et le faon qui s'efforçait de fuir en se débattant. Sa tunique était d'une blancheur éblouissante. Ces vêtements étaient si merveilleusement beaux que les femmes les contemplaient avec admiration.

Un héraut, un peu plus âgé qu'Ulysse, l'accompagnait. Je puis te le dépeindre. Il avait les épaules hautes et épaisses, le teint basané, les cheveux crépus. Il s'appelait Eurybate. Il y avait entre Ulysse et lui la plus grande affinité de volonté, d'amour pour la justice et de piété. Aussi Ulysse le distinguait-il de tous ses autres compagnons.

[20] Chien de chasse.
[21] Le petit d'une biche.

À ces signes dont l'évidence ne lui laissait aucun doute, Pénélope répandit de nouveaux torrents de larmes.

— Ô mon hôte, dit-elle, si j'ai d'abord compati à ton sort malheureux, je veux dorénavant t'honorer et te chérir. C'est moi qui donnai à mon époux, quand il partit, ces vêtements, ouvrage de ma main. Moi-même j'y attachai cette belle agrafe d'or. Mais *hélas !*, je ne le reverrai plus ; un destin trop fatal l'entraîna vers cette Troie que je déteste !

— Ô femme vénérable d'Ulysse, répondit le héros, je ne puis condamner tes larmes pour un époux que tu crois perdu pour toujours. Mais calme ta douleur et sois sûre que je vais parler sans déguisement. Ulysse vit ; il est près d'ici, chez les Thesprotes. Il hâte son retour, et t'apporte des trésors qu'il reçut, en présent, des princes et des peuples. Quant à ses compagnons, ils ont tous péri avec le vaisseau dans une tempête. Mais lui, il respire, il est près de reparaître. J'ose te l'affirmer par un serment. Oui, j'atteste Jupiter et ce foyer d'Ulysse où je suis, que tu verras l'accomplissement de mes paroles. Avant que l'année expire, que dis-je ? Avant qu'un mois s'écoule, tu reverras Ulysse.

— Veuille le ciel confirmer tes promesses, dit la vertueuse Pénélope. Comme je te comblerais des marques de ma bienveillance ! En te voyant, chacun dirait : qu'il est heureux ! Mais je ne me flatte point de cette espérance. Ulysse ne rentrera point dans ce palais, et tu risques de n'y pas trouver les secours nécessaires pour retourner dans ta patrie. Il n'est plus ici d'Ulysse... *Hélas !*, en fût-il un ? N'était-ce pas une illusion ? Il n'est plus d'Ulysse pour honorer les étrangers qui en sont dignes, et les renvoyer sûrement dans leur pairie.

En attendant, femmes, je vous l'ordonne, traitez ce vieillard avec distinction ; baignez ses pieds, faites-lui un lit de nos meilleurs tapis et de nos plus riches couvertures. Qu'il y soit couché mollement. Demain, dès qu'il sera levé, vous le mènerez au bain, vous le parfumerez d'essences. Après le bain, il prendra son repas dans cette salle avec Télémaque.

Malheur à l'esclave qui lui manquera d'égards ! Car, ô mon hôte, comment justifierais-je les éloges que tu m'as donnés, si je te laissais asseoir à nos repas, couvert de haillons, souillé de cendre et de poussière ? Notre vie est bornée à peu de jours, mais on peut en faire, par le bien, un joyau inestimable.

L'homme dur, inhumain, est, aussi longtemps qu'il vit, l'objet de la haine publique. Elle le poursuit de malédictions, même après sa mort. Celui qui est bon, humain, peut être sûr que son nom sera prononcé partout avec éloge. Lors même qu'il n'est plus, on bénit encore sa mémoire.

— Femme accomplie, dit Ulysse, les superbes habits, les lits où l'on est couché mollement, les bains même me sont devenus odieux depuis que, par suite de mes malheurs, j'en ai perdu l'habitude. Laisse-moi donc continuer à m'étendre à terre, sur la plus vile couche, le plus souvent sans fermer les paupières. Mais j'accepterai un bain de pieds. Si tu as ici quelque femme âgée, que ma misère et mes haillons ne rebutent pas, dis-lui de m'en préparer un.

— Cher étranger, répondit Pénélope, j'ai une femme fort âgée, la nourrice même de celui que je pleure. C'est elle qui baignera tes pieds. Lève-toi donc, ma bonne Euryclée, et rends cet office à ce vieillard qui, par l'âge et le malheur, est l'image de ton maître. *Hélas !*, je me le représente tel que cet étranger, la démarche pesante et les bras défaillants, car l'infortune a bientôt vieilli l'homme. »

À ces mots Euryclée, couvrant son visage de ses mains, répandit des pleurs et s'écria :

« Ô mon fils chéri, toi que j'ai nourri de mon lait, est-ce que Jupiter n'aura pas pitié de toi, si pieux envers lui, et qui répandis en son honneur le sang de tant d'hécatombes ? Peut-être, comme toi, ô vénérable vieillard, des femmes arrogantes l'insultent dans quelque palais étranger. Cette idée seule, quand ma maîtresse ne me le commanderait pas, me rendrait contente de te laver les pieds. Mais j'ai une autre raison de m'intéresser vivement à toi. En te voyant, je me sens tout émue. Écoute, en voici la cause : nombre d'étrangers malheureux sont venus dans ce palais, mais je n'en ai pas vu un seul dont la ressemblance avec Ulysse fût aussi frappante. C'est là sa stature, sa démarche ; le ton de ta voix est le sien.

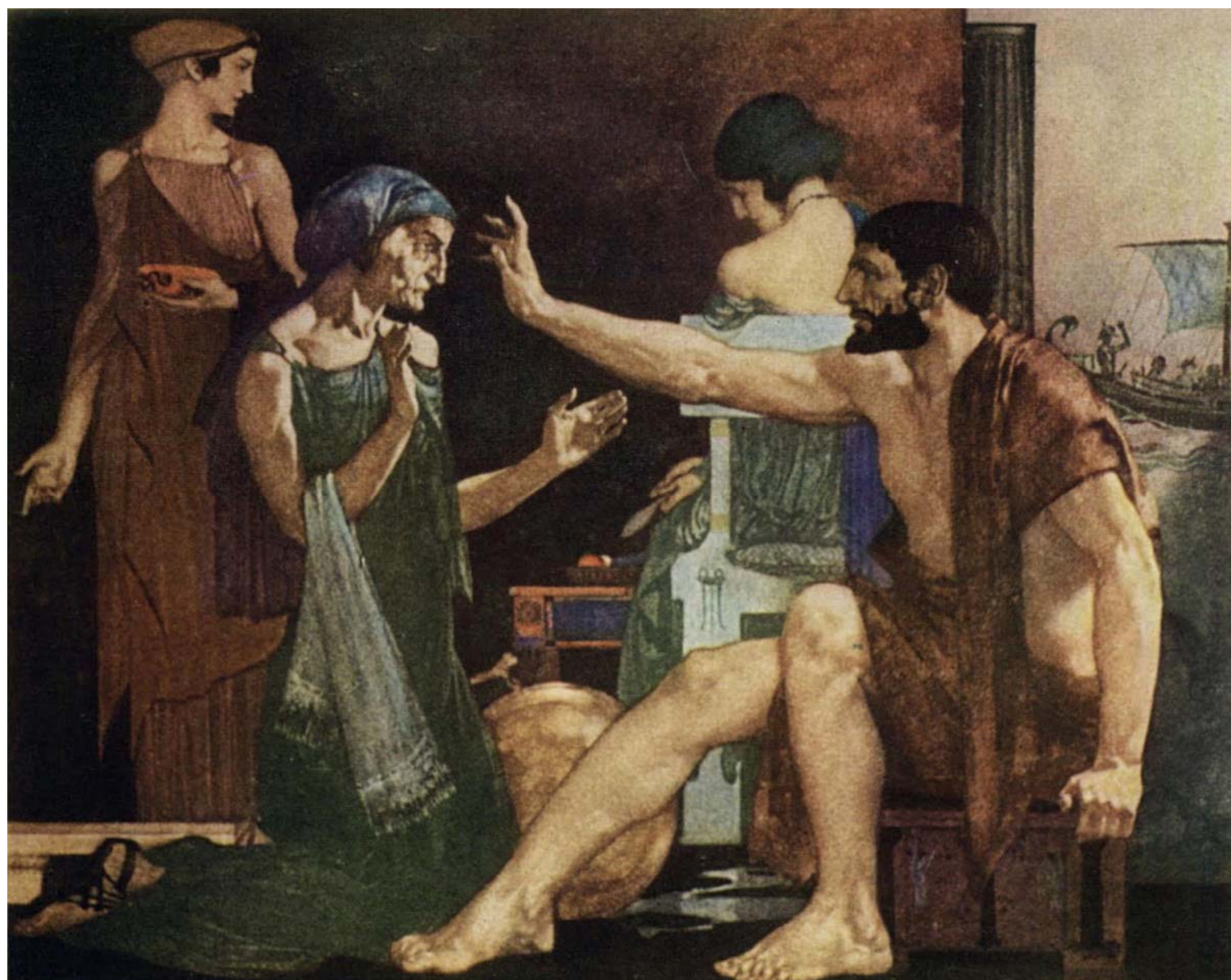
— Bonne vieille, répondit Ulysse, ton œil ne t'a point trompé. La ressemblance entre Ulysse et moi est en effet complète. Tous ceux qui me connaissent disent que celui qui m'a vu a vu Ulysse. »

Pendant que la bonne Euryclée lavait les pieds d'Ulysse, celui-ci, qui était auprès du feu, fit un mouvement d'épaules pour intercepter la lumière et empêcher qu'Euryclée ne vît une cicatrice qu'il avait à la jambe. Mais, soit hasard, soit qu'un vague soupçon eût excité sa curiosité, la vieille aperçut et reconnut la cicatrice. Jadis il avait été blessé par la défense d'un sanglier dans une chasse que son aïeul, Icarios, donnait en son honneur sur le mont Parnasse. Le sanglier venait d'être débusqué par les chasseurs, d'un épais buisson, quand le jeune Ulysse se précipita pour le percer de sa lance ; mais le sanglier, d'un coup de défense, atteignit le prince au-dessus du genou et, sans pénétrer jusqu'à l'os, lui fit une large blessure. Ulysse, déjà intrépide, n'en porta pas moins un coup mortel à l'animal qui expira. La plaie fut bientôt guérie, mais la cicatrice resta. Quand le jeune Ulysse revint à Ithaque, son père et sa mère lui posèrent naturellement beaucoup de questions, mais particulièrement sur cette cicatrice qu'il leur montra et dont il leur raconta toute l'histoire. C'est elle que la vieille Euryclée toucha et reconnut. Dans son saisissement, elle laissa tomber le pied d'Ulysse ; la cuve était renversée, l'eau se répandit de toutes parts. La nourrice, éperdue, demeura un instant comme folle et anéantie. Enfin elle s'écria :

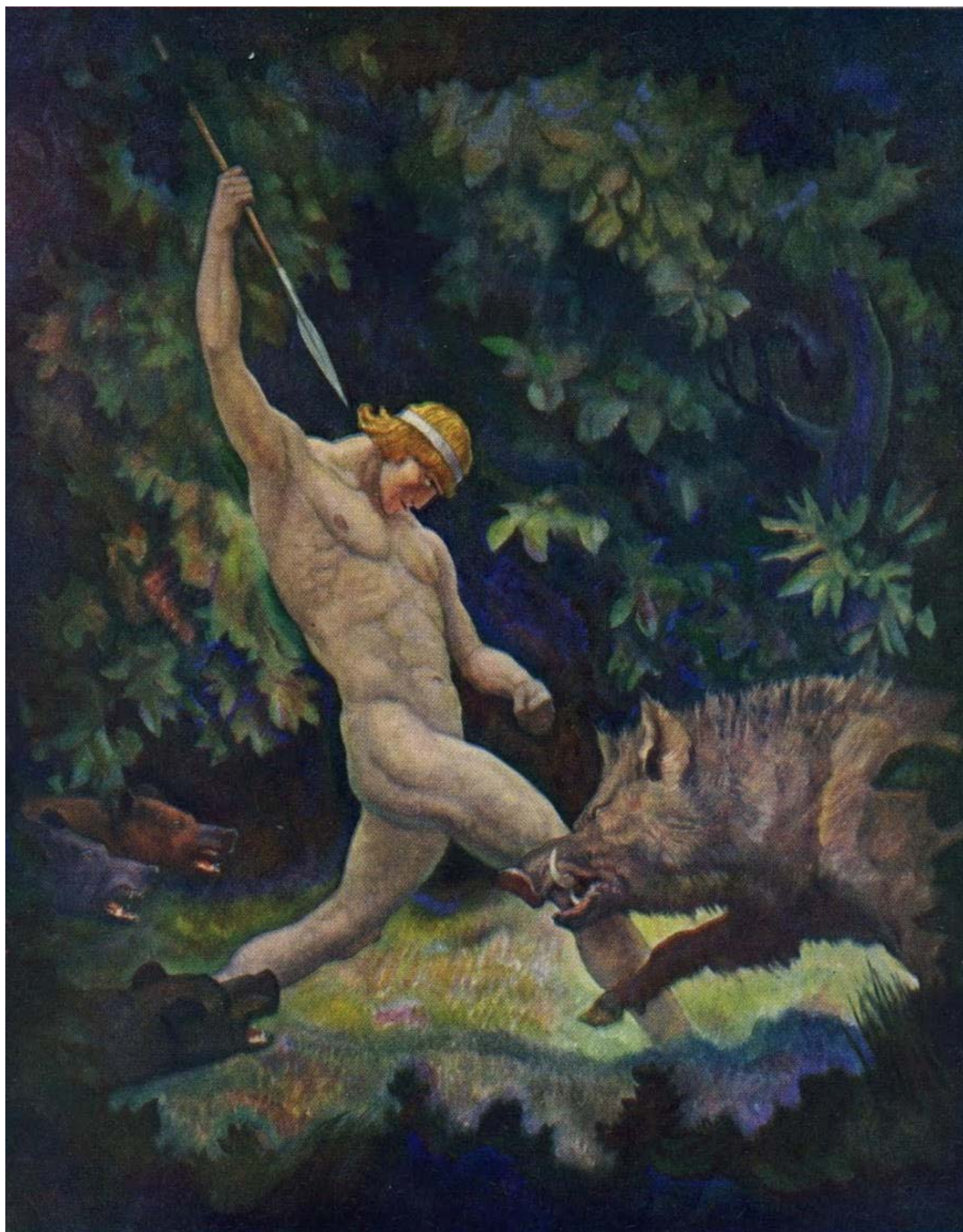
« Tu es Ulysse, je n'en doute point. Ô mon cher fils, je n'ai donc reconnu mon maître qu'après ravoir touché de mes mains ! »

Déjà, se tournant vers Pénélope, elle était prête à lui annoncer que son époux était arrivé. Heureusement, par le pouvoir de Minerve, la reine, absorbée dans le sentiment qui ne la quittait guère, ne prêtait point attention à ce qui se passait pour ainsi dire sous ses yeux. Mais Ulysse, serrant d'une main le cou d'Euryclée pour qu'elle ne pût parler, de l'autre l'attirant à lui :

« Ma nourrice, dit-il à voix basse, veux-tu me perdre ? Tu m'as reconnu, un dieu l'a permis ; mais garde le secret, garde-le pour tout le monde. Il y va de ma vie, peut-être de la tienne !



*Euryclée reconnait Ulysse à sa blessure, par William Russel Flint*



*Ulysse, dans une chasse, est blessé à la jambe par un sanglier, par N. C. Wyeth*

— Peux-tu douter, répondit Euryclée, de ma discrétion ? Je garderai ton secret au fond de mon cœur, et ce cœur sera impénétrable comme un rocher. Je te promets encore autre chose. Que les dieux te rendent vainqueur de tes ennemis, je te nommerai les femmes qui te trahissent, et celles qui te sont demeurées fidèles. »

Après qu'Euryclée ait préparé un autre bain, baigné et parfumé les pieds de son maître, elle s'éloigna, et Pénélope, s'approchant de l'étranger, lui dit :

« J'ai à te parler encore. Je voudrais te consulter sur un point bien important. Je suis vivement combattue entre deux partis contraires. Dois-je demeurer auprès de mon fils et, respectant le lit de mon époux et ma renommée, continuer de veiller sur mes biens, sur mes femmes et sur ce palais, ou, cessant de lutter contre ma destinée, accepter, quoique mon cœur y résiste, un nouvel époux ?

Tant que mon fils a été dans l'âge faible de l'enfance, rien n'eût pu me déterminer à former d'autres nœuds et à quitter la maison de mon époux. Maintenant qu'il entre dans l'adolescence, il désire lui-même que je puisse me vaincre et prendre le second parti, tant il souffre de voir son palais déshonoré et ses richesses au pillage.

Écoute maintenant ce que j'ai vu en songe, et sois-en l'interprète. J'élève dans ma cour une couvée d'oisons, et m'amuse quelquefois à les voir dévorer le grain que je leur jette. Je prenais ce passe-temps, quand tout à coup un aigle, se précipitant du sommet d'une montagne, fondit sur eux et fit un massacre de la troupe entière ; puis il repartit vers les cieux.

Ce n'était qu'un songe, et cependant je poussai des gémissements, je versai des larmes. Toutes les femmes les plus distinguées d'Ithaque me paraissaient rassemblées autour de moi pour me consoler, sans pouvoir y parvenir.

L'aigle redescendit alors du haut des airs et, se perchant sur le bord avancé du toit, il prit une voix humaine et me dit : " Calme ta douleur, illustre Pénélope, ce n'est pas là un vain songe, mais l'image d'un spectacle réel que t'annoncent les dieux, et qui fera ta satisfaction. Ces oisons, nourris dans ta cour, te figurent la troupe de tes amants. Moi je suis, sous la forme d'un aigle, ton époux qui revient enfin te délivrer d'eux."

Je me réveillai à ces mots, et me hâtai de regarder dans la cour. J'y revus les mêmes oisons, tous en vie, et prenant leur pâture.




*— Dois-je, cessant de lutter contre ma destinée, accepter un nouvel époux ?*
*Illustration de William Russel Flint*

— Ô reine, dit Ulysse, ton songe s'interprète lui-même. Ulysse t'annonce son retour et la perte entière des prétendants.

— Les songes, reprit Pénélope, sont souvent trompeurs. L'événement ne les confirme pas toujours. J'ai bien peur qu'il n'en soit ainsi du mien. Non, je ne peux croire à tant de bonheur. Mais voici ce que j'ai résolu ; écoute bien attentivement : le moment fatal approche où je vais être contrainte de quitter pour jamais le palais d'Ulysse. Je veux que mon choix entre les rivaux dépende d'une lutte assurément bien difficile.

Je vais faire dresser dans la cour douze poteaux d'airain, que l'infortuné avait coutume d'y ranger lui-même, avec autant d'art et de sûreté de coup d'œil qu'on place le gouvernail d'un vaisseau. Il faisait voler, d'une très-grande distance, sa flèche à travers les bagues dont les poteaux étaient surmontés.

Voilà l'épreuve à laquelle je veux soumettre la force et l'adresse de ceux qui prétendent à ma main. Si quelqu'un réussit à tendre l'arc fameux d'Ulysse, et si sa flèche traverse les douze bagues, qu'il soit déclaré vainqueur et qu'il m'emmène loin de ce palais, où s'écoula ma jeunesse, où je fus si heureuse et dont le souvenir me reviendra jusque dans mes songes.

— Femme vénérable d'Ulysse, répondit l'étranger, propose-leur sans délai ce combat. Avant qu'aucun de ces rivaux indolents et amollis parvienne à courber l'arc, avant qu'aucune de leurs flèches ait franchi les bagues, tes yeux reverront Ulysse.

— Étranger, dit Pénélope, je passerais la nuit entière dans le charme de cet entretien ; mais l'homme est trop faible pour soutenir une continuelle privation de sommeil. Il doit en tout respecter les bornes que les dieux assignèrent aux mortels sur cette terre. Je vais donc remonter à mon appartement, et y chercher un repos, bien souvent, *hélas !*, troublé par mes larmes et mes gémissements. Toi, goûte le sommeil sous notre toit, et, puisque tu le veux, que tes mains, ou celles de mes serviteurs, te préparent à terre une humble couche. »

# - 22 -

# L’arc d’Ulysse

Ulysse, dans le vestibule du palais, s’étendit à terre des peaux de bœuf et de brebis. Eurynome jeta un manteau sur lui. Là, l’œil ouvert, il songeait aux moyens d’assouvir sa vengeance.

Pendant ce temps, les femmes de Pénélope sortirent, comme elles le faisaient toutes les nuits, pour se mêler à ces hommes pervers, rire, s’ébattre avec eux. Ulysse en fut outré.  Mais quoi faire ? Devait-t-il se lever de sa couche et, et punir d’une mort soudaine ces viles esclaves ? Ou leur laisser ces moments de plaisir bientôt suivis du trépas ? Son cœur rugissait, las de supporter d’indignes attentats. Mais il imposa silence à sa colère. Cependant il se roulait de tous côtés sur sa couche, cherchant en lui-même comment il lutterait seul contre ses insolents et nombreux ennemis.

Tout à coup Minerve lui apparut sous la forme d’une mortelle, et, se penchant sur sa tête, lui dit :

«  Ô le plus infortuné des hommes, pourquoi passer ainsi toute la nuit sans clore la paupière ! Te voici dans ton palais, près d’une épouse fidèle et d’un fils que chacun t’envierait. Tourne ton âme vers ces consolantes pensées, et prends un peu de repos.

— Je sens trop, ô déesse, la vérité de tes paroles, répondit Ulysse, mais peux-tu me blâmer ? Je songe, non sans inquiétude, comment je pourrai, seul, lutter contre ces chefs rassemblés en foule dans mon palais. Mais ce n’est pas encore là le plus difficile. J’admets que, par la volonté de Jupiter et par la tienne, je vienne à bout de toute cette cohorte d’ennemis. Ils auront des vengeurs : comment ferai-je ?

— Homme trop défiant, répondit Minerve, un mortel, dans l’extrême danger, se confie à un autre mortel, d’une force pourtant et d’un esprit si bornés ! Et je ne puis te rassurer, moi déesse, et qui te chéris, moi qui veille sur toi dans tous les travaux où ta valeur t’engage ! Il faut donc t’apprendre quelle est ma puissance. Eusses-tu contre toi

cinquante cohortes armées de glaives, et brûlant de t'immoler, sache que je puis les mettre en fuite, et t'enrichir de leurs dépouilles. Mais, cède au sommeil. Il est trop pénible de passer toute une nuit sans fermer l'œil. Tes malheurs vont bientôt finir. »

Ainsi parla la déesse, qui ne retourna vers l'Olympe qu'après avoir vu le sommeil, descendu par sa puissance sur les paupières du héros, chasser de son âme les soucis amers, délier doucement ses membres, et le plonger dans un profond repos.

Mais, pendant que le sommeil reposait doucement sur les yeux d'Ulysse, il se refusait tout à coup à ceux de la reine, en proie au plus affreux désespoir ; car l'infortunée ne pouvait croire au prompt retour d'Ulysse. Le jour approchait où elle allait être contrainte de faire ce dont la seule idée était pour elle un supplice : violer sa couche, choisir un époux parmi des hommes qu'elle détestait !

Le lendemain matin, Ulysse se réveilla. La nuit avait fui tranquille, mais quelle allait être la journée ? Il leva les bras vers le ciel en implorant les dieux, il demanda un signe, un prodige qui lui promette la victoire.

« Ô ! Vous, s'écria-t-il, habitants de l'Olympe, si, après m'avoir affligé de maux sans nombre, vous me conduisîtes vous-mêmes, à travers les terres et les mers, au sein de ma patrie, que j'entende ici quelques paroles de favorable augure ! Et toi, grand Jupiter, daigne montrer dans les cieux un prodige, signe de ta protection ! »

À peine avait-t-il proféré sa prière qu'un coup de foudre retentit dans un ciel serein. L'espoir d'Ulysse se ranima et son cœur battit de joie. Au même instant, son oreille fut frappée d'un heureux augure sorti de la bouche d'une esclave, occupée près de là à broyer le grain. Chaque jour douze femmes étaient employées à moudre l'orge et le froment. A ce moment, toutes les autres dormaient, ayant fini leur labeur. Celle-ci, qui était la plus faible, travaillait encore. Au coup de tonnerre, elle arrêta sa meule, et ces mots, de bon augure pour Ulysse, s'échappèrent de ses lèvres :

« Grand Jupiter, le coup de foudre, que n'annonçait aucun orage, est sans doute un signe heureux pour quelqu'un des humains. Ah ! Veuille exaucer le vœu d'une esclave infortunée. Qu'aujourd'hui, dans ce palais d'Ulysse, les amants de la reine fassent leur dernier festin, oui le dernier ; eux pour qui j'ai usé mes forces, et suis devenue une ombre, au pénible travail de la meule ! »

Ulysse, charmé d’entendre ce bon augure, après le coup de tonnerre, ne douta plus que sa vengeance ne soit près de tomber sur les coupables. Le jour où nous étions était celui de la fête d’Apollon, dieu de la lumière. Nul autre n’était plus solennel. Aussi le festin qui suivait le sacrifice devait-il être plus magnifique encore et plus somptueux que les festins des autres jours.

Les chefs entrèrent dans le palais, déposèrent leurs manteaux, immolèrent pour le sacrifice et pour leur repas de grandes brebis, de grasses chèvres ; des porcs, la génisse tombèrent sous le couteau. Préparées par le feu, les viandes furent distribuées. On versa le vin dans une urne profonde, on porta aux convives les coupes.

Tous les princes s’abandonnèrent à la joie du festin. Mais Télémaque, toujours rempli de son dessein, fit entrer Ulysse dans la salle, le plaça près de la porte sur un siège grossier et devant une table vile. Là il lui apporta un morceau choisi, et, lui versant dans une coupe d’or du meilleur vin :

« Assis en ce lieu, lui dit-il, bon vieillard, prends part, comme les chefs, au festin. Ne redoute ni leurs railleries, ni leurs insultes. C’est moi qui te défendrai contre tous. Ce n’est point ici un lieu public, c’est le palais d’Ulysse. J’y dois régner après lui, par sa volonté même. Vous donc, princes, gardez-vous de toute action, de toute parole outrageante ; craignez d’exciter ici la discorde et les combats. »

Étonnés de tant d’audace de la part d’un si jeune homme, les chefs se mordirent les lèvres de rage, sans répondre un seul mol. Alcinoos, cependant, prit enfin la parole.

« Chefs illustres, il faut bien nous soumettre aux ordres de Télémaque, car il les accompagne de terribles menaces. Sans doute Jupiter le protège ; autrement, malgré ses paroles éloquentes et sa voix sonore, nous l’aurions bientôt rendu muet. »

Télémaque dédaigna de lui répondre. Cependant Minerve, qui voulait porter à son comble l’irritation et l’énergie d’Ulysse, afin de donner à sa vengeance un éclat plus terrible, ne réprima pas entièrement l’insolence des chefs.

Il y avait parmi eux un jeune homme nommé Clésipe, de l’île de Samé, enorgueilli des richesses de son père et fier d’être compté parmi les amants de la reine. C’est lui qui éleva la voix, au milieu de cette assemblée d’hommes superbes :

« Écoutez-moi, dit-il, nobles amants de la reine. Cet étranger déjà depuis longtemps prend part à nos festins, sur un pied d'égalité. Je le trouve bon ; il serait injuste et inconvenant de ne pas bien accueillir un hôte de Télémaque, quoique de basse condition. Je veux donc que cet étranger reçoive de mes mains une marque d'honneur, un présent dont il puisse gratifier lui-même quelqu'un des serviteurs du grand Ulysse.

En même temps, tirant d'un panier un pied de bœuf, il le lança vigoureusement au héros, qui esquiva le coup. Un sourire amer, sinistre présage pour les chefs, contracta les lèvres d'Ulysse. Le pied de bœuf alla frapper le mur.

Télémaque se tournant vers Clésipe :

— Rends grâce au sort, dit-il, de n'avoir pas atteint l'étranger ; si tu l'eusses touché, j'atteste le ciel que ma lance t'eût percé le cœur, et ton père, au lieu de noce, aurait célébré tes funérailles. Je le dis hautement, que cette insolence soit la dernière. Je ne suis point d'humeur et ne suis plus d'âge à les supporter. Voulez-vous ma mort ? Je la préfère à vos outrages. Oui, mourons plutôt que de souffrir ces attentats.

Aucun des autres chefs ne répondant, Agélaüs, l'un d'eux, prit ainsi la parole :

— Amis, le discours de Télémaque est rempli d'équité et ne doit point nous blesser. Cessons tous ces débats. Ne portez plus la main sur cet étranger. Respectez tous les serviteurs du grand Ulysse. Je vais donner sans aigreur à Télémaque et à sa mère, s'ils veulent le permettre, un conseil utile : tant qu'on a pu espérer revoir le grand Ulysse, vous aviez un motif plausible pour nous tenir en suspens et ne pas vous décider.

Que ce héros fût revenu, que le palais d'Ulysse eût revu son maître, chacun eût exalté votre sagesse. Mais il est manifeste qu'il n'y faut plus même penser. Va donc, ô Télémaque, trouver ta mère, et détermine-la par les raisons les plus pressantes à donner sa main à celui qui, par ses qualités et par l'éclat de ses dons, en sera le plus digne.

Alors tu entreras en possession de toutes les richesses de ton père. Tu n'auras plus qu'à te réjouir, toujours la coupe en main, toujours dans des fêtes nouvelles. Ta mère s'éloignera et te cédera ce palais.

— Agélaüs, répondit Télémaque, ce n'est pas moi qui m'oppose à l'hymen de ma mère. Je l'y exhorte, au contraire. Mais user de contrainte et la chasser de ce palais ! Me préservent les dieux d'une telle impiété. »

Tel fut le langage de Télémaque. Les chefs, dont Minerve, en cet instant, aliénait l'esprit, n'y répondirent que par des rires modérés, dont résonnait tout le palais. Mais le franc rire, le rire véritable, n'habitait déjà plus leurs lèvres. Les chairs des victimes, sinistre présage, souillaient de sang leur festin. Les yeux de ces hommes superbes se remplissaient de larmes involontaires, et le deuil était au fond de leurs âmes.

Alors le devin Théoclymène se leva, inspiré par un dieu. Prévoyant la catastrophe imminente, il s'écria de sa voix prophétique :

« Ah ! Malheureux, quel changement soudain ! Que vous est-il arrivé de funeste ? Un nuage sombre vous environne de toutes parts. J'entends des hurlements affreux. Je vois le sang ruisseler à grands flots sur le mur et sur les colonnes. Le portique et la cour sont remplis de cadavres. De nouvelles ombres se précipitent au fond des enfers ! »

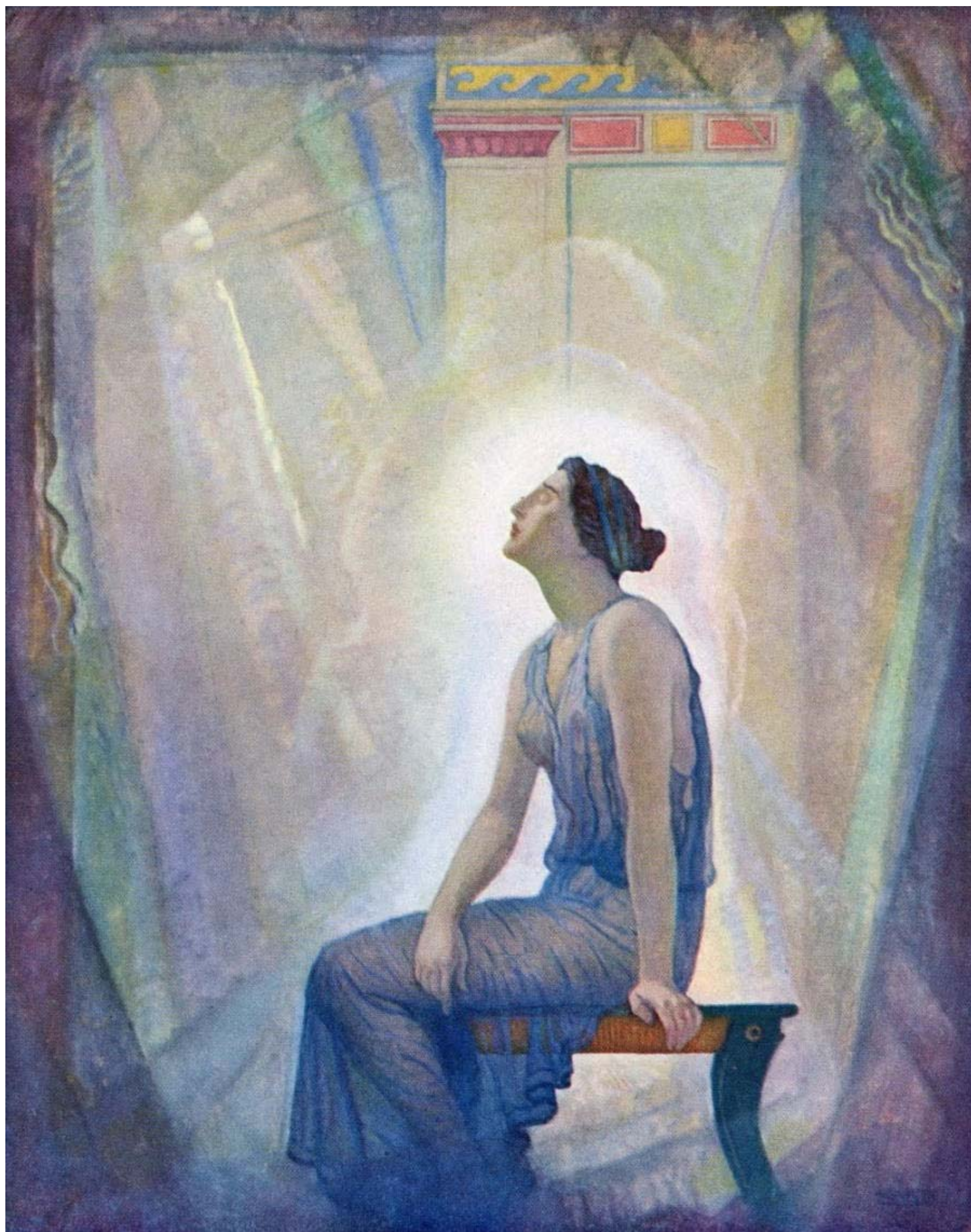
Ces avertissements d'en haut furent vains et n'excitèrent chez eux qu'un redoublement de rires et de moqueries. Ils chassèrent Théoclymène du palais.

Pénélope, assise à la porte du gynécée, en face de la salle, prêtait, sans être vue, l'oreille aux discours des rivaux. Elle entendait le bruit, les éclats de rire.

Lassés enfin et rassasiés, les chefs se levèrent, mais non sans avoir commandé, pour le soir, un autre festin aussi splendide et d'une aussi grande dépense que le premier. Mais Pallas leur en préparât un autre, qui allait changer en deuil leur allégresse, un festin qui serait le digne prix de leurs forfaits.

Pénélope, pour faire cesser la poursuite des prétendants, promit d'épouser celui qui, le premier, tendrait l'arc d'Ulysse, et traverserait de sa flèche douze bagues alignées sur des poteaux.

[ Vous n' avez pas oublié que Pénélope, dans son entretien avec le vieillard, qu'elle ne savait pas être son époux, lui avait fait part du dessein où elle était d'apporter, au milieu de ses amants, l'arc d'Ulysse, en leur déclarant que celui qui, le premier, tendrait cet arc, et traverserait de sa flèche une suite de bagues placées en ligne sur des poteaux, obtiendrait sa main.]



*Pénélope, assise à la porte du gynécée, prêtait, sans être vue, l'oreille aux discours des rivaux.*
*Illustration de N. C. Wyeth*

Elle se doutait bien qu'aucun de ces hommes vains et amollis ne parviendrait à courber cet arc, autrefois si docile entre les mains d'Ulysse. Inspirée par Minerve, elle se résolut à mettre son projet à exécution.

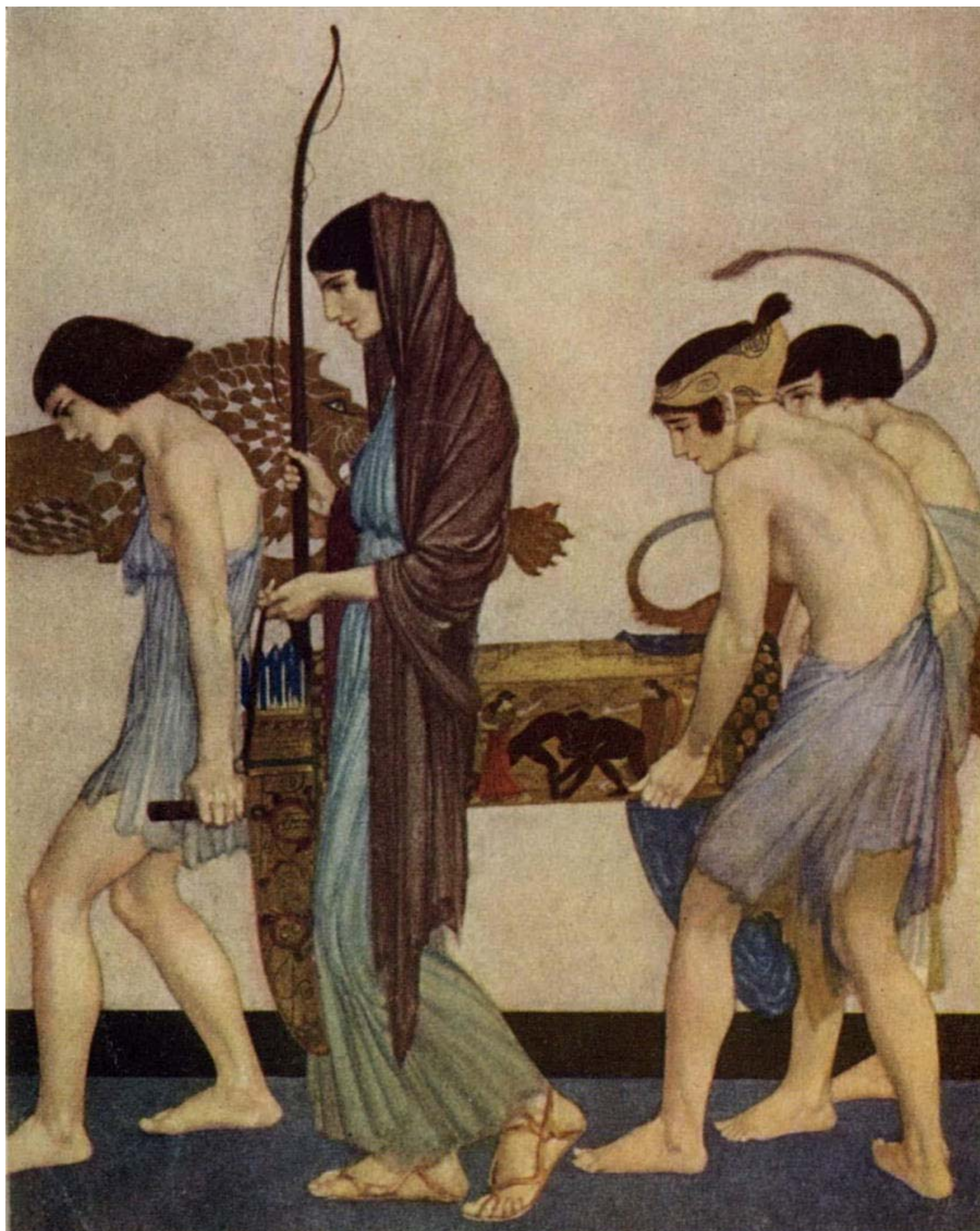
Cet arc était renfermé, avec divers autres objets rares et précieux, dans un cabinet secret, au fond de l'appartement de la reine. À côté de l'arc était le carquois rempli de flèches mortelles. Pénélope pénétra donc dans le cabinet où l'arme était déposée. Elle détacha l'arc du mur, s'assied, et, le posant sur ses genoux, elle sanglota longtemps.

Enfin, elle le tira de l'étui où il était renfermé, et, le tenant dans ses mains, avec le carquois chargé de flèches, elle se rendit au milieu des rivaux. Ses femmes portèrent derrière elle un coffret rempli de bagues de fer et d'airain, ayant autrefois servi aux nobles amusements d'Ulysse. La reine s'arrêta sur le seuil de la salle, placée entre deux femmes vénérables. Un voile blanc couvre légèrement ses traits.

« Écoutez-moi, dit-elle avec majesté, chefs superbes qui, durant la trop longue absence de mon époux, vous êtes établis dans ce palais, et vous y donnez de continuels festins, sans pouvoir alléguer d'autre prétexte que l'intention de m'obliger à choisir un époux ; puisque le jour est venu où je dois enfin déclarer mon choix, je dépose, ô rivaux, au milieu de vous, l'arc fameux du divin Ulysse. Celui qui tendra cet arc, et dont la flèche traversera les douze bagues, obtiendra que je le suive dans sa demeure. J'abandonnerai ce palais où j'entrai au printemps de ma vie, séjour alors d'opulence et de félicité, et que mon cœur n'oubliera jamais. »

Elle ordonna à Eumée de placer l'arc et les flèches au milieu de la salle. Eumée ne put retenir ses larmes à la vue d'une arme qui lui rappelait de si chers souvenirs. Philète en répandit aussi en secret. Antinoüs, qui s'en aperçut, s'emporta contre les deux bergers.

« Pâtres stupides, pourquoi pousser des sanglots qui ne font qu'augmenter la douleur de Pénélope ? Contentez-vous de faire votre repas, ou allez dehors vous lamenter, et laissez-nous cet arc qui va décider du sort de tant de rivaux. Pour le tendre, il faudra de grands efforts. Il n'est point parmi nous de héros tel qu'Ulysse. Je me souviens de l'avoir vu. Je n'étais alors qu'un enfant, mais son image vit encore dans mon âme. »



*Pénélope partit pour se rendre dans le hall avec l'arc dans ses mains, et le carquois pour les flèches.*
*Illustration de William Russel Flint*

En parlant ainsi il s'était flatté secrètement d'être le seul à pouvoir tendre l'arc et obtenir le prix de la lutte. Vain espoir ! C'est lui qui, le premier, allait recevoir dans son sein la flèche d'Ulysse, et qui expierait tant d'outrages par une mort cruelle.

Alors Télémaque prenant la parole :

« Rivaux, la lice est ouverte. Sans attendre davantage, tentez de courber cette arme, et qu'on connaisse le vainqueur. Je ferai moi-même l'essai de ma force. Si l'arc cédait sous ma main, si je traversais les bagues de ma flèche, je n'aurais pas la douleur de voir ma vénérable mère suivre un nouvel époux. Elle resterait avec un fils qu'elle saurait capable de la défendre. »

Aussitôt, détachant son glaive, rejetant de ses épaules son manteau de pourpre, il enfonça et aligna dans la cour les douze piliers qui portèrent les bagues. On admira avec quelle adresse et quel art, sans avoir jamais vu ces sortes de jeux, il rangea les bagues dans un ordre parfait. Arrivé sur le seuil, tenant l'arc, il essaya de le tendre. Trois fois, il parvint à le courber, trois fois la corde, se redressant, échappa de sa main. Il ne perdit pas courage, il s'obstina, et sa constance allait, par un dernier effort, être couronnée du succès, si un signe d'Ulysse ne l'eût arrêté. Malgré l'ardeur qui l'emportait, le jeune prince obéit sans hésitation, et, déposant l'arc avec grâce :

« Ciel, s'écria-t-il, je serai donc toujours sans vigueur et sans gloire ! Ou peut-être mon âge ne nie permet-il pas encore de me signaler dans les jeux. Vous qui m'êtes bien supérieurs en force, essayez à votre tour, je vous remets l'arc. »

En disant cela, il posa l'arc contre la porte, se retira, et alla reprendre sa place. Antinoüs dit alors:

« Amis, je propose que chacun, l'un après l'autre, en commençant par la droite, entre dans la lice, et fasse l'essai de l'arc. »

Cet avis fut approuvé. Le premier qui se leva fut Léodès. Il exerçait parmi eux l'office d'augure. C'était celui des prétendants dont le cœur était le moins fermé à l'équité et plus d'une fois l'insolence des chefs avait soulevé son indignation. Se plaçant sur le seuil, il prit l'arc et tâcha de le courber, mais inutilement. Ses fonctions d'augure l'avaient mal préparé pour ce rude exercice. Ses faibles bras, après avoir longtemps sollicité la corde rebelle, s'abattirent de fatigue.

« Ô mes amis, dit-il, ce n'est pas moi qui tendrai cet arc. Qu'un autre en fasse l'essai ; mais je prévois qu'il causera la mort d'un grand nombre de chefs.

Antinoüs bouillonna de colère à ces mots :

— Ô Léodès, quelle parole honteuse et sinistre ! Quoi ! Cet arc, parce que tu n'as pu le tendre, va nous précipiter dans l'empire des morts ! Les dieux ne t'ont point fait pour manier l'arc et lancer la flèche. Mais il est ici d'autres chefs qui ont déjà fait leurs preuves et qui, sans doute seront plus heureux que toi. »

Puis, s'adressant à Mélanthe :

« Allume, lui cria-t-il, un fort brasier dans la salle. Va chercher ensuite une grosse boule de graisse. L'arc, en l'approchant du feu et le frottant d'huile, deviendra plus souple. Nous ferons après l'essai de nos forces et mettrons fin à la lutte. »

Mélanthe alluma le feu, posa à côté un siège recouvert d'un tapis, puis alla chercher et apporta une grosse boule de graisse. Les jeunes chefs, à l'aide de la flamme et de la graisse fondue, tâchèrent de rendre l'arme plus docile. Aucun d'eux cependant ne réussit à la courber, leurs bras énervés succombèrent. Les deux principaux chefs, Antinoüs et Eurymaque, qui l'emportaient sur tous les autres en force et en adresse, n'avaient pas encore paru dans l'arène. À cet instant, Eumée et Philète sortirent du palais. Le héros ne tarda pas à les suivre. Ils traversèrent le portique, et, quand ils furent hors de la cour, Ulysse leur prit la main :

« Eumée et toi, Philète, leur dit-il d'une voix affectueuse, dois-je parler ou me taire ? Mon cœur me dit que je dois parler. Si Ulysse paraissait tout à coup à vos regards, si un dieu vous le ramenait, que feriez-vous ? Prendriez-vous parti pour les chefs ou pour Ulysse ? Parlez sincèrement, ouvrez-moi le fond de votre cœur.

— Ô Jupiter, s'écria Philète, accomplis le plus ardent de mes vœux : que ce héros paraisse, qu'un dieu nous le rende ; tu verrais alors, ô vieillard, si je manque de forces ou de courage. »

Eumée, d'une même ardeur, s'écria :

« Oh ! qu'il revienne, qu'il revienne, ce bon maître !

— Le voici, dit Ulysse, c'est moi, qui, après vingt ans d'absence et de malheurs, reviens dans mon palais. Seuls de mes serviteurs, vous m'êtes restés fidèles et

affectionnés. Vous verrez quel maître ou plutôt quel père vous retrouverez. Si, par le secours des dieux, j'extermine mes ennemis, je vous comblerai de biens, vous serez mes enfants, les frères de Télémaque. À présent vous ne possédez rien, vous êtes esclaves ; je vous ferai libres et propriétaires. Vous aurez votre maison, votre champ, votre femme.... Mais d'abord il faut vous prouver que je suis Ulysse. Voyez cette cicatrice qui m'est restée de la blessure que me fit un sanglier sur le mont Parnasse. »

Il leur découvrit en même temps cette large cicatrice. Aucun doute n'était possible. Fondant en larmes, ils serrèrent Ulysse dans leurs bras. Maître et serviteurs se confondirent dans les mêmes témoignages de mutuelle tendresse et mêlèrent leurs sanglots...

Mais le temps était compté. Ulysse domina son émotion et celle des deux bergers.

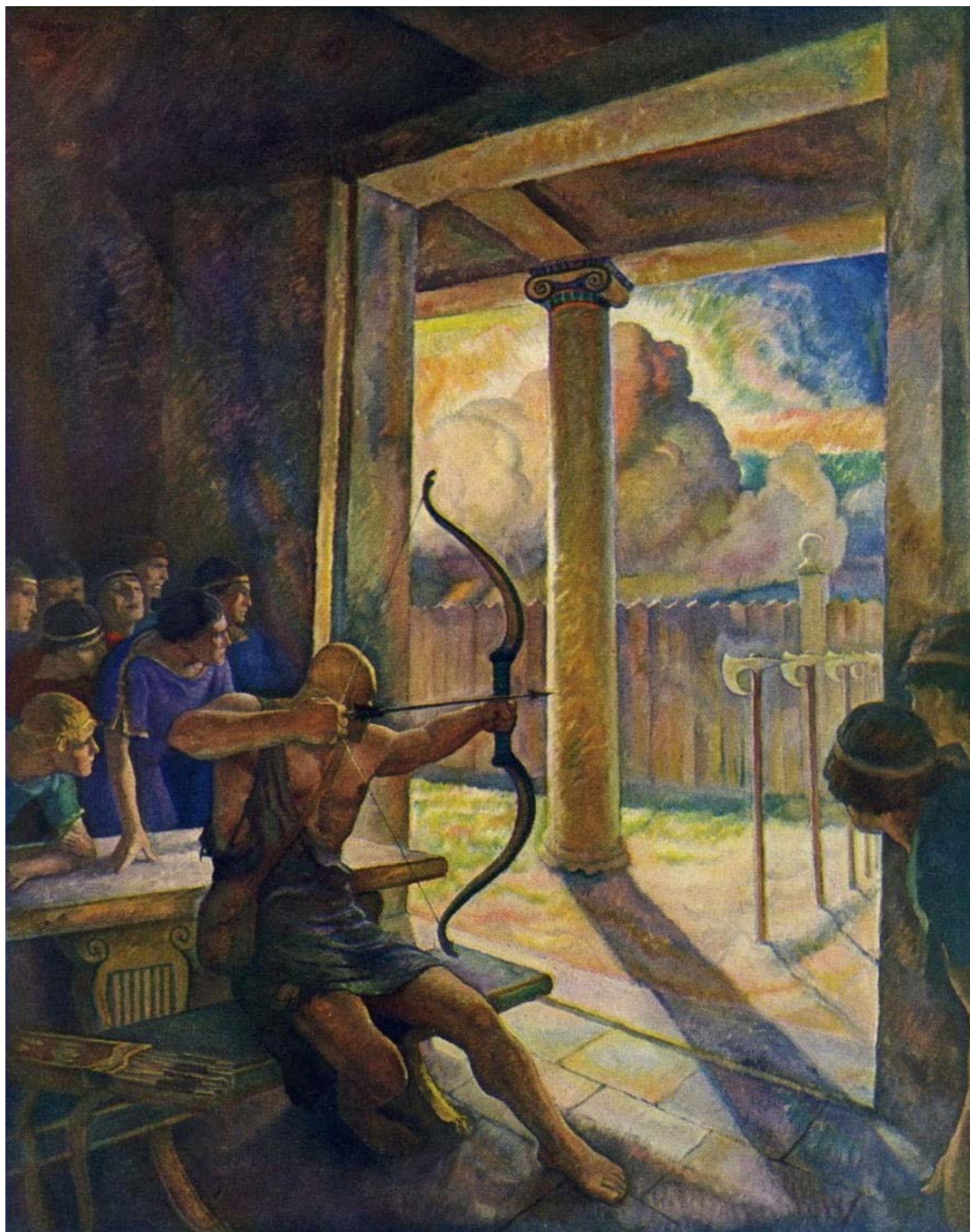
« Retenez, leur dit-il, ces larmes et ces cris. Il peut sortit du palais un espion qui nous trahisse. Rentrons ; non pas tous ensemble, vous viendrez après moi. Mais convenons d'un point essentiel ; il me faut l'arc et le carquois. Ces chefs hautains ne souffriront pas qu'on me les donne.

Toi, noble Eumée, sois assez hardi pour traverser la salle avec cette arme et me l'apporter. Tu iras ensuite donner l'ordre aux femmes de rentrer dans leur appartement et de s'y enfermer étroitement ; si elles entendaient du tumulte et du bruit, de n'y pas faire attention, et de rester tranquillement chez elles, sans interrompre leurs travaux.

Toi, brave Philète, tu fermeras la porte de la cour. Verrous, liens de corde et de fer, tu n'épargneras rien pour la barricader. »

Cela dit, il rentra dans le palais, et alla reprendre sa place. Les deux serviteurs reparurent peu d'instants après. Eurymaque, en ce moment, possesseur de l'arc, essayait de l'amollir en l'exposant de coté et d'autre à la flamme, mais inutilement. Il ne put le tendre. Sa honte et sa rage éclatèrent en ces mots :

« Dieux ! Quel opprobre pour moi et pour mes compagnons ! Ce qui m'est le plus dur, ce n'est pas de renoncer à cet hymen, quoique le sacrifice soit grand, mais enfin Ithaque et la Grèce offrent encore à notre choix assez de femmes distinguées : mais se trouver si inférieur à Ulysse que de ne pouvoir pas même tendre son arc, voilà ce qui nous couvre pour toujours de confusion.



*L'épreuve de l'arc, par N. C. Wyeth*

— Non, Eurymaque, reprit Antinoüs, nous ne subirons pas cette flétrissure ; tu ne le crois pas toi-même. Mais c'est aujourd'hui la fête solennelle d'Apollon. Nous ne pouvons la consacrer tout entière à cette lutte ; laissons reposer l'arc. Personne n'osera toucher aux poteaux et aux bagues rangés dans la cour.

Demain la lutte recommencera ; nous saurons bien triompher de cette arme, et il se trouvera un vainqueur pour recevoir le prix. »

Ces paroles furent accueillies d'une approbation générale ; on suspendit la lutte. Les libations commencent, le vin couronne les coupes qui circulent parmi les convives. Quand ils l'ont répandu en l'honneur des dieux, et qu'ils s'en sont eux-mêmes abreuvés.

Ulysse, dont le plan fut arrêté dans sa pensée, leur parla ainsi :

« Amants de la plus illustre des reines, daignez m'écouter. Je combats en vain un désir qui s'élève dans mon cœur. Pour qu'il me soit permis de le satisfaire, j'implore surtout l'illustre Eurymaque et ce chef, semblable aux immortels, qui vient d'ouvrir un avis si plein de sagesse. Oui, déposez l'arc aujourd'hui. Demain les dieux décideront de la victoire. Mais veuillez me faire passer l'arme. Je voudrais dans cette assemblée essayer la force de mon bras, voir si mes membres ont conservé la vigueur et la souplesse dont je pouvais autrefois me vanter, ou si une vie errante et misérable m'en ont dépouillé. »

À ces mots, l'indignation, mêlée d'une appréhension secrète qu'il ne réussisse à tendre l'arc, éclate sur les visages de ces hommes hautains.

« Ô le plus vil des étrangers, s'écria Antinoüs, tu as perdu jusqu'à l'ombre de la raison ! Ce n'est pas assez pour toi, malgré la bassesse de ta condition, d'être admis à nos fêtes, de partager nos repas et d'écouter librement nos entretiens, honneur que nous n'accordons à nul étranger, bien moins encore à un mendiant. Le vin a troublé ton cerveau. Mais, malheur à toi si tu oses toucher à cet arc ! Loin de recevoir ici le moindre don, un de nos vaisseaux te conduira chez le roi Echétus, dont tu éprouveras la barbarie.

Alors Pénélope se tournant vers Antinoüs :

— Il n'est pas convenable, il est injuste, lui dit-elle, d'insulter, quel que soit leur état, les hôtes de Télémaque, les étrangers reçus dans ce palais. Crois-tu donc que celui-ci, parce qu'il aurait tendu l'arc d'Ulysse, m'emmènerait dans sa demeure et serait mon époux ? Il ne peut lui-même s'en flatter.

— Il ne nous vient pas à l'esprit, ô Pénélope, répond Eurymaque, que ce malheureux puisse être jamais ton époux ; nous te ferions un outrage. Mais veux-tu donc qu'on puisse dire : Aucun des amants de Pénélope n'a eu la force de tendre l'arc d'Ulysse ; un vagabond, un mendiant arrive ; il prend l'arc elle tend et remporte la victoire ? Ce serait pour nous un opprobre éternel.

Pénélope répondit :

— Eurymaque, vous parlez d'opprobre, mais quel droit avez-vous à l'estime, vous qui portez l'outrage et la désolation dans le palais du plus sage des hommes ? C'est vous-même qui vous couvrez d'opprobre. Cet étranger est distingué par son air et par sa force. Il se dit de sang illustre. Remettez-lui l'arc comme il le désire. Si Apollon lui accorde la victoire, voici ce que je lui promets, et je tiendrai ma parole : je le vêtirai d'une belle tunique et d'un manteau de prix. Il recevra, en outre, un glaive, un javelot, enfin de riches brodequins, et je le ferai ensuite conduire dans sa patrie. »

Télémaque prenant la parole :

« Permets à ton fils, dit-il, ô mère que j'honore et chéris, de revendiquer ses justes droits. Seul, dans la Grèce, je puis accorder ou refuser cet arc. Toutes les armes de mon père sont, de droit, mon héritage. Il n'appartient qu'à moi d'en disposer. Rentre, ô ma mère, dans ton appartement. Retourne à tes occupations paisibles. Laisse-nous vider entre nous ces débats qui ne regardent que les hommes, surtout moi. »

Frappée d'étonnement, et admirant en elle-même la sagesse précoce de son fils, la reine se retira, suivie de ses femmes, et alla donner à son époux de nouvelles larmes, jusqu'à ce que Minerve en arrête le cours par un sommeil bienfaisant qu'elle fit descendre sur sa paupière. Cependant Eumée, s'étant saisi de l'arme, la portait à Ulysse. Mais, à l'instant, les chefs se lèvèrent tous ensemble et firent entendre les cris les plus menaçants.

« Où vas-tu porter cette arme, pâtre imbécile ? Arrête-toi, misérable, ou bientôt, nous te le jurons, tu serviras de pâture à tes chiens ! »

Eumée épouvanté s'arrêtait, et posait l'arc, quand, de son côté, Télémaque lui cria d'une voix formidable :

« Eumée, veux-tu m'entendre ? Malheur à toi, si tu obéis à tant de maîtres ! Tu n'en as qu'un ici, et c'est moi. Reprends l'arc, porte-le à l'étranger. Quoi ! Faut-il recourir à la force ? Porte-le, te dis-je, porte-le. »

Ce conflit divertit les chefs ; leur colère cessa, et ils se mirent à rire aux éclats. Eumée en profita pour reprendre l'arc, qu'il porta, sans plus s'arrêter, à Ulysse. Il sortit aussitôt de la salle, et, appelant la nourrice Euryclée :

« Télémaque, lui dit-il, t'ordonne de fermer exactement les portes du gynécée, sans qu'aucune femme puisse en sortir, quand même elles entendraient du bruit et du tumulte. »

Euryclée courut aussitôt fermer les portes. De son côté, Philète, s'échappant sans bruit de la salle, ferma et ficela les portes de la cour. Sous le portique était le câble énorme d'un vaisseau. Il s'en servit pour lier plus fortement encore les portes. Il rentra ensuite et reprit sa place, l'œil attaché sur Ulysse, qui déjà maniait l'arc et, le tournant sous toutes ses faces, examina, avec attention, si le temps ne l'avait pas endommagé.

Les chefs, le regardant faire, s'en moquaient. Quelques-uns se disaient, en ricanant :

« Cet homme est sans doute un fin connaisseur. Voyez comme il tourne et retourne l'arc d'Ulysse ! Il en a sans doute de semblables dans sa maison, ou peut-être qu'il en veut faire fabriquer un sur ce modèle. »

D'autres s'écriaient d'un air triomphant :

« Plût au ciel qu'il réussît en tout comme il va réussir à tendre l'arc ! »

Maintenant qu'Ulysse avait parcouru, d'un œil attentif, toutes les parties de l'arme, tout à coup, il la courba, sans aucun effort, pour s'assurer que la corde elle-même était en bon état. Elle rendit sous sa main un son aigu, qui le rempli de satisfaction. Alors la terreur s'empara de tous les chefs, tous les visages pâlirent. Au même instant, Jupiter fit rouler, à grand bruit, son tonnerre.

Ulysse, joyeux de ce bon présage, mit la flèche sur l'arc. Elle partit en sifflant, et traversa successivement toutes les bagues. Le héros prit aussitôt la parole :

« Télémaque, tu n'es pas déshonoré par l'étranger que tu as reçu dans ton palais. Ai-je courbé l'arc ? Ai-je atteint le but ? Ai-je fait de grands efforts ? Je n'ai donc rien perdu de mes forces. Je ne méritais pas les dédains de ces chefs et les opprobres dont ils m'ont couvert. Mais il est temps de leur servir, à la face du soleil, le festin du soir. Ces hommes de joie pourront ensuite s'égayer par le chant et la lyre. »

Il dit cela, et fit un signe de l'œil à Télémaque, qui, s'armant de son glaive et saisissant sa lance, vint se placer à côté de son père.

# - 23 -

# Le massacre des prétendants

Le héros, se dépouillant jusqu'à sa ceinture de ses vils lambeaux, s'élança sur le seuil. Il tint l'arc à la main, et versa à ses pieds toutes les flèches du carquois.

« Le concours des bagues, dit-il aux rivaux, est enfin terminé : essayons maintenant d'atteindre un autre but que personne n'a, je pense, encore visé. »

Et il dirigea contre Antinoüs le tir fatal. Ce chef, dans ce moment, levait par les deux anses une superbe coupe d'or, pleine de vin, et la portait à ses lèvres, bien éloigné de penser au trépas. La flèche, l'atteignant à la gorge, il fut touché mortellement, et la coupe tomba de ses mains. Voyant cela, la troupe remplit de tumulte le palais. Ils se précipitaient de leur siège, et, courant çà et là, promenèrent leurs regards sur les murs pour y découvrir des armes. Ils n'y voyaient plus ni lances ni boucliers. Leur rage n'avait plus de bornes.

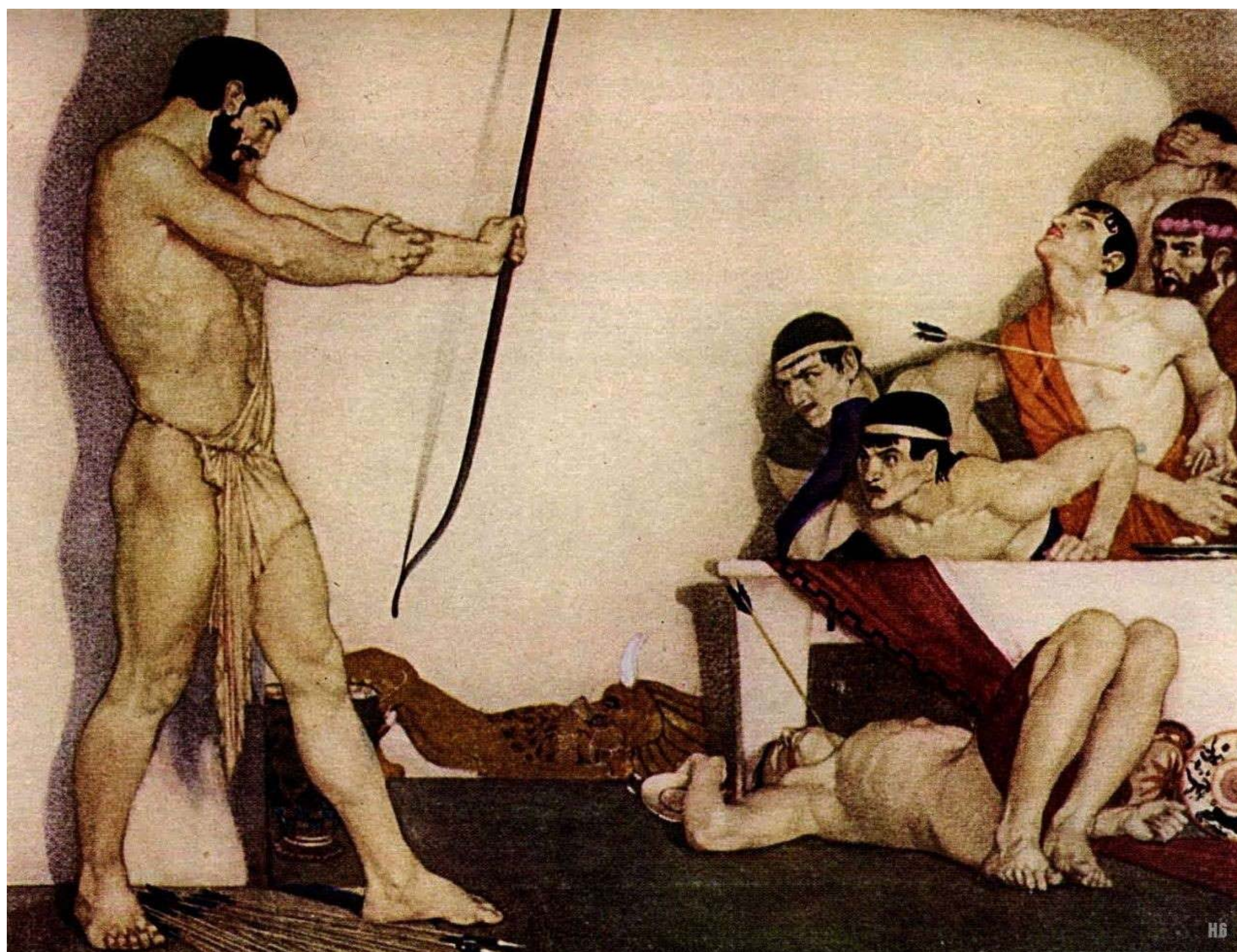
« Par quelle folie, misérable étranger, crièrent-ils à Ulysse, prends-tu les chefs pour but de tes flèches ? Sais-tu que tu viens d'ôter la vie au plus illustre de tous, au premier personnage d'Ithaque ? Ta mort paiera la sienne ; tu vas être la proie des vautours. »

Ils parlaient ainsi, persuadés qu'il avait tué Antinoüs par imprudence. Insensés, qui ne voyaient pas que le même sort les attendait tous !

Ulysse, leur lançant un regard foudroyant, leur cria :

« Race vile et arrogante, vous ne pensiez pas me voir revenir des rivages de Troie. Voilà pourquoi vous dévoriez mes biens, déshonoriez mes esclaves, et, moi vivant, vouliez ravir mon épouse, sans crainte ni des dieux ni des hommes. La mort est sur vos têtes et vous menace tous. »

À ces mots, la terreur pâlit tous les fronts. Chacun chercha de l'œil un asile pour se dérober au trépas.



*Le meurtre des prétendants, par William Russel Flint*

Eurymaque seul osa parler :

« S'il est vrai que tu sois Ulysse, le roi d'Ithaque, je reconnais que tu as droit de te plaindre. Oui, dans ta maison, dans tes champs, il s'est commis envers toi de grandes injustices. Mais celui qui en fut l'auteur, Antinoüs, le voilà étendu dans la poussière. C'est lui qui conçut l'idée de tous ces attentats, qui ourdit toutes ces trames, non pas tant pour obtenir la main de Pénélope, que pour se faire nommer roi d'Ithaque, et qui perdit ton fils par des embûches secrètes que Jupiter a confondues. Maintenant que ton ennemi, par un juste châtiment, n'est plus, épargne le sang de ton peuple. Chacun de nous te fera une réparation publique, et, pour te dédommager de ta perte, te livrera autant d'or, d'airain, de têtes de bétail, que tu le jugeras toi-même équitable. Ton courroux, jusqu'ici légitime, cesserait de l'être désormais.

Ulysse lui lançant un regard indigné répondit :

— Non, Eurymaque, quand vous me donneriez toutes vos richesses, tous vos patrimoines, mon bras ne se reposera pas que vous n'ayez tous subi la peine de vos forfaits. Choisissez, ou de vous défendre, ou, si vous le pouvez, de fuir. Mais j'espère qu'aucun de vous n'évitera le trépas. »

Ces paroles les glacèrent d'effroi ; leurs genoux chancelèrent. Eurymaque, qui se contenait le mieux, leur parla ainsi :

« Mes amis, n'attendez point de grâce. Du seuil de cette porte, avec l'arc et les flèches, il va nous exterminer tous l'un après l'autre. Rappelons donc notre courage, tirons nos glaives, et, nous faisant de ces tables des remparts contre ses flèches, fondons en masse sur lui, pour l'accabler. Si nous pouvons le repousser de la porte, courons par la ville entière ; que nos cris la soulèvent, et bientôt cet homme furieux aura lancé la flèche pour la dernière fois. »

En disant ces mots, il brandissait son glaive à deux tranchants, et fondait avec rage contre Ulysse. Celui-ci fit partir, à l'instant, une flèche qui alla droit au sein d'Eurymaque et s'enfonça dans son torse. Il tomba, en proie aux souffrances d'une horrible agonie. Amphinome, le fer en main, s'élança contre Ulysse pour essayer, à son tour, de le chasser du seuil ; mais, atteint entre les épaules par la lance de Télémaque, il fut percé de part en part et tomba pesamment aux pieds d'Ulysse, la face contre terre.

Ulysse jusqu'ici avait combattu seul avec Télémaque. Il était nu jusqu'à la ceinture, et n'avait pour toute arme que l'arc et le carquois. Télémaque lui-même n'avait que le glaive et la lance.

« Ô mon père, dit-il alors à Ulysse, il est temps que je t'apporte un bouclier et deux javelots, et qu'un casque couvre ton front. J'ai moi-même besoin d'un armement plus complet. J'armerai aussi mes deux bergers Eumée et Philète. Placés à côté de nous, ils rendront de bons services.

— Va et reviens, dit Ulysse, pendant qu'il me reste encore assez de flèches pour soutenir le combat. Ne perds pas un moment, car je crains, étant seul, qu'ils ne me forcent à abandonner cette porte. »

Télémaque partit aussitôt dans l'appartement où avaient été déposées les armes d'Ulysse. Il prit huit lances, quatre boucliers, autant de casques, et, prompt comme le vent, s'était déjà replacé à côté de son père. Il s'équipa de pied en cap. Les deux serviteurs en firent autant, et se tinrent debout près du héros. Lui, tant qu'il avait des flèches, les décocha, et chacune abattit un chef. La terre se joncha de cadavres. Mais, lorsqu'enfin le carquois fut vide, il déposa l'arc et l'inclina contre le mur. Il chargea alors ses épaules d'un immense et solide bouclier, posa un casque sur son front et saisit enfin deux fortes lances.

Non loin du lieu où se tenait Ulysse, dans un coin de la salle, était une porte solide et fermée avec soin, mais laissant un étroit passage à un sentier obscur et détourné qui aboutissait, derrière le palais, à une ruelle. Ulysse ordonna à Eumée de se placer près de cette porte, et de garder ce passage.

Bientôt on entendit Agélaüs crier aux siens :

« Amis, n'est-il donc personne qui courre, à travers l'issue secrète, assembler le peuple et crier au secours ?

— Il n'est plus temps, lui dit à voix basse Mélanthe, le passage est gardé. Il suffit d'un homme pour le défendre contre toute la troupe. Mais, dans un instant, je vous apporte des armes qu'Ulysse et son fils, j'en suis certain, ont cachées dans le haut du palais. »

Franchir les degrés, prendre dans l'appartement douze boucliers, douze lances et autant de casques, rentrer dans la salle, et livrer ces armes aux prétendants, fut pour Mélanthe l'affaire d'un instant. À l'aspect imprévu de ses ennemis désormais complètement armés, le héros sentit son cœur un moment défaillir, et ses genoux chanceler. Il vit les périls et les obstacles renaître.

« Quelqu'une des esclaves, ou bien Mélanthe, nous a trahit ! dit-il à Télémaque.

— Ô mon père, répondit celui-ci, n'accuse que moi. J'ai laissé entrouverte la porte de l'appartement. Un espion, plus avisé que moi, en a profité. Cher Eumée, va la fermer, et tâche de savoir si c'est une des femmes, ou Mélanthe, qui nous trahit ; je soupçonne Mélanthe.

Pendant qu'il parlait, Mélanthe, se frayant le chemin à travers la foule des chefs, retournait à l'appartement, pour y chercher encore des armes. L'œil d'Eumée l'aperçut.

— Le voilà, dit-il à Ulysse, qui retourne commettre la même perfidie. Parle, dois-je l'immoler, s'il tombe en mon pouvoir, ou l'entraîner ici pour que tu le punisses toi-même ?

— Télémaque et moi, répondit Ulysse, nous saurons résister à la troupe des chefs, malgré toute leur rage. Toi et Philète, renfermez ce misérable dans l'appartement, et, après lui avoir lié les pieds et les mains sur le dos, suspendez-le à un poteau, afin que sa vie se prolonge dans les tourments et dans les regrets, et qu'il subisse ainsi la peine due à ses crimes. »

Eumée et Philète, entendant cet ordre, coururent à l'appartement, sans se laisser voir à Mélanthe ; ils l'aperçurent cherchant de nouvelles armes dans les recoins de l'appartement. Ils l'attendirent, cachés derrière la porte. Au moment où il franchissait le seuil, tenant d'une main un casque, de l'autre un bouclier, ils fondirent sur lui, le saisirent, et, lui liant les mains et les pieds, le suspendirent à une colonne, selon l'ordre qu'ils avaient reçu. Ils fermèrent ensuite la porte avec soin, et, prompts à rejoindre le héros, se placèrent à ses côtés, pleins d'une ardeur guerrière.

Ainsi, quatre combattants avaient à lutter, sur le seuil, contre une cohorte nombreuse. Mais la fille de Jupiter, Minerve, prenant les traits de Mentor, alla au secours d'Ulysse.



*Ainsi, quatre combattants avaient à lutter, sur le seuil, contre une cohorte nombreuse.*
*Illustration de N. C. Wyeth*

« Seconde-moi, cher Mentor, lui dit le héros charmé de l'apercevoir ; souviens-toi d'un ami qui te donna tant de preuves de sa tendresse ; nous sommes du même âge. »

Il parlait ainsi, quoiqu'il soupçonnât que c'était Minerve. Mais cet aspect imprévu de Mentor fit jeter à toute la troupe ennemie des cris furieux.

Agélaüs lui adressa ces paroles menaçantes :

« Garde toi, Mentor, de céder aux caresses de l'artificieux Ulysse, et de lui prêter secours ; ou sois certain qu'après avoir abattu le père et le fils, nous t'immolerons sur leurs cadavres. Ton palais, tes biens seront entraînés dans la même dévastation que ceux d'Ulysse. Ton fils, tes filles seront exterminés, et ta femme bannie d'Ithaque. »

Ces menaces ne firent qu'irriter davantage la déesse, qui, pour se venger, redoubla, chez Ulysse, la colère et l'énergie.

« Non, tu n'es plus cet Ulysse qui, sous les murs de Troie, soutint neuf années de combats et fit mordre la poussière à tant de nobles guerriers. C'est par toi que cette ville immense succomba. Et maintenant que, revenu enfin dans ton palais, tu défends tes biens, et combats pour ton épouse, ton courage peut-il mollir, et la victoire être incertaine ? Viens, ami, viens à mon côté, tu verras ce que peuvent sur Mentor la reconnaissance et l'amitié. »

La déesse, par ces mots, avait porté au plus haut degré qu'elle pût atteindre l'ardeur belliqueuse d'Ulysse et de son fils ; elle avait doublé leurs forces. Mais, voulant qu'elles se manifestent avec encore plus d'éclat, et qu'ils en aient toute la gloire, elle disparut tout à coup, et alla se poser, hirondelle inaperçue, sur une solive élevée de la salle d'où elle assistait en témoin au combat acharné.

Les chefs de la cohorte ennemie étaient : Agélaüs, Eurynome, Amphimède, Demoptolème, Curiadès, Élate, Etésippe, Polybe et Pysandre. C'étaient là les plus illustres et les plus valeureux des chefs qui avaient échappés, jusqu'ici, au carnage.

« Amis, s'écria Agélaüs, l'heure fatale est arrivée pour ce mortel longtemps invincible. Déjà Mentor, qui tout à l'heure nous bravait, a disparu. Il ne reste que quelques hommes sur le seuil de cette porte. Ne lançons pas tous nos javelots à la fois. Il suffit de six, tous dirigés contre Ulysse. L'un d'eux, sans aucun doute, l'atteindra. Ulysse mort, la victoire est à nous. »

Cet ordre fut exécuté. Six javelots, lancés avec fureur, volèrent contre Ulysse. Mais Pallas les détourna en chemin. L'un d'eux alla s'enfoncer dans le poteau, un autre dans la porte, un troisième frappa le mur ; aucun ne toucha Ulysse, ni les siens.

« À votre tour, ô mes amis, s'écria Ulysse, de lancer vos javelots contre ces impies qui, pour couronner leurs forfaits, brûlent de nous exterminer. »

Et leurs lances, bien dirigées, fendirent l'air. Ulysse abattit Démoptolème, Télémaque Curiadès. Élate tomba sous la lance d'Eumée, Pisandre sous celle de Philète. Les lances envoyées une seconde fois par les rivaux furieux, furent encore déviées par Minerve, et elles allèrent frapper la porte, le poteau, la muraille. Le javelot d'Amplimède effleura légèrement la main de Télémaque. Celui d'Etésippe, rasant le bouclier d'Eumée et lui touchant faiblement l'épaule, poursuivit son vol et tomba à terre. La lutte continua, et les résultats furent toujours les mêmes. Tous les coups d'Ulysse et des siens portèrent et donnèrent la mort ; ceux des rivaux manquèrent toujours le but. Minerve les avait glacés d'effroi, en faisant éclater, du plus haut de la salle, son égide[22] meurtrière. Alors tous ces malheureux coururent çà et là éperdus, épouvantés, dans la vaste enceinte, semblables à un troupeau de bœufs que met en fuite et disperse un taon[23] attaché à les poursuivre.

Je pourrais prolonger ce spectacle encore longtemps, mais cela n'a que peu d'intérêt, je préfère vous présenter, en bloc, le résultat. Tous les chefs et leurs complices périrent par le fer. Le chantre Phémius et le héraut Médon, quoiqu'ils fussent parmi eux, obéissant à leurs ordres, furent épargnés ; Phémius, à cause de son talent merveilleux pour la musique, et parce que ce n'était qu'à regret et à contrecœur qu'il avait prêté sa voix et sa lyre aux festins des chefs ; Médon, parce qu'il était resté, au fond de l'âme, toujours dévoué à la maison d'Ulysse, et qu'il avait soigné avec tendresse l'enfance de Télémaque. Douze des femmes furent pendues. Mélanthe expira dans des supplices dont vous ne supporteriez pas le récit.

[22] Arme merveilleuse détenue par Minerve, offensive autant que défensive. Symbole de la puissance protectrice souveraine et qui fait d'Athéna une grande divinité protectrice des cités et des héros.
[23] Taon (se prononce ton). Grosse mouche qui pique les chevaux, les bœufs.

Mais enfin les chefs, pour ne parler que d'eux, avaient-ils mérité leur sort ? Il serait difficile de le nier. Vous connaissez toute leur infamie. De plus, eux-mêmes avaient tramé la mort de Télémaque et d'Ulysse.

Ulysse sans doute n'était pas parfait, et les temps où il vivait n'avaient pas cette morale pure et vraiment divine que nous devons au christianisme[24]. La vengeance, que notre religion réprouve, était alors en honneur. De plus, les lois, les institutions n'étaient pas assez protectrices pour dispenser de se faire justice à soi-même.

Mais si, examinant Ulysse de près, vous considérez qu'il n'était pas naturellement cruel, mais plutôt humain, généreux, sensible ; que, s'il a rempli son palais de cadavres, c'est qu'il avait été provoqué et qu'en définitive il se défendait ; qu'il avait pour lui les dieux (Minerve, Jupiter), c'est-à-dire sa conscience, et que la conduite de ses ennemis était injuste, lâche, infâme, Ulysse, doué d'ailleurs de si hautes et si grandes qualités, vous restera sympathique, plus sympathique sans doute que si je fusse entré dans certains faits qui ne vont point à nos mœurs, et qui vous eussent, je le crains, gâté cette noble, virile, puissante figure d'Ulysse.

Un seul trait qui termine ce chapitre va vous révéler le fond de son âme. Euryclée, la fidèle Euryclée, à la vue de tous les ennemis d'Ulysse réduits à l'état de cadavres, à la vue du sang dont la salle était inondée, ne put retenir sa joie et ouvrit la bouche pour crier victoire.

Ulysse la réprima :

« Réjouis-toi, lui dit-il, au fond de ton âme, mais ne fais pas éclater tes sentiments. Il est barbare de triompher sur les cadavres de ses ennemis. Hâte-toi, ajouta-t-il, de faire disparaître ce lugubre spectacle ; apporte du feu, du soufre, afin de purifier l'air, et tu m'amèneras ensuite Pénélope et ses femmes. »

[24] Au XIX$^{ème}$ siècle, lorsque F. Daburon a écrit son adaptation de l'Odyssée, la religion était un des piliers de la culture, au même titre que la langue : elle définissait des identités, inspirai les œuvres de l'esprit, dirigeait les pratiques.

# - 24 -

# Pénélope

À présent que, par l'ordre d'Ulysse, tous les cadavres de ses ennemis, qui encombraient la salle, avaient été enlevés, et toutes les traces de carnage effacées ; que le héros, aidé de la vieille Euryclée, avait fait brûler le soufre et l'encens dont les vapeurs répandues dans la salle, le portique, la cour, toutes les parties du palais, l'avaient entièrement purifié et assaini, que toutes les femmes restées fidèles à Ulysse, sortant du gynécée, étaient venues, avec attendrissement, reconnaître leur maître, et lui prodiguer les marques de leur zèle et de leur attachement, que les larmes d'Ulysse, larmes délicieuses, avaient coulé à la vue de ces démonstrations si vives et si touchantes, la bonne Euryclée ne put plus contenir l'impatience où elle était d'apprendre à sa maîtresse qui, ensevelie dans son sommeil, les ignorait encore, ces grandes nouvelles : le retour d'Ulysse, la défaite et la mort des prétendants.

Elle courut triomphante, se pressa, bondit, réveilla Pénélope – qui, rappelons-le, avait été plongé dans un profond sommeil par Minerve, afin qu'elle n'assista pas au massacre des prétendants –.

« Viens voir, ô ma fille chérie, viens voir de tes yeux celui dont tu as pleuré l'absence. Ulysse est arrivé, il est ici, il a exterminé tous ces chefs qui désolaient sa maison, ravageaient ses biens, voulaient assassiner son fils.

— Bonne nourrice, répondit Pénélope, les dieux ont égaré ta raison, toujours si droite et si saine. Pourquoi, me débiter ces fables, comme si je n'avais pas assez de mes peines ? Pourquoi m'avoir réveillée ? J'étais si heureuse dans mon sommeil ! Je n'en avais point goûté de si délicieux depuis qu'Ulysse partit pour cette funeste Troie. Descends, retourne à tes travaux. Je t'assure que si toute autre que toi m'eût réveillée, pour me tenir de semblables discours, je me fusse mise en colère, et l'aurais accablée de reproches.



*Pénélope sur la terrasse de son palais, par Jan Styka*

— Mais ce n’est point une fable, ô ma fille, reprit Euryclée.

Ulysse, Ulysse lui-même, est bien arrivé. Ce palais le possède, comme je te le dis. Cet étranger, que tous ici comblaient de tant d’ignominie, c’était Ulysse. Télémaque le savait depuis plusieurs jours, mais c’était un secret pour préparer plus sûrement la perte de leurs ennemis.

À ces mots, la reine, remplie de joie, s’élança de sa couche, embrassa Euryclée. Des pleurs coulèrent de ses yeux.

— Mais cela est-il vrai, ma bonne nourrice ? Ne m’abuses-tu point ? Est-il vrai qu’Ulysse soit ici dans ce palais ? Comment a-t-il pu, lui seul, triompher de tant d’ennemis ?

— Je l’ignore, je n’en ai pas été témoin, lui répondit la nourrice. J’ai seulement entendu les cris, les gémissements. Assises dans notre appartement, les portes fermées, nous étions dans des inquiétudes affreuses, lorsqu’enfin Télémaque, par ordre de son père, m’appela. J’ai trouvé Ulysse debout, au milieu des cadavres dont toute la salle était pleine. Ils sont maintenant entassés aux portes de la cour. Il a fait allumer de grands feux pour purifier le palais, et il m’envoie te chercher, viens. Après tant de maux soufferts, soyez heureux enfin. Tous tes vœux sont exaucés. Il est vivant dans ses foyers ; il vous retrouve, toi et ton fils, et il s’est vengé de tous ses ennemis dans le palais qu’ils avaient déshonoré.

— Ma chère Euryclée, dit Pénélope, modère l’excès de ta joie. Tu sais avec quels émotions nous le verrions reparaître, moi surtout et son fils. Mais je ne puis me persuader que tout cela soit réel : quelqu’un des immortels, indigné de tant de forfaits et touché de mes gémissements, aura immolé ces chefs téméraires, ils ne respectaient rien. Ils repoussaient, sans distinction du juste et du pervers, quiconque implorait leur compassion. Voilà ce qui leur a attiré ce châtiment terrible. Mais Ulysse, non, je n’espère plus son retour. L’infortuné, *hélas !* , n’est plus.

— Quoi ! reprit Euryclée, ton époux est ici, dans ses foyers, et tu dis qu'il n'est plus ! Rien n'est-il donc capable de te convaincre ? Mais je puis dissiper les doutes par un signe certain. Tu te rappelles la blessure que lui fit à la jambe un sanglier, sur le mont Parnasse. Eh bien ! J'ai vu la cicatrice, je l'ai vue, je l'ai reconnue, en baignant hier ses pieds par ton ordre. J'allais te l'apprendre, quand il mit sa main sur ma bouche, et m'ordonna de garder le secret.

— Ma mère, dit Pénélope, n'espère pas, malgré ton expérience et ta sagesse, pénétrer le secret des dieux. Mais allons trouver mon fils et notre libérateur. »

Elle sortit, descendit les degrés ; son cœur battait avec force. Que faire ? Interrogera-t-elle, en secret, celui qui paraît être son époux ? Ou, bannissant le doute, se précipitera-t-elle dans ses bras ?

Elle arriva, passa le seuil, et alla s'asseoir devant la flamme du foyer, en face d'Ulysse qui, placé sur son trône, attendait que son épouse le reconnaisse et lui adresse la parole. Elle garda un long silence. Elle arrêta un regard fixe sur Ulysse, prête à le nommer son époux, puis le méconnaissant sous les honteux vêtements qu'il portait.

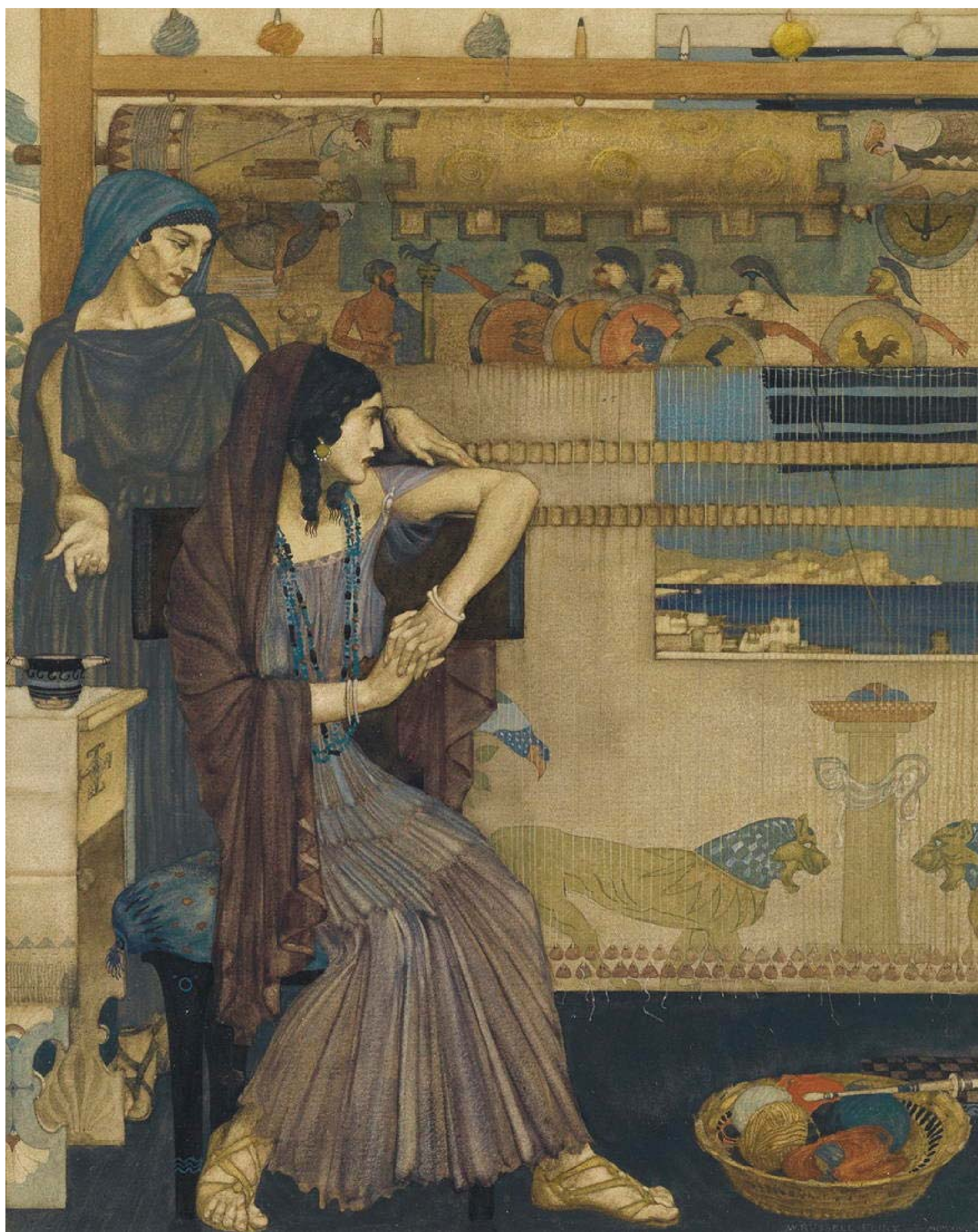
Télémaque, surpris, lui adressa ces reproches :

« Ô ma mère, comment peux-tu montrer cette insensibilité, en présence de mon père, sans lui parler, toi qui devrais te jeter dans ses bras ?

— Mon fils, répondit Pénélope, mon cœur est saisi d'étonnement. Je ne sais comment lui parler ; je n'ose lui poser des questions. Je ne puis même fixer longtemps sur lui mon regard. Est-ce mon Ulysse qui est devant moi ? Tous mes doutes vont être bientôt éclaircis. Il est dans l'intérieur de notre retraite, où personne ne pénètre, des choses, des signes que nous seuls connaissons.

Un sourire de satisfaction éclata dans les traits d'Ulysse. Se tournant vers son fils :

— Télémaque, dit-il, souffre que ta mère ne se rende qu'à l'évidence. Bientôt elle ne doutera plus. Ces vils haillons, mes traits altérés par le temps et l'infortune, doivent me rendre méconnaissable. Celui qui a commis un meurtre, ne fût-ce que sur un seul citoyen, un homme obscur, sans famille, fuit, abandonne ses parents, sa patrie. Nous, nous avons immolé l'élite des jeunes gens d'Ithaque, la force du pays. Qu'est-ce que la prudence nous conseille ?



*— Quoi ! reprit Euryclée, ton époux est ici, dans ses foyers, et tu dis qu'il n'est plus !*
*Illustration de William Russel Flint*

— C’est à toi de décider, ô mon père, répondit Télémaque, toi reconnu pour le plus sage des mortels. Nous te suivrons tous avec joie, et j’ose assurer que mon courage, s’il n’est pas trahi par ma force, ne faiblira pas.

— Voici donc, reprit Ulysse, ce que la prudence conseille : prenez vos plus beaux vêtements, vous et les femmes du palais ; puis livrez-vous, avec toutes les démonstrations du plaisir et de la joie, à la danse accompagnée des accords de la lyre, afin que le bruit de cette danse et de cette musique fasse dire aux voisins et aux passants : “C’est la noce de la reine.” Ainsi nous aurons le temps de nous rendre dans mes champs, avant que la nouvelle du carnage des prétendants ne se répande. Là, nous verrons ce qu’il conviendra de faire. »

Tout ce que le roi venait de prescrire s’exécuta aussitôt. Les hommes et les femmes prirent leurs plus beaux vêtements. Phémius, par les sons harmonieux de sa lyre, les encouragea à la danse. Tout le palais retentit d’une joie bruyante.

« On n’en peut douter, s’écrièrent ceux qui, en dehors du palais, entendaient le tumulte de cette fête, l’un des chefs vient enfin d’obtenir la main de la reine. Ô honte ! Elle n’a pas eu la patience d’attendre le retour de son malheureux époux. Elle déserte le soin de sa maison et de son bien. »

C’est ainsi qu’ils parlaient, bien loin de soupçonner ce qui s’était passé.

Pendant ce temps, Ulysse jouit enfin du bain dans sa propre demeure. La vieille Euryclée le parfuma d’essences, et le revêtit de superbes habits. Minerve répandit sur ses traits une beauté divine. On l’eût pris pour l’un des immortels. Il rentra et retourna à sa place, sur son trône, en face de son épouse.

Après quelques moments d’un silence mutuel, il lui dit :

« Femme extraordinaire, les dieux t’ont donné plus qu’à aucune autre de ton sexe un cœur insensible. Non, il n’est point de femme qui témoignât tant de froideur à son époux revenant après vingt ans d’absence, et à la suite de tant de revers, dans son pays natal ! Ma nourrice, j’ai besoin de repos, va préparer ma couche dans cet appartement secret que tu connais. Oui, le fer est moins dur que le cœur de cette épouse !

— Noble personnage, repartit Pénélope, une réserve prudente est le fond de mon caractère. Il n'y a chez moi ni dureté ni dédain, mais je crains de me laisser éblouir. Je reconnais bien la personne, les traits d'Ulysse, tel qu'il était quand son navire quitta les bords d'Ithaque. Euryclée, obéis à ses ordres, prépare, hors de la chambre nuptiale, le lit monumental qu'Ulysse a construit lui-même, et prends soin d'y étendre des peaux, des tapis et de riches couvertures. »

Elle glissa avec adresse ces paroles qui allaient être pour elle une pierre de touche[25] infaillible. Si, en effet, le personnage les entendait sans s'en émouvoir, sans se récrier, c'est qu'il ne connaissait pas la chambre nuptiale, c'est qu'il n'était pas Ulysse. S'il se récriait, au contraire, s'il protestait, il était Ulysse : car Ulysse seul connaissait la chambre, la couche nuptiale.

Ulysse, irrité, dit à sa femme avec indignation :

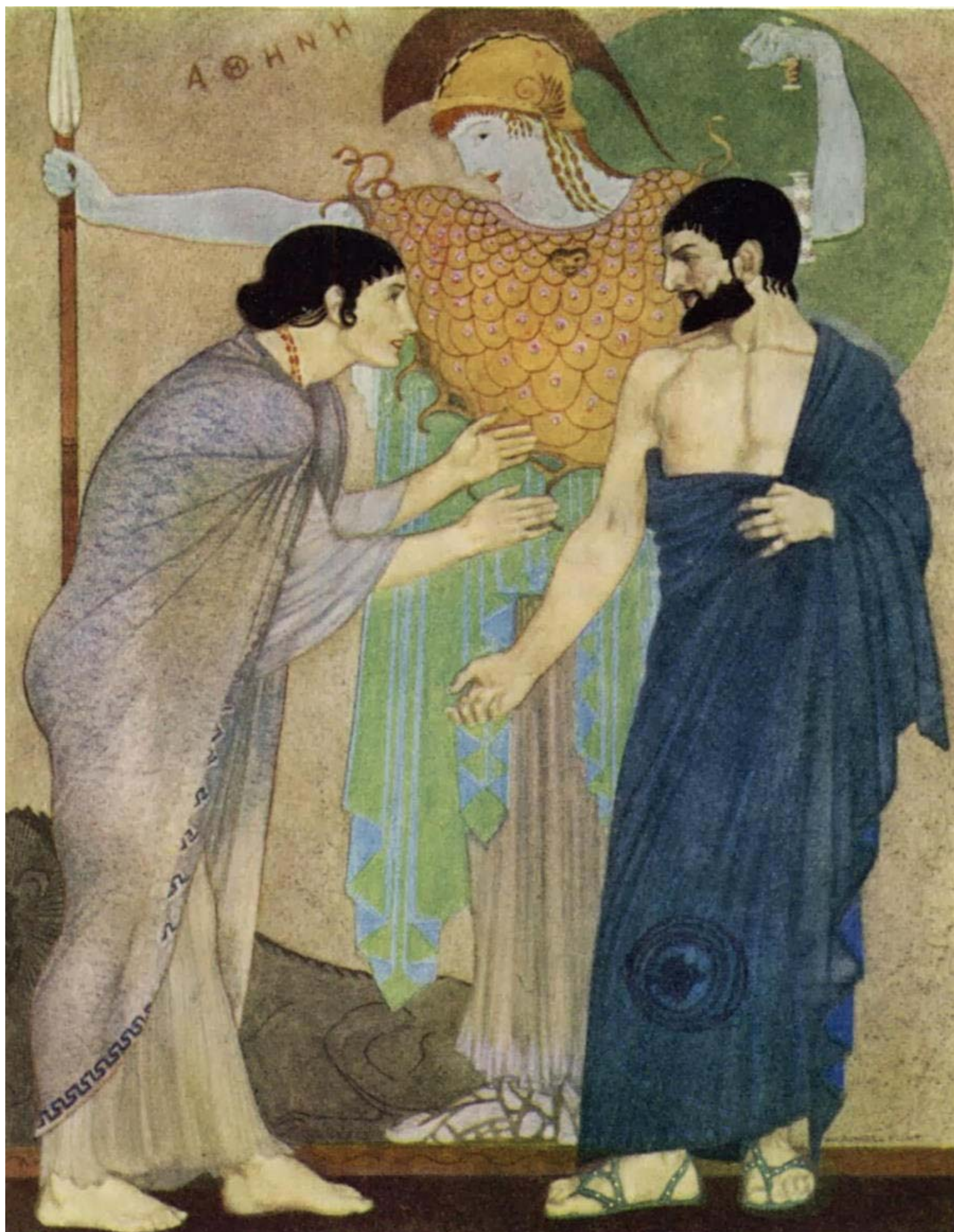
« Ô Pénélope, de quelle parole viens-tu de me blesser ! Un simple mortel, même le plus fort des hommes et dans la vigueur de l'âge, n'a pu, à moins qu'un dieu lui soit venu en aide, le transporter, ni même seulement l'ébranler sans de grands efforts. Cette couche, faite avec art, cette couche est mon ouvrage, sans que personne m'ait aidé.

Dans l'enceinte de ma cour s'élevait un superbe olivier, dont le tronc était aussi droit qu'une colonne. C'est autour de ce tronc que je bâtis ma chambre nuptiale. Quand elle fut couverte d'un toit et munie de portes solides, j'abattis la tête de l'olivier. Je polis ensuite avec le fer ce tronc, et l'ornai d'un beau travail. Ma couche s'y appuie, et en est inséparable. J'y ai incrusté partout l'or, l'argent, l'ivoire. La couche entière est bordée de riches tapis de pourpre. Je te donne ce signe certain ; mais je ne sais, ô femme, si ma couche est toujours à la même place, ou si quelqu'un l'a transporté, après avoir tranché le tronc de l'olivier, au-dessus des racines. »

Pénélope ne douta plus. Ces mots avaient achevé de lui dévoiler Ulysse, son époux. Son cœur palpita avec violence, ses genoux se dérobent sous elle, elle était prête à s'évanouir. Bientôt un torrent de larmes coula de ses yeux.

---

[25] Pierre dure utilisée pour prélever un tout petit peu de matière sur un objet en alliage ou en métal précieux, en orfèvrerie ou monnayage, pour mesurer son titre. Connu depuis l'Antiquité, le procédé consiste à comparer les réactions de l'acide sur ce prélèvement avec la marque produite par un métal de référence.




*Pénélope ne douta plus. Ces mots avaient achevé de lui dévoiler Ulysse, son époux.*
*Illustration de William Russel Flint*

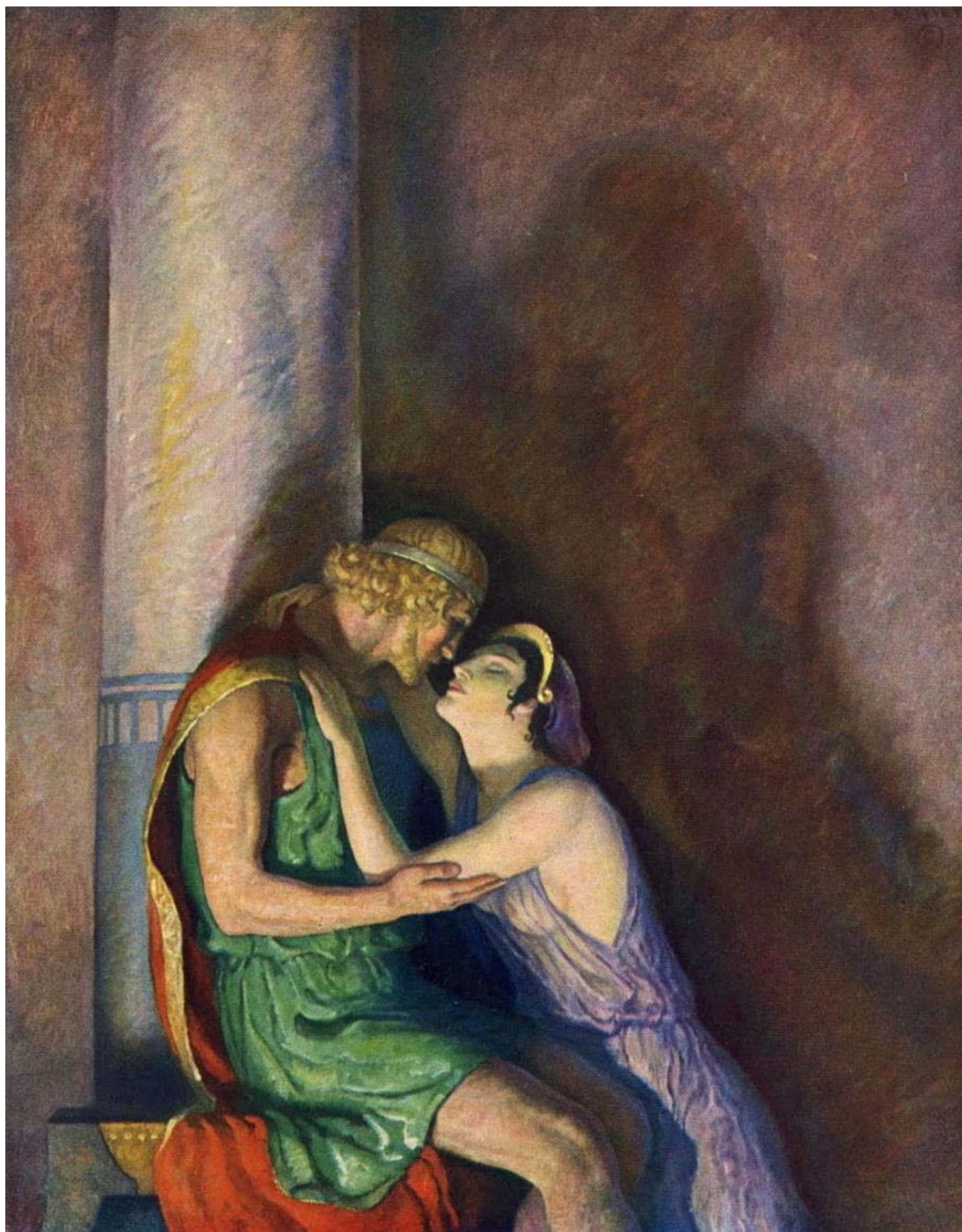
Elle courut à celui qu'elle avait méconnu. Les bras ouverts, elle se jeta au cou d'Ulysse, et le comblant des marques de son amour :

« Ne sois point irrité, lui dit-elle, toi qui, dans toutes les occasions, t'es montré le plus prudent des hommes. Pardonne si, dès le premier moment, mon cœur ne s'est pas épanché ; si, comme à présent, je ne t'ai pas serré dans mes bras. J'ai toujours tremblé qu'un étranger ne trompât ma confiance. Combien d'hommes se font un jeu d'abuser une femme ! Jamais Hélène n'eut reçu dans sa couche un étranger, si elle eût prévu qu'un jour l'armée de la Grèce la ramènerait avec honte dans sa patrie. Mais tu m'as fait voir par un signe incontestable que tu es Ulysse, mon époux chéri. Tu m'as décrit notre couche que ne vit aucun mortel, excepté nous deux, et une seule esclave dont je suis sûr, Acloris, que mon père me donna quand je vins à Ithaque, et qui veille aux portes de notre chambre nuptiale. Tu as vaincu ma résistance ; je n'ai plus de doute. »

Ces paroles portèrent au comble l'attendrissement d'Ulysse. Il pleura, il se suspendit au cou de Pénélope. Il ne put parler ; sa joie, sa tendresse, n'eurent d'expression que ses larmes. Quand un navire a été submergé par la tempête, si l'un des naufragés, surmontant l'abîme, nage et par de longs et pénibles efforts gagne enfin et touche la terre, il éprouve un sentiment de bonheur qui nous représente celui de Pénélope attachant sur son époux ses regards charmés, et ne se lassant point de serrer sa tête entre ses bras et sur son cœur.

L'aurore, en colorant le ciel de ses feux, les eût vus encore livrés à ces épanchements où se mêlaient à tant de joie tant de souvenirs amers, si Minerve, arrêtant la nuit à l'horizon, n'eût retenu le soleil dans les flots de la mer et retardé la naissance du jour.

Pendant ce temps, Eurynome et Euryclée formèrent des plus doux tapis la couche d'Ulysse. Quand elles eurent rempli ce soin, Eurynome, tenant un flambeau, précéda les deux époux qui se rendaient à leur chambre nuptiale. Lorsqu'ils y furent arrivés, elle se retira. Télémaque et les deux bergers firent cesser les danses. Le bruit des pas, le son de la lyre, ne se firent plus entendre. Les femmes se rendirent à leur retraite ; le sommeil régna dans le palais.



*Les bras ouverts, elle se jeta au cou d'Ulysse.*
*Illustration de N. C. Wyeth*



*Ulysse pleura, et se suspendit au cou de Pénélope.*
*Illustration de Jan Styka*

Cependant les deux époux ne dormirent pas encore. Ils eurent besoin de se raconter tout ce qu'ils avaient souffert durant cette longue absence. Vous devinez ce qu'eut à dire Pénélope sur cette troupe effrénée qui s'était rendue maîtresse du palais, et, sous le prétexte de rechercher sa main, ne se refusait aucun désordre.

Ulysse, de son côté, raconta ses combats, ses exploits, ce qu'il fit souffrir de maux aux nations ennemies, ainsi que ses propres infortunes. Il n'omit aucun détail intéressant. La reine était comme suspendue à ses lèvres et, tant que dura le récit, ne sentit pas un moment le besoin de sommeil.

Quand il eut terminé, le sommeil vainqueur s'empara enfin des deux époux et fit succéder le calme le plus doux aux agitations de cette grande journée. Après que les effets bienfaisants du sommeil eurent été produits, Minerve, loin de retarder plus longtemps le lever de l'aurore, l'excita à monter sur son char, pour apporter la lumière aux humains. Ulysse, sans écouter la mollesse, quitta aussitôt sa couche et parla ainsi à son épouse :

« Ô Pénélope, nous avons bu jusqu'à la lie la coupe de l'infortune, toi, qui achetais par tant de larmes mon retour, et moi que Jupiter et les dieux, malgré mes vœux et mes efforts, semblaient enchaîner pour toujours loin de ma patrie. Puisqu'enfin le ciel nous a rendus l'un à l'autre, veille dans ce palais aux débris de nos biens. Pour ce qui regarde les troupeaux dont les plus iniques des hommes m'ont dépouillé, je saurai bien réparer cette perte, et mes étables seront bientôt toutes remplies.

Je vais maintenant trouver dans son jardin mon vieux père, miné par les regrets qu'il a de la perte de son fils. Écoute cet avis dont tu sentiras la prudence : Le bruit de la mort des chefs va se répandre rapidement dans toute la ville, renferme-toi avec tes femmes au haut du palais, dans tes appartements. Quel que soit le concours du peuple, garde-toi de paraître. »

Se couvrant ensuite de ses armes, il alla réveiller Télémaque, Eumée et Philète, qui s'armèrent également. Les portes s'ouvrirent, ils sortirent ensemble, Ulysse en tête. Déjà le soleil éclairait la terre, mais Pallas les environnait d'un nuage obscur, et précipita leurs pas hors d'Ithaque.

# - 25 -

# Ulysse retrouve son père Laërte.

Ulysse et ses compagnons arrivèrent bientôt aux champs de Laërte, cultivés avec soin, attestant sa vigilance et ses travaux. Là était sa maison rustique, entourée de cabanes où logeaient quelques serviteurs nécessaires à ses besoins, les seuls qu'il eût gardés, et que retenait auprès de lui moins encore le devoir que l'attachement.

Une Sicilienne âgée lui consacrait tous ses soins. Quand Ulysse entra, Laërte était absent. Il laissa Télémaque et les deux bergers s'occuper des préparatifs du repas, et s'éloigna pour aller chercher son père dans le vaste jardin, se demandant si, après tant d'années d'absence, il en serait reconnu, ou s'il ne serait qu'un étranger à ses yeux.

Après avoir remis ses armes aux mains des serviteurs, il parcourut cette enceinte spacieuse, sans rencontrer ni Dolius, intendant des troupeaux de Laërte, ni ses fils, ni aucun des esclaves. Ils étaient allés dans les champs ramasser des pierres, pour réparer la clôture du jardin. Ulysse, arrivé dans un verger, dont il admirait la culture, trouva son père seul, sarclant la terre autour d'une jeune plante, vêtu d'une mauvaise tunique que souillaient la cendre et la poussière, muni de bottines et de gants, pour se garantir de la piqûre des buissons, et le front chargé d'un casque fait d'une peau de chèvre, accoutrement et genre de vie conformes à ses noirs chagrins.

À l'aspect de son père, affaissé par les ans et par la douleur, Ulysse, immobile sous un haut poirier, fondit en larmes. Il fut prêt à se jeter dans ses bras, à baiser ses cheveux blancs, à lui tout raconter ; ses malheurs, son retour à Ithaque, l'extermination de ses ennemis. Mais, réfléchissant que la surprise pouvait lui causer une trop vive émotion, redoutable à son âge, il préféra le préparer à cette nouvelle, délicatement et progressivement.




*Ulysse observe Laërte, par Jan Styka*

Il s'avança vers Laërte, qui, tout entier à son labeur, la tête baissée, ne l'apercevait pas. S'arrêtant près de lui, et feignant de le prendre, non pour le maître, mais pour un serviteur :

« Ô vieillard, lui dit-il, je suis dans l'admiration de ton jardin. Il fait l'éloge du jardinier. Tout y vient à souhait, la figue, la poire, la vigne, l'olive. Pas une plante ; pas un pouce de terre, qui soient négligés. Toi seul, – le dirais-je ? Ne t'en offense pas, – toi seul es négligé. Comme si ce n'était pas assez des disgrâces de la vieillesse, ton vêtement est sordide, et je te vois souillé de cendre et de poussière.

Certes, ce n'est pas ta négligence qui t'attire ce mauvais traitement de la part de ton maître. En te regardant avec attention, j'éprouve une autre surprise. Ta figure, ton air, ton port, n'annoncent pas un esclave. Je te prendrais plutôt pour un roi, à qui l'âge permettrait de ne songer qu'à jouir des bains, à faire bonne chère, à dormir sur des tapis bien moelleux.

Dis-moi, je t'en conjure, quel est ton maître ? À qui appartient ce jardin que tu cultives ? Il m'importe encore de savoir si c'est bien dans l'île d'Ithaque que j'arrive ? Un passant vient de me l'assurer, mais il m'a paru peu sensé. Il n'a pas même daigné m'écouter quand je lui ai demandé si mon ami, l'ancien roi d'Ithaque, respirait encore, s'il avait survécu à tant de revers, ou s'il habitait le royaume de Pluton.

Mais toi, ô vieillard, veuille m'entendre : apprends que j'ai reçu chez moi un mortel dont je garde un profond souvenir. Jamais hôte ne m'inspira plus d'amitié. Il se disait natif d'Ithaque, fils de Laërte. Je l'accueillis avec distinction dans mon palais, lui prodiguai les marques de ma tendresse, et me plus à multiplier pour lui les dons de l'hospitalité. Il reçut de moi sept talents de l'or le plus fin, une coupe d'argent ciselée, douze tapis superbes, autant de couvertures, de tuniques et de riches manteaux, enfin quatre esclaves à son choix.

— Étranger, lui répondit Laërte, les yeux remplis de larmes, n'en doute pas, tu es dans cette île sur laquelle tu m'interroges, île que dominent aujourd'hui des hommes insolents et pervers. *Hélas !* , ce mortel n'a pas joui de tes présents. Que n'est-il dans Ithaque pour te recevoir ? Il t'eût fait le plus tendre accueil, et tu ne fusses parti que comblé de ses dons.

Ta bienveillance, sois-en sûr, eût été payée de retour. Mais, permets cette question : Combien y a-t-il d'années que tu as reçu dans ta maison cet ami dont tu parles, mon malheureux fils ? – *Hélas !* , ai-je eu un fils ? – Il a péri, victime du sort, loin des siens et de sa patrie ; en quel lieu, je l'ignore. Sa mère, ni moi, n'avons pu pleurer sur ses tristes restes. Sa vertueuse épouse, l'illustre Pénélope, ne lui a point fermé les yeux.

Mais qui es-tu ? Fais-moi connaître ton nom, la patrie, ceux dont tu tiens le jour. À quel endroit du rivage est attaché ton vaisseau ? Ou bien serais-tu venu par un navire étranger qui t'a déposé sur ces bords ?

— Je vais répondre à tes questions, répondit Ulysse, Mon nom est Épérite, je suis fils du roi Aphidas. J'habite Alyba et mes palais s'y élèvent. Un dieu m'égara, au sortir de la Sicile, et me poussa, sans que je le voulusse, dans votre île. Mon vaisseau est attaché dans une petite baie, loin de la ville. Cinq ans se sont écoulés depuis qu'Ulysse me quitta, il s'embarqua sous les auspices les plus favorables. Nous ne nous séparâmes point sans nous promettre de nous revoir... »

Il allait continuer, quand il vit tout à coup s'assombrir le front du vieillard, ses mains ramasser de la poussière et en souiller ses cheveux blancs. Il entendit sortir de sa poitrine des gémissements...

Ulysse n'y tint plus ; il s'élança vers Laërte, le pressa dans ses bras et, baisant sa tête vénérable :

« Le voici, ô mon père, cet Ulysse, ton fils, celui pour qui tu as tant souffert. Après vingt ans, je revois enfin ma patrie. Plus de larmes, mon père, ton deuil est fini. Apprends en deux mots, – car le temps est cher, – que j'ai immolé mes ennemis dans le palais et vengé nos opprobres.

— Mais, es-tu bien mon fils ? dit Laërte ; es-tu bien mon Ulysse ? Peux-tu m'en donner la preuve, à l'instant même ?

— Regarde cette cicatrice, répondit le héros. Souviens-toi de la blessure que me fit un sanglier, lorsque je me rendis, par tes ordres, en Thessalie. Faut-il d'autres preuves ? Je puis te montrer encore les arbres de ton verger, dont tu me fis cadeau. Enfant, je te suivais dans le jardin, et te demandais tout ce qui flattait ma vue. Nous passions devant ces arbres. Tu m'en dis les noms, les qualités, et me fis présent d'un petit verger où il y avait treize poiriers, dix pommiers, quarante figuiers ; tu y joignis cinquante rangées de vigne qui n'attendaient que la main des vendangeurs. »

À ces signes évidents, Laërte, tremblant, éperdu, chancela, et tomba dans les bras de son fils, qui le reçut évanoui sur son sein. Enfin, Laërte ouvrit les yeux, et, revenu à lui, il s'écria dans un débordement de joie :

« Il y a donc des dieux ! Jupiter, vous tous, habitants de l'Olympe, oui, vous êtes encore, puisque ces chefs ont subi enfin la peine due à leurs forfaits ! Mais, ô mon fils, au milieu de ma joie, je suis saisi de terreur. Je crois voir déjà tous les citoyens d'Ithaque venir fondre sur nous, et leurs émissaires courir soulever les villes de Céphalonie.

— Rassure-toi, et laissons faire les dieux, répondit l'intrépide Ulysse. Allons chez toi, où tu trouveras Télémaque et les deux plus zélés intendants de mes troupeaux. Ils préparent, à la hâte, un léger repas. Nous n'avons point de temps à perdre. »

Ils se rendirent aussitôt à la maison, où déjà Télémaque et les deux bergers partageaient la viande et mêlaient ensemble l'eau et le vin. Laërte, depuis longtemps déshabitué du bain, en accepta un que lui avait préparé la vieille Sicilienne. Elle le parfuma ensuite d'essence, et l'habilla de superbes vêtements. Minerve qui, invisible, était présente, rehaussa sa taille, fortifia son corps, et lui donna une majesté de visage qui frappa son fils d'admiration et d'étonnement.

« Ô mon père, dit-il, je n'en puis douter : un habitant de l'Olympe a renouvelé ta jeunesse et ta vigueur. Tu n'es pas reconnaissable.

— Puissant Jupiter, et vous, Minerve et Apollon, que ne suis-je à présent ce que je fus lorsque, régnant sur les Céphalléniens, je pris la superbe ville de Nérice, située près des bords de la mer ! Si, tel que j'étais alors et portant encore mon armure, j'avais pu combattre à tes côtés, ô mon fils, j'aurais fait mordre la poussière à plus d'un prétendant, et toi, Ulysse, tu aurais été ravi de me voir ! »

Ils étaient assis à table, et le repas était commencé, quand arrivèrent des champs le vieux Dolius et ses fils. Ils venaient d'être appelés par la Sicilienne qui, comme une mère, veillait à tous leurs besoins, principalement à ceux du vieillard déjà courbé par l'âge. En entrant leurs regards se portèrent sur Ulysse, et, le reconnaissant, ils s'arrêtèrent sur le seuil, ébahis et immobiles. Ulysse leur dit, d'une voie émue et douce :

« Ô mon vieil ami, vous tous, asseyez-vous, et prenez part au festin. Ne restez point ainsi dans l'étonnement. Nous vous attendions avec impatience, pour qu'il ne manquât rien à la commune allégresse.

À ces mots, Dolius, les bras ouverts, se précipita vers Ulysse et, lui prenant les mains, il les baisa :

— Ô mon bon maître, dit-il, puisque ton retour comble nos vœux, – nous ne l'espérions plus, les dieux eux-mêmes t'ont ramené, – que la paix de ta vie ne soit plus troublée ! Dieux, ne lui envoyez que des jours prospères ! Mais Pénélope sait-elle que tu es ici ? Faut-il courir le lui apprendre ?

— Elle le sait, lui répondit Ulysse ; sois tranquille et prends place à côté de moi. »

Les fils de Dolius, à leur tour, s'approchèrent du héros, et lui témoignant leur joie, baisant avec respect ses mains, allèrent s'asseoir à côté de leur père ; tous prirent part au banquet.

## - 26 -

## Les dieux mettent fin au conflit.

Ulysse toutefois ne perdit pas de vue le combat qui lui restait à livrer, et dont le moment approchait. Déjà, en effet, la nouvelle sinistre de la mort des amants de la reine s'était répandue dans toute la ville. De toutes parts, on se rassemblait devant le palais avec des cris et des gémissements. Chacun reconnaissait et emportait, pour l'ensevelir, le corps d'un parent, d'un ami. D'autres en chargèrent des barques.

Bientôt ils se réunirent sur la place publique. Au milieu de cette foule pressée se leva Eupithès, père infortuné d'Antinoüs, la première victime d'Ulysse. Un torrent de larmes sortait de ses yeux, et c'est avec une voix souvent interrompue par ses sanglots qu'il s'exprima ainsi :

« Ô mes amis, voyez que de crimes a commis ce roi barbare. L'élite de nos concitoyens, aussi vaillante que nombreuse, entraînée par lui, le suivit sur les mers. Combien en est-il revenu ? Pas un seul, il les a tous abîmés dans les Ilots. Et cette autre jeunesse, les premiers du pays, il vient de les massacrer. Mais, avant qu'il s'enfuie dans Pylos ou dans l'Élide, vengeons-nous, ou nous sommes à jamais couverts d'ignominie. Oui, si nous ne punissons pas le meurtrier de nos fils et de nos frères, notre lâcheté sera l'entretien des races futures. Quant à moi, privé de mon fils, je l'aurai bientôt rejoint ; mais je veux, du moins, avant de mourir, l'avoir vengé, hâtons-nous donc, ne laissons pas à nos ennemis le temps de se sauver, en fuyant sur les mers. »

Ces paroles, accompagnées de larmes, attisèrent l'émotion au plus profond des cœurs. On commençait à s'agiter, lorsque le héraut Médon et le chantre Phémius, réveillés par le bruit, sortirent en hâte du palais d'Ulysse, et coururent à la place publique : la surprise et la satisfaction éclatèrent dans l'assemblée, à la vue de ces deux personnages aimés et respectés, qu'on croyait être au nombre des morts.

Médon demanda à parler, et s'exprima ainsi :

« Écoutez, habitants d'Ithaque, qui ne voyez dans ce qui s'est passé que la main d'un simple mortel. Apprenez qu'Ulysse n'aurait pu faire et n'a point fait ces choses prodigieuses sans le secours des dieux. J'ai vu, de mes propres yeux, la divinité qui l'accompagnait, sous la figure de Mentor. Tantôt elle marchait devant lui, excitant son audace, tantôt elle troublait les chefs, les poursuivant éperdus dans le palais et les faisant tomber en foule sous les coups d'Ulysse. »

À ces mots, la terreur se répandit dans les âmes. Halitherse parla à son tour. Ce vieillard, mieux qu'aucun autre augure, connaissait le passé, et lisait dans l'avenir. Il fit entendre ainsi sa voix respectable :

« Chefs d'Ithaque, il en est temps enfin, ne refusez pas de m'écouter. Amis, vous êtes les artisans de vos malheurs. Vous n'avez voulu croire, ni moi, ni Mentor, ce chef si sage et si vertueux, quand nous vous conjurions de réprimer vos fils, dont l'audace et la fureur dévastaient cette île, et répandaient la douleur et l'ignominie sur les jours d'une femme dont l'époux, croyaient ils, ne reviendrait jamais. Soyez plus dociles en ce moment. Cédez à mes conseils, à mes ordres. Rentrez chez vous, ou craignez, en volant à la vengeance, de tomber sous les coups du vainqueur. »

La plus grande partie de l'assemblée se leva en applaudissant à grands cris ce discours, et se dispersa. Le reste, dédaignant les avis d'Halitherse, se laissa entraîner par Eupithès. Ils coururent aux armes, et se rangèrent près des portes de la ville, sous les ordres de ce chef qui croyait aller venger son fils, loin de prévoir qu'il en subirait le destin. Dans ce moment solennel. Minerve s'adressa, en ces termes, à Jupiter :

« Père des dieux et des hommes, roi des rois, oserais-je te demander quelle est ta secrète pensée ? Veux-tu voir se prolonger, dans cette île, la fatale discorde et les combats, ou veux-tu rétablir entre les partis une paix durable ?

— Ma fille, répondit Jupiter, ne sais-tu pas que mes désirs sont conformes aux tiens ? N'as-tu pas réussi à ramener Ulysse dans sa patrie, et, bien plus, à le rendre victorieux de ses ennemis ? Continue, achève ton ouvrage. Toutefois, puisque tu le souhaites, je vais prononcer l'arrêt le plus équitable. À présent qu'Ulysse a puni les coupables, il faut qu'un traité solide, juré à la face des autels, rétablisse la concorde ;

qu'Ulysse désormais règne, exempt de trouble. Nous, cependant, effaçons, dans chaque cœur, le souvenir du massacre d'un fils ou d'un frère. Faisons renaître l'amour qui unissait autrefois les deux partis. Ajoutons à la paix la prospérité, l'abondance. »

Minerve attendit à peine la fin de ces paroles ; du sommet de l'Olympe, elle fut déjà sous le toit de Laërte.

Le repas achevé, Ulysse donna cet ordre :

« Que l'un de vous aille voir si nos ennemis s'avancent ; n'attendons pas qu'ils soient à nos portes. »

L'un des fils de Dolius sortit et, du seuil, aperçut tout un peuple armé. Il cria :

« Nous n'avons qu'un instant, aux armes ! »

Ulysse, Télémaque, Eumée, Philète, s'équipèrent de leurs armes. Les deux fils de Dolius en firent autant. Laërte, Dolius, tout vieux qu'ils étaient, guerriers en ce jour, voulurent aussi combattre. Dès qu'ils furent tous armés, les portes ouvertes ; ils sortirent sous la conduite d'Ulysse. Minerve, sous les traits de Mentor, se joignit à la troupe. Le héros, qui l'aperçut, rempli d'ardeur et de joie, parla ainsi à son fils :

« Télémaque, voici qu'il faut te montrer, en combattant toi-même les guerriers. C'est là que les plus braves se reconnaissent. Ne déshonorons pas la race de nos aïeux, qui, sur toute la terre, l'a emporté par sa force et son courage.

— Mon père, répondit avec ardeur Télémaque, tu verras que je ne souillerai d'aucune tache la gloire de mes pères.

— Quel jour pour moi, dieux que j'adore, s'écria le vieux Laërte, quelle joie inonde mon âme ! Mon fils et mon petit-fils rivalisent de gloire ! »

Alors Minerve, sous la forme de Mentor, se tenant auprès du vieillard, lui dit :

« Vénérable guerrier, implore Minerve et Jupiter, et aussitôt, envoie ta longue lance, l'ayant brandie avec force. »

Elle lui souffla, en même temps, une audace terrible. Laërte, après avoir invoqué Jupiter et Minerve, donna l'essor à sa lance, qui alla frapper au front Eupithès. Il tomba et fit résonner la terre de sa chute. Ulysse et son digne fils se précipitèrent sur la foule armée, la renversèrent, frappant à droite, à gauche, de leurs glaives et de leurs lances.

Ils eussent exterminé la cohorte entière, si Minerve, poussant un cri formidable, n'eût retenu ce peuple entier de combattants :

« Cessez cette guerre fratricide, citoyens d'Ithaque, et séparez-vous promptement sans carnage. »

À ces accents de Minerve, la terreur blême les saisit, et leurs armes, échappées de leurs mains, tombèrent à terre ; et tous, pour sauver leur vie, s'enfuirent vers la ville.

Ulysse, jetant un cri terrible, fondit sur cette foule, comme un aigle, du haut des cieux, sur de timides brebis. Mais Jupiter lança la foudre, qui tomba enflammée aux pieds de Minerve.

« Généreux Ulysse, dit alors la déesse, réprime ton ardeur, étouffe en toi la rage du combat ; crains d'offenser Jupiter. »

Ulysse obéit. Une joie vive succéda dans son âme à l'ardeur belliqueuse.

Et la déesse elle-même, empruntant la figure et la voix du sage Mentor, scella pour toujours l'alliance entre les deux partis.




*Minerve ordonne la paix, par Jan Styka*